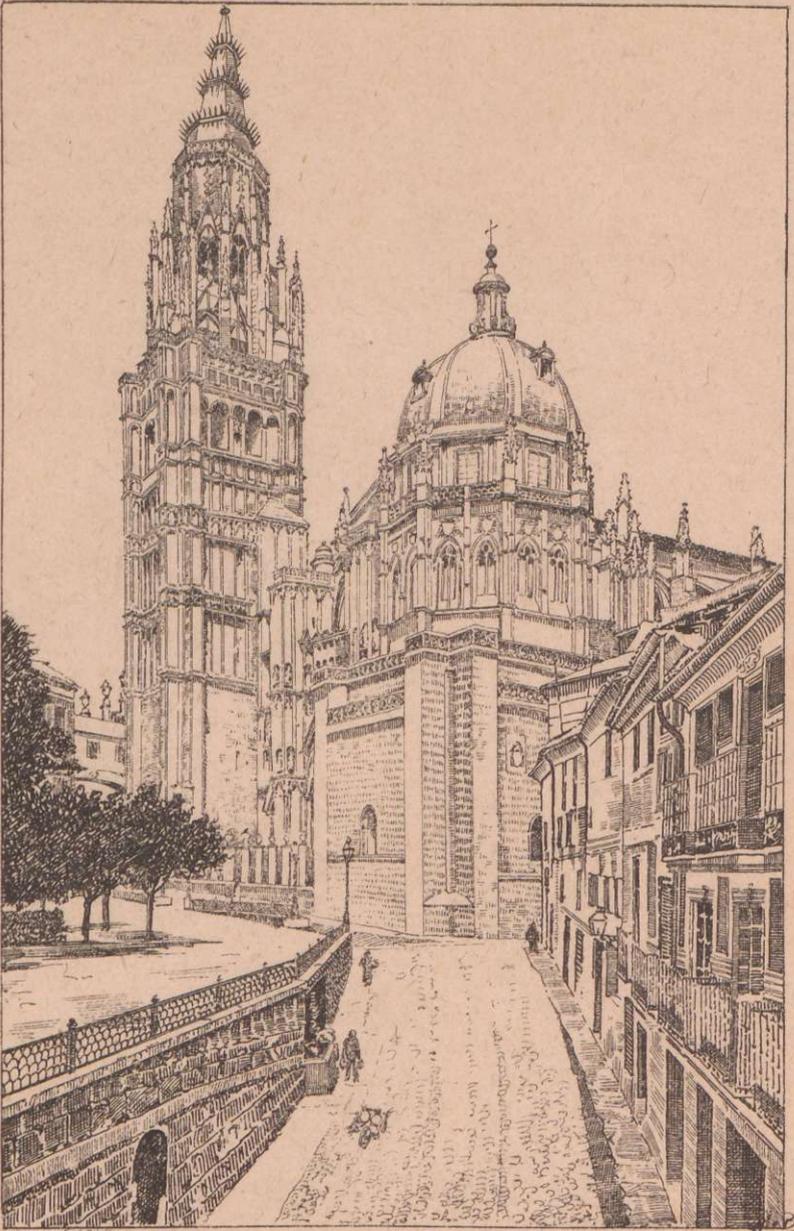


Covinto

CHOSSES D'ESPAGNE

Grand in-8° 3^e série.



42911000 1107 200

J. P. d.

Cathédrale de Tolède.

69.395

J. LARDEUR

Choses
d'Espagne

Ouvrage orné de gravures.

PARIS

J. LEFORT, IMPRIMEUR, ÉDITEUR

A. TAFFIN-LEFORT, Successeur

LILLE

Tous droits réservés.

(1898)



Avant-Propos.

Au lendemain de la guerre hispano-américaine, il semble que les impressions d'un voyageur qui revient de la péninsule ibérique doivent affecter des allures plutôt graves qu'enjouées. On s'attend à une étude réfléchie et documentée des causes du désastre, comme aussi des remèdes à préconiser, en vue du relèvement possible de notre infortunée voisine, victime d'un attentat sans précédents dans l'histoire des nations civilisées.

Je n'ai point eu la prétention de pouvoir répondre à cette attente.

Simple touriste, ne m'étant par conséquent attaché qu'aux choses extérieures qui amusaient mon regard ou captivaient mon imagination, c'est en simple touriste que je raconte.

Il ne s'agit guère que d'épisodes relatifs à certaines régions, à certaines villes, sans préoccupation de plan d'ensemble. J'ai seulement divisé mon récit en deux parties correspondant à deux voyages accomplis, l'un, en 1889, l'autre, en 1897. Mes notes, plus ou moins méthodiquement classées, composent la première partie. Un choix de correspondances forme presque exclusivement la seconde.

Puisse ce recueil un peu décousu inspirer à bon nombre de mes lecteurs le désir de visiter comme moi, en amis, la noble et malheureuse nation si digne des sympathies françaises !

Telle je l'avais laissée, l'an dernier, telle ils la retrouveront, j'imagine, toujours fière en même temps que courtoise pour l'étranger, lui montrant avec orgueil les beaux vestiges de sa grandeur d'autrefois, et constamment fidèle à ses fêtes nationales, à ses fêtes religieuses surtout.

Mais déjà, en 1897, un voile de tristesse planait, projetant une ombre sinistre sur toutes choses en ce pays du soleil, des couleurs vives et des enthousiasmes exubérants. Déjà sous l'influence énervante de l'éternelle guerre cubaine, un vague sentiment de la catastrophe inéluctable avait envahi les classes populaires, tandis que, dans les rangs élevés de la nation, on ne se faisait pas scrupule de déplorer les vices de l'administration coloniale et d'en déduire les conséquences logiques. « Nous perdrons Cuba, » me disait-on sans ambages, « nous perdrons toutes nos colonies et personne ne viendra à notre aide. » Combien différente m'était apparue l'Espagne, lors de ma première visite !

Si sa pauvreté me frappait à chaque pas, si elle me paraissait bien arriérée dans son industrie, dans son agriculture, dans son organisation militaire, en revanche, de quel parfait sentiment de sécurité semblaient jouir ses habitants ; quel entrain, quelle confiance dans tous les esprits tournés vers le progrès et attendant naïvement de l'Exposition universelle qui s'ouvrait à Paris le stimulant des améliorations projetées, voire même le bienfait d'une alliance commerciale et politique avec la France !

Espérons encore que, devant le péril anglo-saxon, cette union si désirable s'établira enfin, étroite et solide. Mieux vaudrait tard que jamais, et notre voisin, par ses traditions d'honneur jalousement gardées, par sa foi religieuse tenace, par son tempérament chevaleresque, est encore capable de grandes choses.

Joseph LARDEUR,

30 Octobre 1898.

CHOSSES D'ESPAGNE

PREMIÈRE PARTIE

(1889)

CHAPITRE I

De Boulogne à Barcelone.

L'Exposition. — Entre Paris et Lyon. — Avignon, Arles, Nîmes et Carcassonne. — La première leçon d'espagnol. — L'arrivée à Barcelone.

Je quittai Boulogne dès les premiers jours d'avril 1889 et m'arrêtai à Paris le temps de jeter un coup d'œil sur l'Exposition en voie de bâtisse. Déjà grouillaient au pied de la tour Eiffel, dômes, minarets, coupoles, clochetons, petits monuments de tout style, de toutes nuances, faisant, au milieu de Paris, comme une nouvelle ville bariolée, discordante, fantastique, immense et frêle décor mal à l'aise sous un ciel gris et

semblant frissonner sous d'incessantes rafales.

Mais avec quelle prestesse, quel bon goût, l'ouvrier parisien vous fabriquait tout cela ! quelques briques, quelques lattes, des poignées de plâtre, un barbouillage quelconque pour donner la patine du temps, la couleur du pays, et voilà un pignon Moyen âge, un portique Renaissance, une façade bouddhique....

La Bastille est montée de toutes pièces, avec ses échoppes, ses gardes françaises, ses soubrettes, son Latude qui s'échappe, chaque jour, au coup de trois heures, reçoit un coup de fusil et va *repourrir* sur sa paille humide....

Mais je voyais tout cela au vol. Aussi bien, n'avais-je eu, tout l'hiver, d'autre pensée, d'autre rêve que l'Espagne. Plus d'amis, plus de société, plus de politique surtout. Absorbé dans mes plans, perdu dans mes guides, noyé dans une foule d'ouvrages sur la matière, je n'avais point, durant tout ce temps, ouvert une seule gazette.

Ah ! ces maudits soucis de la politique ! les voici qui me ressaisissent au départ de la capitale, galopent avec moi entre Paris et Lyon et se multiplient, à mes côtés, sous la forme de voyageurs, tous plus consternés les uns que les autres.

— Il est parti, nous sommes perdus! disait l'un.

— Quelle faute énorme! reprenait un autre.

— Et alors que tout lui souriait! ajoutait un troisième.

On devine sans peine le mystérieux personnage, l'ex-futur grand homme qui venait de franchir la frontière en fuyard, avant d'avoir atteint l'apogée de sa gloire. J'en parlerai encore, puisqu'on m'en a parlé jusqu'au fond de l'Espagne.

Ce diable de Boulanger qui pensa, un instant, pouvoir jouer au Bonaparte, s'il n'a pas fait son 18 brumaire, s'il n'a pas pris toutes les capitales de l'Europe, il les a, au moins, remplies, comme l'Autre, du bruit de son nom.

Et la pluie tombait toujours entre Paris et Lyon....

Lyon! Notre-Dame de Fourvières! n'était-ce point la peine de s'arrêter quelques heures? La pause était prévue, voulue, mais, fatalité du sort! j'avais laissé mes paupières se clore... je traversai Lyon, la nuit, sans m'en douter. Et j'arrivais, toujours dormant, en gare d'Avignon, à quatre heures du matin.

Rien de plus ennuyeux qu'une ville où il pleut! a dit Théophile Gautier.

Ce fut bien mon avis, quand, les pieds dans une boue liquide, je fis le tour extérieur des célèbres remparts.

Avignon présente au touriste, à l'érudit, à l'homme de goût, un haut intérêt historique, archéologique, artistique — cela va sans dire.

Mais le moyen d'élever mon âme au-dessus de mon parapluie quand je pataugeais dans une fange blanchâtre, que tout le tableau ne m'offrait que de vagues contours noyés dans la brume, que tout était triste et dénué de cachet, la ville, les remparts, le pont de pierre, le site tant vanté de Villeneuve — tout, même le château des Papes qui prenait, dans ce paysage uniformément gris, je ne sais quelle physionomie d'usine à ciment.

En route pour Arles... à la poursuite du soleil.

Enfin il paraît, cet indispensable compagnon, et le fameux ciel du Midi daigne me montrer quelques échantillons de son étoffe, pendant que le terrible voile gris se replie doucement et se cargue vers l'horizon nord. La nature se réveille, se colore, les rayons triomphants se jouent sur les bosquets d'amandiers en fleurs. Au loin, des ondulations bleuâtres — les montagnes de Vaucluse — me font évoquer l'illustre Pétrarque couronné de lauriers.

Arles!... Représente, en miniature, la Rome d'autrefois, celle d'avant les grandes bâtisses et les grands boulevards. Campagne aux lignes sévères, solennelles, amphithéâtre surmonté de tours sarrasines, édifices ou débris romains de tous côtés, église romane — Saint-Trophime — du plus haut intérêt; enfin, un aspect général d'antiquité, homogène, intact, et même une petite voie Appienne — la promenade des *Aliscamps* — bordée de tombeaux... n'y a-t-il pas, dans un pareil ensemble, de quoi ravir au troisième ciel un touriste de race? Ajoutons que cette bonne teinte séculaire était réchauffée par un beau soleil, animée, égayée par des personnages pittoresques; l'Arlésienne vive et pimpante, et le zouave, non moins pimpant et non moins vif... une harmonie enfin! et la plus parfaite que l'on puisse rêver entre troupière et bonne d'enfant.

Après Arles, il fallait voir Nîmes. Il y a aussi du romain dans ses murs et même un *Numa* (Gilly) non moins célèbre que l'autre.

Mais Nîmes est hausmanisée, c'est-à-dire qu'elle est trop belle. *Arènes*, *Maison carrée*, sont isolées au milieu de grandes places et de larges boulevards, bien proprement dégagées, et ne se rattachant plus à rien — telle, à Paris, la tour Saint-

Jacques au milieu de son square. Il n'y a plus de tableau d'ensemble, il n'y a même plus de *morceaux*, comme dit le rapin.

Je vais méditer dans les Arènes. Mon regard est aussitôt poignardé par une rutilante pancarte accrochée sans façon à la stalle d'un sénateur et portant ces mots en lettres d'un pied : *Brasserie de la Méditerranée. Bocks à 0 fr. 20. Coquin de sort! quelle absinthe!*

Chemin faisant, je cause avec mes compagnons de wagon. Ce sont presque tous des vigneron. Ils me disent que le terrible fléau est définitivement conjuré, qu'avec les cépages américains sur lesquels a été greffé le plant français, on a tellement bien reconstitué la richesse viticole du Midi, que tous ces gens de Béziers, de Nîmes, de Pézenas, hier encore si bavards sur le chapitre de leur détresse profonde, recommencent à rouler sur l'or... et en carrosse.

Mais plus d'un cru fameux — que l'on trouvera *toujours* sur la table d'hôte des hôtels qui se respectent — est peut-être à jamais disparu.

Un petit homme vif et remuant — ça va sans dire pour un méridional — me désigne tout à coup un champ fermé de murets en pierre sèche, et où traînent lamentablement, sur le sol calcaire,

des débris de pampres, de longues branches noires et comme calcinées :

— Vous voyez, Monsieur, s'écrie-t-il avec un *accoint* corsé, vous voyez ce clos de vignes, il dépend de *Frontignien*, et j'en suis le propriétaire. Vos amis de là-haut croient qu'ils pourront boire encore du *Frontignien*. Vous leur direz que ce n'est pas possible, que vous avez vu *Frontignien* et qu'il n'y a plus un cep dedeins, té!

Ces farceurs de Méridionaux! Ils étaient fanatiques du libre-échange. En vain leur représentait-on qu'un tel régime économique entraînerait, à brève échéance, la mort de l'agriculture, cette mamelle de la France, comme disait Sully.

— Les mamelles de la France! répliquaient-ils, nous ne connaissons, nous autres, en fait de mamelles, que celles qui donnent du *vein*, té!

Quand ils eurent à lutter contre la concurrence des *veins* d'Espagne, ils devinrent protectionnistes. Pour les satisfaire, on fit à la pauvre nation-sœur une cruelle guerre de tarifs — prélude du lâche abandon dont elle devait être victime.

Avez-vous vu Carcassonne?

On voit la ville de là-haut... derrière les montagnes bleues. On dit qu'on y voit des châteaux...

grands comme ceux de Babylone... un évêque et deux généraux, etc..., chantait le vieux paysan qui... mourut à moitié chemin, avant d'avoir vu Carcassonne.

Il y avait longtemps que j'éprouvais l'envie du bonhomme de Nadaud. Plus heureux que lui, j'ai touché mon but, et j'ai savouré longuement cet aspect merveilleux d'une cité Moyen Age restituée tout entière, profilant ses tours, ses tourelles, ses courtines crénelées, ses pignons aigus sur un fond de Pyrénées et d'aussi fière et féodale tournure, au sommet de l'abrupte colline, que le château de Pierrefonds dans son cadre de forêts. Honneur à Viollet-le-Duc qui nous a donné ces deux puissantes évocations !

Enfin, je touchais au seuil de cette Espagne tant rêvée. Tout ce que la séduisante et mystérieuse région, moins visitée que beaucoup d'autres, pouvait m'offrir de souvenirs historiques et d'attraits pittoresques passa comme un éclair dans ma cervelle enthousiaste : cathédrales et mosquées, moines et bandits, processions et combats de taureaux, pieuses légendes et *boleros*....

Mais par où franchirais-je la haute muraille qui me cachait tout un monde nouveau ? par le col d'Arrès ou par la brèche de Roland ? Un touriste

digne de ce nom, ayant bon jarret et cœur vaillant, ne pouvait tergiverser, semblait-il, sur le mode de passage. Pouvais-je laisser la palme à certain brave notaire de ma ville natale qui, l'année précédente, seul, à pied et sans armes, avait accompli le trajet de Luchon à Puycerda?

Finalement, je pris le train. Rien ne vaut, somme toute, le chemin de fer. On gagne du temps, on dépense moins et l'on fait, en wagon, des rencontres intéressantes et instructives — quoi qu'en dise le touriste *chic* qui croirait sa dignité perdue s'il sortait tant soit peu de sa réserve et de son faux-col....

On apprend la langue surtout, et avec d'autant plus de célérité que l'on aura plus vaillamment affronté, tout d'abord, les difficultés les plus ardues. En Espagne notamment, il faut prendre, de prime-saut, le... taureau par les cornes, s'essayer de la langue et du gosier avec le premier indigène venu, articuler sans relâche le célèbre *g* qui se glisse en haut du palais, le fameux *j* (la *jota* arabe) qui se tire du coin droit de la bouche, rouler enfin, dans toutes les combinaisons possibles, l'*r* catalan... non moins connu.

A Perpignan, montant dans le train espagnol, je me trouve face à face avec une petite dame,

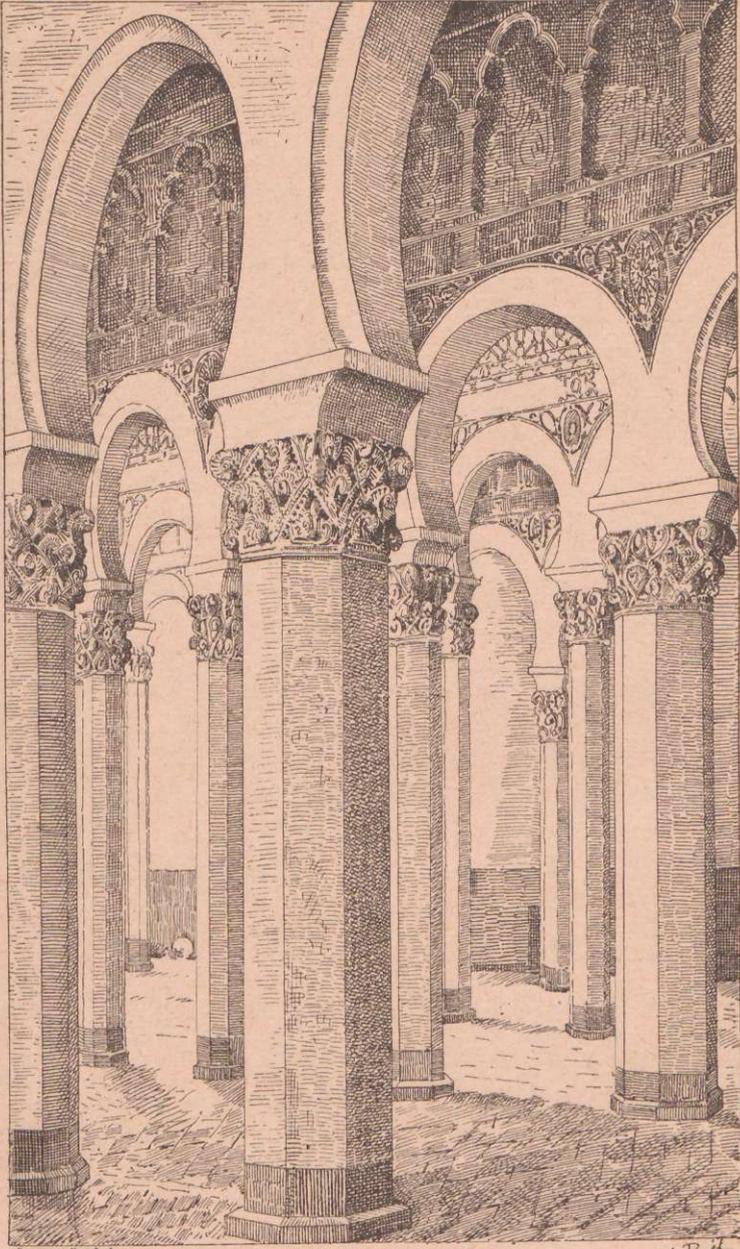
d'âge moyen, de mise moyenne, et dont la nationalité me fut bientôt connue, grâce aux semonces qu'elle adressait, sans grand succès du reste, à un bambin de sept à huit ans, — vrai petit démon qui, par le désordre peu ragoûtant de sa toilette, justifiait bien, pour sa part, la réputation de sans-gêne que certains voyageurs grincheux ont faite aux Espagnols.

Racontars calomnieux que les leurs!... je me hâte de le dire, en dépit d'une foule de menus faits — également peu flatteurs pour l'odorat et pour l'œil — que j'ai notés *tra los montes*, sur toutes les voies ferrées de la Péninsule.

Quoi qu'il en soit, semblable incident n'était pas pour me déconcerter, et, sans plus tarder, je commençai la causerie :

Le gusta a Usted la naranja? dis-je, le plus galamment du monde, à la *senora*, en lui présentant la moitié d'une orange....

Oh! ne vous effarouchez pas, mes lecteurs... semblable gracieuseté est absolument forcée de l'autre côté des Pyrénées. Un voyageur, de n'importe quelle classe, qui croquerait seulement une pastille, sans en offrir préalablement la moitié à son compagnon ou à sa compagne de route, serait tenu pour un parfait goujat. Neuf fois sur dix, la



FERNIQUE FJIS PNST

A. Boit

Intérieur de l'église *Santa Maria la Blanca*, à Tolède.

personne interpellée répondra *gracias*, merci!... mais au moins, la politesse est faite, et elle *doit* être faite. C'est un échange de formules comme le « bonjour! Monsieur, » que se renvoient, sur nos voies ferrées, deux voyageurs qui se rencontrent ou se quittent. Seulement la formule espagnole rompt plus vite la glace.

Il va sans dire que ce début fut laborieux, surtout en compagnie d'un *nino* si mal élevé. Il se roulait de rire sur les banquettes à chaque articulation incorrecte, grimpaît sans façon sur mes genoux, et faisait mille gambades, laissant paraître un lambeau toujours plus long du pavillon blanc qui battait le devant de ses jambes.

Soudain je me plonge dans mon dictionnaire de poche. Et bientôt, relevant la tête, je dis à la dame :

— *Falta un boton en lo vestido del nino.* Il manque un bouton au vêtement de votre enfant.

— *No, Senor, faltan do.* Non, Monsieur, il en manque deux, me répond-elle sans s'émouvoir et se remettant à contempler la Méditerranée, pendant que, de l'autre côté, je regarde la montagne....

Voilà une *leçon*... d'un autre genre, pensez-vous ?

Eh bien, non.... J'eus bientôt la preuve que la *senora* ne m'en voulait nullement, et que sa réplique n'indiquait autre chose qu'un trait de mœurs et d'insouciance espagnoles.

On était à mi-chemin de Barcelone, lorsque le conducteur du train vient me demander mon ticket. Je lui présente mon billet circulaire.... Il fronce le sourcil et me réclame trente *pesetas* : le circulaire n'avait pas été timbré à la frontière. Absorbé par mon cours d'espagnol, je n'avais plus songé à cette formalité.... J'allais m'exécuter, la mort dans l'âme, lorsque ma campagne de route — qui occupait une certaine situation à Barcelone — intervient et négocie si bien l'affaire que l'employé me fait grâce, timbre mon circulaire après coup, et disparaît, sans même accepter de pourboire.

Je vous laisse à penser avec quel empressement je comblai mon sauveur de toutes les formules de gratitude que put me fournir mon manuel de poche, et quels furent mes souhaits de prospérité et de bonheur quand nous nous séparâmes en gare de Barcelone.

Le soir, à la *Fonda del Oriente*, bien confortablement installé, je repassais paresseusement les

incidents du jour. Je jouissais de mon bonheur : je l'avais enfin foulé, ce sol de l'Espagne. Tout un horizon nouveau s'ouvrait devant ma fougue impatiente.... Trois mois de vacances dans un pays inconnu ! Plus de soucis, plus de politique.... Boulanger avait mis la frontière belge entre lui et ses persécuteurs, et j'avais mis les Pyrénées entre la question Boulanger et moi.... Soudain un fracas de trombones et de violons retentit dans la salle voisine. L'orchestre de l'hôtel attaquait l'air : *En r'venant de la R'vue!*

CHAPITRE II

Barcelone.

Coup d'œil d'ensemble. — La cathédrale. — La vieille cité, la ville moderne et la nécropole de marbre. — La Rambla. — Le café Colon.

Tous les voyageurs avisés, lorsqu'ils arrivent dans une cité intéressante, n'ont rien de plus pressé que d'en prendre une connaissance générale du sommet de la colline voisine ou du haut du monument le plus élevé. Rien de plus sage en effet si l'on veut, à la fois, bien ordonner son exploration et se former une donnée d'ensemble. Fidèle à cette pratique enseignée par tous les grands touristes, je commençai ma visite de la belle capitale de la Catalogne par sa cathédrale dont j'escaladai aussitôt la tour. De là, je pus faire à merveille, et d'un coup d'œil, la synthèse de la Marseille espagnole.

A mes pieds, le vieux Barcelone groupant en

flot ses grises maisons et ses palais séculaires, coupé de ruelles aussi étroites que celles de Venise, et, tout autour, les nouvelles constructions s'étendant sur une superficie dix fois plus considérable que l'ancienne ville et qui semblaient s'élever comme par enchantement.

De toutes parts, depuis les collines dénudées jusqu'à la ligne bleu indigo de la mer, ce n'étaient qu'échafaudages, échelles, cordages, ce n'étaient que bruits de marteaux, grincements de cabestans, clameurs d'ouvriers s'agitant comme une fourmilière. On eût dit une armée d'esclaves que le caprice d'un tyran aurait obligés à lui bâtir une cité en huit jours.

Je contemplai longuement ce merveilleux spectacle, et ne quittai mon observatoire qu'après avoir relevé tous mes points de repère.

La cathédrale de Barcelone est un magnifique monument du XIII^e siècle dont l'enceinte mystérieuse et recueillie produit une impression profonde et dont l'on ne finirait pas de décrire les caractères d'originalité et de splendeur. Ils sont du reste communs à beaucoup de cathédrales d'Espagne, et nous les retrouverons surtout à Valence, à Séville, à Tolède, à Burgos.

C'est d'abord le coloris particulièrement chaud

et velouté des vitraux anciens qui, sous les rayons de ce soleil, flamboient bien autrement que ceux des célèbres édifices d'Amiens, de Reims, de Paris. C'est aussi l'entassement inouï des trésors d'art de toute sorte, la profusion souvent excessive des sculptures et des décorations. Ce sont encore toutes ces images, toutes ces figures naïves si chères à la piété espagnole et qui font un effet bizarre à l'étranger qui les voit pour la première fois : christs aux plaies béantes et ruisselants de sang, madones et saints aux prunelles noires et fatidiques, martyrs chrétiens dont l'on tenaille les membres, autant de statues ou toiles peintes qui, dans la pénombre des chapelles, dans l'étincellement de l'or fauve et des rubis, terrifient tout à coup le visiteur.

La cathédrale de Barcelone possède certain objet plus singulier, plus étrange que tous les autres, qui, suspendu sous la tribune des grandes orgues, frappa mes regards dès mon entrée dans l'édifice. C'est une tête de Turc, grimaçante et féroce, ornée de moustaches démesurées, coiffée d'un turban énorme.

Cet étrange trophée est là pour attester qu'aux Espagnols revient l'insigne honneur d'avoir débarassé la chrétienté des Musulmans, implantés

depuis sept ou huit siècles dans la péninsule ibérique d'où ils menaçaient incessamment l'Europe. Symbole un peu de cette histoire, la tête en question — épouvantail en carton ou chef authentique et empaillé d'un vrai Sarrazin — a toujours l'air de vouloir dévorer les visiteurs du lieu saint.

Au sortir de la cathédrale, je me perdis dans le dédale de vieilles ruelles, mêlé à la foule grouillante. Ton général de mantilles noires sur lequel tranche parfois le plastron rouge d'un carabinier ou la verte houpette de quelque calotte ecclésiastique.

Voici une façade rébarbative, aux soubassements énormes, aux ouvertures exigües et profondes, munies de puissants barreaux. Inutile de m'enquérir si j'étais devant le palais de l'Inquisition. Absolument close et silencieuse, la terrible demeure ! et les juges sont dehors : bons chanoines en train de *griller*, au milieu de joyeux propos, non point Juifs ou Maures, mais l'éternelle cigarette.

Le palais de la députation provinciale, la maison municipale et d'autres édifices plus ou moins Moyen Age du vieux Barcelone offrent tous d'importants vestiges de l'occupation musulmane. Très

élégants, très délicats, ces morceaux de style arabe : cours à galeries superposées, plafonds de cèdre, voûtes formées d'une multitude de petits compartiments enchevêtrés, toute une ornementation orientale ingénieuse et charmante. Si les Arabes n'avaient fait autre chose en Espagne que des arabesques, on aurait pu leur faire grâce.

De l'ancienne cité jusqu'au port, à travers la nouvelle ville, plusieurs églises arrêtent le visiteur : *S. Just et Pastor, la Merced, S. Maria del Mar*, rivalisant de richesses et de dorures.

Le port est entouré d'un faubourg construit avec la régularité d'un échiquier et peuplé de dix mille marins.

Non loin du port, le cimetière, qui est bien le cimetière le plus imposant que j'aie jamais vu. Deux enceintes. L'une entoure une nécropole toute de marbre aux blanches murailles creusées de niches superposées. L'autre contient un second cimetière qui forme comme le noyau central du premier et contraste avec lui par l'opulence et la variété de ses monuments presque tous encadrés de jardins délicieux et embaumés.

Je me serais volontiers attardé dans les rues et les carrefours de cette superbe cité des morts, superbe et riante, où tout semble arrangé beau-

coup plus pour charmer les yeux que pour inciter l'esprit aux méditations salutaires. Mais je n'en avais pas fini avec la ville vivante et je voulais surtout contempler le plus vivant de ses boulevards, la fameuse Rambla, à l'heure de la promenade. C'était le couronnement obligé de mon court séjour.

C'est là que les Barcelonais aiment à se délasser et à deviser le soir. C'est là qu'ils tournent en rond, d'une allure rythmée, jusqu'à ce qu'un pétard de dynamite fasse sauver tout le monde. L'aventure s'est produite une ou deux fois en ces dernières années; mais je suis sûr que, le lendemain, la promenade reprenait avec le même calme et le même rythme, et les mêmes entretiens généralement consacrés à la question *toros*.

Chaque ville de la Péninsule a ainsi un lieu de rendez-vous général, boulevard, ou galerie couverte, ou rond-point extérieur, que l'on appelle ici, l'*Alameda*; là, *el paseo*; ailleurs, *el salon*. Chez nous, on trouverait difficilement un point de comparaison avec ces usages de *tra les montes*. Ce n'est pas assurément dans notre Nord qu'on les pourrait observer. Mon cher Boulogne a bien son vieux rempart, une promenade qu'envierait plus d'une ville, mais que l'on abandonne aux drôlesses et

aux escarpes. Tout au plus pourrait-on trouver *ounn salonn* boulonnais, dans la belle saison, au bout de la jetée-est ou sur la nouvelle terrasse Sainte-Beuve. Mais encore faut-il, pour retenir les amateurs, que la lune brille, que le ciel scintille, que la mer clapote doucement et enfin qu'un joueur de guitare ou de harpe vienne agrémenter le *farniente* des promeneurs.

Au surplus, la coutume espagnole ne conviendrait guère à notre tempérament français, tellement bien connu, là-bas, au pays du Cid, que, aux heures de canicule, quand tous les indigènes dorment, même les chiens et les chats, si, à ces heures-là, on entend résonner un pas précipité, on dit : *es un francese*.

C'était le 9 avril. J'avais accompli, à la galope, toute la tournée que je viens de décrire de même. L'atmosphère était tiède, calme, tout m'invitait à imiter les Barcelonais. Eh bien, j'avoue que de voir ces braves gens tournant toujours dans le même sens et d'un pas de procession, j'avais le mal de mer.

Pas tellement toutefois que je n'eusse le temps de noter, avant mon départ, des particularités de toilette que je devais retrouver du reste dans toutes les villes de la Péninsule.

Les hommes portaient, presque tous, la *capa*, genre de vêtement très approprié au climat des pays chauds et très commode, que l'on rencontre aussi fréquemment en Italie qu'en Espagne, mais qui, dans ce dernier pays, affecte une forme spéciale avec son triple collet et ses revers voyants.

J'admirais comme ils savaient en replier un pan sur l'épaule de manière à laisser voir une riche doublure de velours rouge ou vert.

Quant aux femmes, elles étaient en mantille. La mantille ! ce ravissant voile de dentelle, si difficile à définir, à la fois vêtement et coiffure qu'elles ajustent avec une grâce exquise et qui encadre si bien leur teint mat et leurs grands yeux noirs.

*Rien que pour toucher sa mantille,
De par tous les saints de Castille
Je me ferais rompre les os.*

Mais je ne parle encore que de la classe moyenne. De même que les *gentlemen* ont depuis longtemps rejeté la *capa*, de même les dames du monde ne portent plus la mantille qu'aux processions, aux enterrements et aux combats de taureaux.

Ma journée se termina au café Colon, où je pus à peine trouver place. Dans les pays du Midi, les

cafés sont tous bondés de monde, le soir. L'Italien, l'Espagnol, aiment beaucoup le bruit, la gaieté, les causeries confuses, le choc des verres et des carafons, le fracas permanent des dominos retombant sur les tables de marbre avec un cliquetis de grêle, le tout accompagné par les violons ou les guitares.

Rien dans ces établissements ne saurait faire oublier au touriste qu'il a quitté Paris.

Que vous preniez, suivant le genre de renommée du lieu, votre vermouth au café *Romano*, à Turin, votre moka au café *Colonna*, à Rome, votre bock de bière à la brasserie des *Trois-Suisses* ou à celle des *Mille Colonne*s, à Bruxelles, votre tasse de thé à la taverne Vondel, sur la *Vondelstraat* d'Amsterdam, vous vous croirez toujours au café de la Paix. Partout mêmes glaces, mêmes dorures, même tête de garçon.

Seulement, au café de la Paix, vous pouvez exhiber votre pipe sans que cet acte, si inusité soit-il en pareil endroit, prenne les proportions d'un événement. Mais au café Colon de Barcelone, et dans tous les cafés d'Espagne, ne vous avisez pas de pareille audace. On ne vous expulsera peut-être pas, mais deux cents paires d'yeux, obstinément braqués sur vous, vous obligeront

moralement à rempocher votre vieille compagne.

Ce fut ainsi en 1889. Huit ans après, l'atroce tyrannie avait peut-être cessé, mais alors, instruit par l'expérience, j'avais laissé ma bonne bouffarde au foyer.

Et je me soumis au régime de la cigarette, de la fameuse cigarette si indispensable à l'Espagnol, tellement inhérente à sa nature qu'on la retrouvera encore sur ses lèvres même après que le *sombrero* et la *capa* auront définitivement disparu de son chef et de ses épaules.

Admise partout, la cigarette. Rien n'est sacré pour elle, pas même les premières loges des théâtres, pas même les tables d'hôte des hôtels les plus élégants. Pendant que vous dégustez votre potage, un petit nuage bleu floconne sous vos yeux, une odeur âcre vous saisit au gosier, c'est votre voisin qui en *grille* une. Les conseillers municipaux fument en séance. Les confrères de Saint-Vincent de Paul (ces chers confrères de *tra los montes* que j'ai visités sur plus d'un point) lancent leurs petites bouffées presque sous le nez du président. Bref, il n'y a que l'église que l'on respecte, et encore les bedeaux et les enfants de chœur se rattrapent à la sacristie.

CHAPITRE III

A propos d'une dispense de jeûne.

*L'indult pontifical. — Nourriture espagnole. — Les flacons tentateurs.
La cornemuse aragonnaise.*

Les services que les Espagnols rendirent à l'Église dans les luttes contre les Maures et les Turcs me valaient une dispense générale de jeûne et d'abstinence pour tout le temps de mon séjour dans la Péninsule, la semaine sainte exceptée. J'appris cette bonne nouvelle de la bouche d'un vénérable prêtre dans la cathédrale de Barcelone. Un indult de Léon XIII avait étendu, pour cette année, aux étrangers résidant ou de passage en Espagne, la faveur depuis longtemps accordée aux Espagnols. Le versement de *cincuenta centimos*, prix de l'imprimé contenant le décret, était la seule condition à remplir. Eh bien, j'avoue que j'hésitai quelque temps à profiter de l'occasion.

N'était-ce pas le cas de protester — comme j'ai toujours eu coutume de le faire dans mes voyages — contre l'extrême facilité de la plupart des touristes catholiques à faire honneur, chaque vendredi, au menu gras des tables d'hôte généralement plus succulent ce jour-là. On prétexte la fatigue, l'insuffisance probable du menu maigre, et... la conscience digère l'infraction au précepte, comme l'estomac digère le filet de bœuf sauce Périgueux.

Tout de même, le motif de la susdite dispense fit taire mes scrupules. Sans doute, je ne pouvais me compter parmi les descendants des héros de Lépante ou des vainqueurs de Boabdil, mais au moins devais-je me rendre cette justice d'avoir conservé, dans toute leur vigueur native, mes sentiments anti-moresques. Ces bonnes et vaillantes dispositions — qui, plus tard, à Grenade, devant la calotte rouge et la blague fascinatrice de Son Excellence Turkam-Bey, devaient subir une courte éclipse, — ne me donnaient-elles pas droit à d'exceptionnels privilèges? Je le pensai et j'allai verser mes *cincuenta centimos* au bureau diocésain.

Du reste, il ne faut pas s'exagérer les douceurs de cette dispense en Espagne. En 1889, les pro-

grès culinaires relatifs, que j'y ai observés depuis, étaient loin d'être réalisés. Maigre ou gras, ce n'étaient, en maintes *fondas*, que mixtures hétéroclites empestant le safran et l'huile rance. En Angleterre, disent les Anglais, *God sends meat and the devil sends cooks*, Dieu envoie la viande et le diable fournit les cuisiniers. En Espagne, c'est du diable, assurément, que viennent à la fois les cuisiniers et la viande, surtout celle de bœuf, atrocement coriace. Le plat favori est le fameux *puchero*, aussi long à décrire qu'à digérer. Le vrai *puchero* comprend un morceau de mouton, un poulet démembré, des tranches de lard et de jambon, des rondelles d'un saucisson horriblement pimenté qui s'appelle *chorizo*, le tout arrosé d'une sauce au safran et garni de gros haricots ronds, très aimés des Espagnols sous le nom de *garbanzos* et servis à tous les repas et avec tous les plats.

Mais la denrée exécrationnelle entre toutes chez nos voisins, c'est l'huile qui presque partout tient lieu de beurre. Le mélange des bonnes olives avec les mauvaises et les procédés par trop primitifs d'épuration donnent un produit aussi désagréable à l'odorat qu'au palais et qui empoisonne l'atmosphère dans toutes les villes, dans tous les bourgs

du royaume. C'est le parfum caractéristique de l'Espagne : on est à peine entré sur son territoire qu'on le respire à pleines narines.

En fait de vin, il faut bien s'accommoder, à table d'hôte, du cru de Valdepenas, presque exclusivement servi. Épais et d'un rouge violet, le Valdepenas ne peut guère se boire que largement coupé. Ce serait, par contre, un sacrilège de baptiser tant soit peu les généreux crus de Tentilla, de Rota, de Mantilla qui, avec les célèbres vins de Xérès et de Malaga, sont toujours représentés dans toute demeure un peu confortable, et offerts au visiteur, *avec toute la maison*, suivant la vieille formule castillane.

A Walls (Catalogne), où m'avait conduit une lettre de recommandation, mon hôte, lié avec les plus gros fabricants de cette petite ville industrielle, connue surtout par ses tissus de laine, tint à me faire visiter plusieurs usines. Chaque visite était invariablement suivie d'une séance dans le bureau du patron, lequel, avec toute la courtoisie espagnole, mettait *a la disposicion de Usted* les flacons tentateurs, en permanence dans ce sanctuaire.

Dans tous les cas, je ne crois pas qu'il y ait au monde une nation aussi sobre que la nation espa-

gnole. Je puis affirmer n'avoir jamais vu un homme ivre au cours de chacun de mes deux voyages. L'homme du peuple s'accorde volontiers un « coup de vin, » mais toujours sans excès. Il ne répare pas ses forces à la façon de l'ouvrier français, qui les *répare* jusqu'à la destruction. Par exemple, l'ouvrier espagnol a parfois une façon spéciale d'absorber la dose de liquide qui suffit à son bonheur. Un jour que je m'étais héroïquement risqué pour un long trajet — Pampelune à Saragosse — en compartiment de troisième classe, je m'y trouvai avec de braves maçons aragonnais dont l'un amena tout à coup à hauteur de ses lèvres un tuyau emmanché dans une sorte de vessie énorme qu'il tenait à deux mains.

— Tiens, pensai-je, il va jouer de la cornemuse, celui-là.

Mon homme ouvre un large bec, tout en comprimant son instrument dont l'embouchure est maintenue à trois pouces de distance, et dont jaillit aussitôt un filet rouge qui, sans le moindre mouvement de la part de l'opérateur, sans la moindre apparence de déglutition, tombe à pic au fond de son estomac. La cornemuse passa de mains en mains et tous les camarades en jouèrent de la même façon.

Si je n'ai jamais rencontré d'ivrognes dans les rues des villes d'Espagne, en revanche j'y ai vu, à toute heure du jour, des porteurs d'eau, offrant à tous les passants altérés leur limpide et hygiénique marchandise conservée dans des vases de terre poreux. Encore une caractéristique de ce pays. Si mon nerf olfactif a longtemps gardé l'impression de l'huile espagnole, les oreilles me bourdonnent encore parfois de cet appel : *Agua! agua!* lancé sans trêve à tous les carrefours.

CHAPITRE IV

La Semaine sainte en Espagne.

Le Dimanche des Rameaux à Walls. — La procession du Vendredi saint à Tarragone.

Les étrangers accourent en foule aux processions de Séville. Celles que je contemplai en Catalogne, au mois d'avril 1889, moins variées, moins riches, eurent au moins cet avantage à mes yeux, qu'elles gardaient infiniment plus leur caractère local, grâce à l'absence complète de ces têtes de touristes, à la fois curieuses et sceptiques, qui sont toujours une fausse note en pareil cas.

J'étais, le dimanche des Rameaux, dans la petite ville de Walls. Une église du xvii^e siècle, ornée suivant le mauvais goût espagnol de cette époque, c'est-à-dire surchargée d'enjolivements dorés.

Mais quel curieux spectacle que celui de toute la mise en scène occasionnée par la fête du jour ! Au-dessus de la masse compacte des grands voiles noirs et des mantilles, s'agitait une vraie forêt d'immenses palmes et de grosses branches d'oliviers. Les gamins, très bruyants, se battaient à coups de rameaux. C'était une agitation sans pareille, mais qui n'excluait pas la dévotion.

A chaque autel, un officiant, et partout des foules pieuses, ne s'inquiétant pas du tapage, mais suivant très respectueusement l'office. Dans le chœur, disposée sur deux rangs, toute une représentation officielle : l'*ayuntamiento* (conseil municipal), alcade en tête, et les *serenos* (gardes de nuit), quelque peu costumés à la façon des artilleurs du premier Empire. Tous ces gens vinrent à l'autel, au commencement de la grand'messe, recevoir leur palme des mains de l'archiprêtre, une palme haute comme un arbre, puis un cortège s'organisa et fit un tour de rues avant l'Évangile.

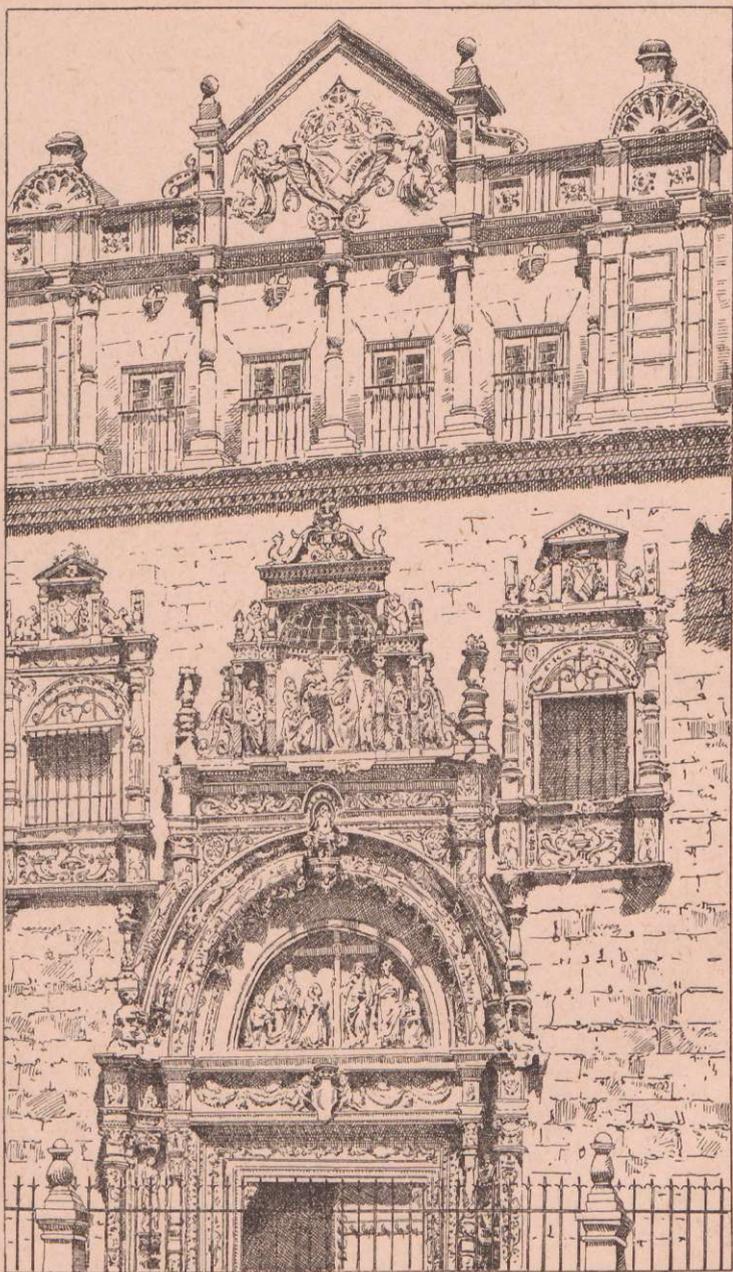
On me promettait un *paseo* — procession de confréries — pour l'après-midi, mais à mon grand désappointement, cette autre cérémonie fut empêchée par la pluie. Au moins, j'avais pu voir les

apprêts de la fête, examiner les beaux christs, les brillantes madones *de las Dolores* costumées comme de grandes poupées. Les membres des confréries m'avaient, à l'envi, fait valoir toutes ces belles choses dont ils étaient très fiers et que naturellement je regardai en détail avec force exclamations laudatives. Tout de même, j'aurais préféré voir ces braves gens promener leurs richesses par les rues.

Je fus dédommagé à Tarragone, où je passai la Semaine sainte.

Tarragone est une antique cité déchue, mais qui offre encore, au-dessus des quartiers modernes s'étendant vers le port, de fort intéressants vestiges d'une enceinte cyclopéenne. Là s'élèvent une cathédrale des XII^e et XIII^e siècles avec un cloître roman de toute beauté et un palais de l'époque des Césars, le tout bâti en une sorte de pierre rose d'un ravissant effet au soleil couchant, et encadré par la mer d'un bleu idéal et par une campagne d'une grandiose sauvagerie.

La *Semana santa*, à Tarragone, m'intéressa profondément et même m'édifia, bien que la dévotion espagnole, trop démonstrative, ne soit pas de mon goût. La procession du Vendredi saint que je vis défilér, à dix heures du soir, dans la



Façade de l'Hôpital de Santa Crux, à Tolède.

calle mayor qui aboutit aux degrés de la cathédrale, me frappa par son ordre absolu et sa couleur nationale et historique, irréprochable.

Je n'oublierai de longtemps cette marche imposante, ces superbes gendarmes au plastron rouge qui ouvraient le défilé, les diverses figurations sculptées (*paseos*) développant le drame de la Passion, les soldats romains très pénétrés de leur rôle, les centaines de pénitents, pieds nus et tout encapuchonnés de lustrine noire à longue traîne, les jolies têtes de chérubins dans leur collerette Henri II, etc., enfin fermant le défilé, marchant religieusement, crânement, cierge au poing, le gouverneur de Tarragone, tout l'état-major et tous les magistrats de la cité.

Quel contraste avec les processions que je vois, chaque année, dans le Nord ! Chez nous, les à-coups fréquents, les dislocations prématurées, la foule compénétrant le cortège ; là-bas, au contraire, et même sans alguazils, une discipline parfaite, aussi bien parmi ceux qui regardent que dans les rangs de ceux qui défilent. A Tarragone (j'ai fait ailleurs les mêmes remarques), ce défilé semblait mu, depuis le premier personnage jusqu'au dernier, par le même ressort mécanique. Même les tout petits figurants, bien autrement

façonnés à leur rôle que les moutards ahuris de nos processions, emboitaient le pas très gravement, suivant l'étrange cadence des processions espagnoles; une cadence qui paraît grotesque quand on assiste aux exercices préalables des groupes, mais qui, le grand jour venu, assure l'ordre, l'harmonie, et un effet d'ensemble merveilleux.

Je ne me lassai pas de manifester mon enthousiasme. Tout le vocabulaire des termes admiratifs que j'avais pu m'assimiler depuis mon entrée en Espagne y passa tout entier, et l'on sait si les gens de ce pays sont sensibles aux compliments. Mes voisins de trottoirs m'écoutaient radieux.

Que le parece esto, caballero? mas bonito que en Francia, he? Plus beau qu'en France, n'est-ce pas?

— *Si, si, Senores, mas, mucho mas!* Comment donc, Messieurs, cent fois plus beau! répondais-je, pendant que mes regards ravis allaient du cortège à la foule et de la foule aux balcons, ces délicieux balcons d'Espagne garnis, ce soir-là, de *senoras* et de *senoritas* en mantille, charmantes au possible sous le reflet rougeâtre des torches.

CHAPITRE V

Valence.

*La dévotion espagnole. — La messe des artilleurs. — Danses populaires
Les serenós.*

De Tarragone à Valence, paysage d'une physiologie généralement sèche et dure, dont la monotonie n'est que, de loin en loin, rompue par de belles ruines de châteaux-forts, ou des vignes, ou d'importantes plantations de chênes verts, de figuiers, de caroubiers.

Aux approches de Valence, ce sont les orangers qui dominant. Leurs branches bordaient de si près la voie que l'on aurait pu saisir au vol du train leurs magnifiques fruits. A une station monta dans mon compartiment un brave homme porteur d'un vaste panier qui en était rempli. Comme j'admirais les produits de sa cueillette, fort gentiment il m'en offrit deux, trois, et bientôt avec

le cordial sans-gêne qui caractérise la classe moyenne dans ce pays, il en bourra, d'autorité, toutes mes poches. J'imagine que cette largesse lui était facile, car la récolte de l'année était, disait-on, exceptionnelle même pour le royaume de Valence. Des deux côtés de la ligne, à perte de vue, ce n'étaient que masses d'oranges sur lesquelles le soleil à son déclin épanchait comme des coulées de flammes. Le train semblait porté sur des vagues d'or.

Le lendemain, jour de Pâques, entendu une des premières messes de la cathédrale. Un édifice commencé au XIII^e siècle, mais dont l'architecture m'a plutôt laissé le souvenir de quelque style néo-grec par ses gros piliers à chapiteaux corinthiens.

Grande affluence, à toutes les chapelles, de fidèles debout ou assis sur le sol (les chaises sont inconnues dans les églises d'Espagne). La communion n'était donnée qu'à un seul autel, et un petit nombre seulement des assistants s'approchèrent de la table sainte. Mais tout ce monde, hommes comme femmes, suivait très attentivement tous les détails de l'office. Je remarquai qu'ils faisaient force petits signes de croix d'un genre particulier, sur le front, sur la bouche, sur la poitrine, terminés en portant aux lèvres le

pouce droit. Des invocations à demi voix, en espagnol, accompagnaient la série.

Tout à coup un bruit cadencé de lourdes bottes résonna dans une nef latérale. C'était tout un bataillon d'artillerie qui s'avavançait conduit par des sous-officiers. Ils venaient assister à l'office divin célébré pour eux à l'*Altare Mayor*. Je les vis s'agenouiller en rang sur les dalles et fus fort édifié de leur attitude.

Somme toute, Valence et sa campagne renommée ne devaient me laisser que des impressions médiocres.

Ce fameux « paradis » de la *Huerta* créé par les Arabes ne m'apporta pas les joies espérées. J'y avais cru trouver la plus intéressante des Espagnes : costumes pleins d'originalité et d'éclat, nobles murailles dressant leurs crêtes dentelées au-dessus d'un océan de verdure et de fleurs, à quoi n'avais-je point rêvé sur la foi de ces vilains guides toujours en retard de cinquante ans.

Illusion ! Des remparts promis il ne restait que deux portes flanquées de tours très hautes et magnifiquement ornées de créneaux intacts et d'arcatures gothiques, mais bêtement isolées au milieu de grandes maisons neuves.

En fait d'arbres, toujours ces affreux platanes,

mon désespoir depuis Avignon, et une végétation exotique à laquelle ne pouvaient se faire mes yeux habitués aux fraîches et opulentes frondaisons de nos contrées.

Comme costumes, je n'avais encore vu, même le jour de Pâques, que les sempiternels mantes et châles rayés que des hommes robustes portent assez noblement, mais dont les bordures effilochées traînent maintenant sur le vulgaire pantalon.

L'Espagnol ne se devine plus qu'à ses instincts de valseur. Aux moindres bruissements de guitares ou d'accordéons que la brise du soir lui apporte de partout, le voilà qui s'ébranle.

Le premier soir de mon séjour, je flânais dans les rues les plus vieilles, les plus étroites, les plus obstruées par tous ces balcons très en saillie que j'aime tant. Survient un joueur de guitare qui accorde son instrument, puis se met à errer, pinçant de temps en temps une note d'appel. Bientôt accourent de toutes parts de joyeuses fillettes à la chevelure d'un noir de jais ondulant sur des robes jaunes, des foulards rouges, des châles vert-pomme. De jeunes gars les rejoignent. On pénètre sous la première porte cochère, et voilà un bal improvisé.

Danses gracieuses d'abord, sur leur rythme

fort doux et fort lent, puis devenant un galop endiablé, un tourbillon jaune, rouge et vert-pomme, et enfin revenant au premier mode, à de simples pas à peine sensibles. Ce spectacle auquel les passants n'avaient même pas pris garde, je le retrouvai à chaque instant, dans tous les coins de Valence. C'était joli, mais ça manquait de castagnettes et de tambours de basque; les mises étaient pauvres et défraîchies, et il y avait surtout trop de blouses.

Bref, j'étais devenu tout à fait sceptique. Je ne croyais même plus à l'Andalousie dont on m'avait fait un affriolant tableau. C'était, à coup sûr, une autre fumisterie des guides.

J'avais pourtant vu l'Andalouse sur la *Rambla* de Barcelone où l'on croise tous les types d'Espagne et d'ailleurs. Pauvre Andalouse au... teint bruni! Ses beaux yeux étaient ombragés par le chapeau à la mode, ce qui m'avait fortement exaspéré.

Lâcher la mantille, l'ineffable mantille quand on a ces yeux-là, c'est simplement un crime. Je voudrais voir revivre le Saint-Office seulement huit jours et m'appeler Torquemada. Avec quel entrain je ferais monter sur le bûcher tous ces *sombreros* parisiens, sans compter celles qui les portent!

Quant à la fameuse *Huerta* (jardin) de Valence qui s'étend à perte de vue jusqu'aux sierras arides et noires, si j'avais été un *labrador* boulonnais rendant visite à un *labrador* valencien, je me serais extasié sur ces récoltes prodigieuses, sur ces oranges qui se pressaient plus drues que les pommes dans les vergers normands, sur cette flore exubérante, orientale, dont les parfums venaient jusque dans la ville se mêler aux odeurs d'égouts et à toutes les exhalaisons particulières aux rues espagnoles. Mais toute cette opulence horticole et agricole me laissait froid.

J'étais venu en amateur de pittoresque, grisé par les croquis de Gustave Doré, et je ne voyais rien qui y ressemblât, sauf un certain nombre de physionomies de pure race et d'une remarquable beauté.

Question de soleil ! C'est lui qui fait tout valoir, surtout dans ces pays. A Barcelone, dans une majestueuse cathédrale, j'étais ravi de l'effet des premiers rayons du jour donnant aux vitraux du XIII^e siècle des tons que nous ne connaissons pas dans nos vieux édifices religieux, et réchauffant d'une lumière dorée les masses de richesses de tout genre entassées dans l'ombre des chapelles.

Mais plusieurs jours de ciel gris, et, de plus, une sécheresse déjà trop prolongée, l'absence de soleil et l'absence d'eau, combinaison vraiment désastreuse, ne me faisaient voir partout qu'aridité, monotonie, cailloux et poussière. Les oranges et les fleurs avaient l'air d'être posées, comme accidentellement, sur un sol plus dur que le fer, au milieu d'une verdure pâle et poudreuse.

Il faut ajouter que l'on dort très mal en Espagne, ce qui ne dispose pas à l'enthousiasme. Je ne cite qu'un fléau nocturne, le *sereno*. Oh! les *serenos*! Disons un mot de cette intéressante institution. On appelle ainsi les gardes de nuit chargés de protéger les passants attardés contre les détrousseurs et les dilettantes de la *Navaja*. Jusqu'ici, rien de mieux. Mais les *serenos* ont la détestable habitude d'aviser de leur présence tous les braves gens plongés dans le sommeil. Ce pourquoi je me permets de les critiquer, tout amoureux que je sois des vieux us Moyen Age. D'abord, ce n'est pas Moyen Age du tout. Un jour, un commis-voyageur pria un *sereno* de le réveiller à telle heure en criant sous ses fenêtres. Le garde rendit ce service, puis continua d'annoncer l'heure à tout le monde sans être sollicité

par personne. Tous les *serenos* d'Espagne en firent autant, et voilà pourquoi, dans ce pays privilégié, on est, plusieurs fois la nuit, réveillé en sursaut par des voix de stentor qui vous apprennent quelle heure il est ou si la cité est tranquille:

CHAPITRE VI

Madrid.

Aspect général. — Les musées. — Un combat de taureaux.

Contemplée de loin, au milieu de l'immense plaine, nue, aride, brûlée, elle a grand aspect cette cité sans faubourgs, que caractérisent son profil bysantin de dômes et de coupoles, et les nobles lignes de ses palais en terrasse se dressant comme à la limite d'un désert.

De près, ce n'est plus qu'une grande ville moderne, visant, sans succès, à des effets de capitale. Édifices n'ayant qu'une fausse apparence de grandeur, fraîchement badigeonnés du côté du boulevard et tout écaillés sur l'autre face. Places aux noms pompeux, qui ne sont guère que des carrefours. Jardin public — le fameux Retiro — clos de grilles superbes sur la *Calle de Alcalá*, mais, sur les autres côtés, fermé par des

haies rustiques et des talus sordides où l'on appréhende, à chaque pas, de rencontrer un... fragment de journal.

Jetons un voile sur ces petites misères d'un pauvre diable de peuple, très remarquable par toutes sortes de bonnes qualités, par ses sentiments d'honneur, de patriotisme, etc., mais qui n'a pas le sou.

Considérons plutôt de magnifiques collections d'œuvres d'art vraiment dignes d'une capitale et dont l'examen attentif nécessiterait un long séjour.

Avant tout, la célèbre galerie du Prado, remplie de chefs-d'œuvre de tous les pays, de toutes les écoles.

Le mérite par excellence de ce musée de peinture est de montrer, dans toute l'expansion de son génie, l'un des plus grands maîtres de l'école espagnole, Velasquez, si maigrement représenté au Louvre par de rares échantillons, jeunes princes et jeunes princesses, bonshommes de bois aux yeux sans regard, aux prunelles de pains à cacheter. C'est à Madrid seulement que l'on peut apprécier cet imitateur passionné de la nature. Avec quelle vérité, quelle vigueur, quel réalisme très empreint de noblesse, sont peintes

les toiles célèbres qui ont nom : *les Forgerons*, *les Fileuses*, *la Reddition de Breda*, cette dernière mettant en présence deux races singulièrement tranchées : d'un côté, les grands Flamands à la face rubiconde et joviale, de l'autre, les graves Espagnols au visage barbu, au teint bilieux et blafard !

Dans ce premier séjour de moins d'une semaine à Madrid, j'avais fait plus d'une visite à cette incomparable galerie dont une belle lumière blonde faisait valoir les mille richesses.

J'avais vu aussi l'*Armeria* et ses nombreux trophées de Lépante, boucliers, cimenterres, luttant d'élégance, de ciselures, de rubis avec les splendides armures des chevaliers chrétiens qui, tout le long des parois tendues de précieuses tapisseries, se dressent fiers, la lance au poing, sur leurs destriers couverts d'or et de soie.

J'avais fait, quelque peu, le boulevardier madrilène, réglant, non sans difficultés, mon pas sur celui de ces dignes Castellans qui tous, hommes du peuple ou bourgeois, ne se départissent jamais de leur allure de sénateurs.

J'avais surtout épousé leur chauvinisme national en me montrant très assidu à cette imposante parade militaire qui, chaque matin, au coup de

dix heures, a lieu dans la cour d'honneur du Palais-Royal.

Enfin, et sur le conseil d'une religieuse française me disant que « c'était à voir » (tant il est vrai qu'une longue résidence familiarise avec toutes les habitudes du pays d'adoption), j'avais assisté, le jour de mon départ pour le Midi, à un combat de taureaux.

Souvenir qui pèse sur ma conscience ! Malsaine et sinistre image !

Je les revois, dans un cauchemar, ces clowns en costume de figaro. Ils gambadent et pirouettent au milieu des flaques de sang et d'entrailles. Une foule frénétique les acclame, et, tout près de moi, deux jolies Madrilènes, en mantille, jouent négligemment de l'éventail avec une sorte d'air blasé, mille fois pire que la fureur des autres. Six taureaux portugais, des renommés pâturages de D. José Palho Blanco, ont mordu tour à tour la poussière. Nobles et superbes animaux comme on en voudrait voir coulés en bronze dans quelque musée, mais qui, en chair et en os sur cette arène, labourant le sol avec rage, mourant lentement sous les flèches et les poignards, soulèvent le cœur de dégoût et de pitié. Mais voici que la nuit tombe, que les cimes du

Guadarrama s'éclaircit d'un dernier rayon. Les trente mille spectateurs, repus de carnage, sortent comme une avalanche par les dix vomitoires de l'enceinte....

Je me laisse entraîner par le flot. Vingt fois je me fais indiquer la station d'Andalousie, vingt fois je me trompe de route. L'ivresse du meurtre m'a gagné comme les autres, je suis aveuglé par un voile de sang....

CHAPITRE VII

A travers la Sierra-Morena.

A la gare, j'eus grand'peine à débrouiller et à faire reconnaître mon bien dans une montagne de malles.

Ah ! prétendu progrès de l'Espagne, progrès qui supprime le charme des vieilles routines sans nous donner le confort moderne, combien je t'eusse préféré les primitives auberges, les diligences où l'on risquait de se rompre le col, les embuscades de la Sierra et toute la barbarie ravissante d'autrefois !

Je finis par trouver place dans ce train du Midi, démesurément allongé, mais déjà bourré de colis et de gens dans tous ses compartiments. Et je me gîtai, comme je pus, au milieu d'indi-gènes déjà roulés, paquetés dans leur *capa*, montrant à peine le bout de leur nez sous leur *sombrero* aux bords rabattus et dessinant des ondulations fantastiques sous la clarté très douteuse d'une lampe fumeuse et puante. Chacun

s'arrangeait pour dormir aux dépens du voisin.

C'était la lutte pour le sommeil, en attendant que ce fût la lutte pour l'existence quand, plus tard, l'on s'arracherait, à de soi-disant buffets, une maigre provision d'œufs durs ou quelques tasses de chocolat grandes comme un dé à coudre.

Seize heures pour Cordoue ! vingt-cinq heures pour Séville ! joyeuse perspective dans un de ces trains espagnols, tous omnibus ou plutôt tous diligences. Et quelle atmosphère âcre ! quelle effroyable combinaison d'effluves formées par l'huile, les écorces d'oranges moisies, les bouts de cigarette et mille autres choses que l'on ne saurait nommer ni en latin ni en castillan, et surtout quelle compagnie de gens qui se croient tout permis, même d'ôter leur chaussure. O touriste intrépide, exulte, tressaille d'allégresse ! en voilà de la couleur et... de l'odeur locales !

Au moins ce voyage nocturne avait un avantage, celui de m'épargner la vue de ces interminables plaines de la Manche où, jusqu'à l'extrême horizon, ne se montrent ni un arbre, ni un arbrisseau, ni un clocher, où Don Quichotte, s'il revenait au monde, ne trouverait même plus un moulin à pourfendre.

Pendant que je rêvai à Dulcinée de Toboso, mon

voisin de droite se fit, sans façons, un oreiller de mon épaule; je m'empressai de rendre la pareille au voisin de gauche, et bientôt tout le monde ronfla.

Tout à coup la portière s'ouvrit avec fracas, livrant passage à un effroyable faisceau de poignards, de coutelas, de lames aiguës, effilées, de toute forme, de toute grandeur, pendant qu'une voix éraillée glapit sur le marchepied :

— *Punales! navajas!* couteaux andalous, poignards! Prenez, Messieurs, c'est bon marché.

Cet incident, que bien d'autres voyageurs ont signalé plus ou moins plaisamment, se passe à l'Alcazar de San-Juan, point de jonction des lignes de Valence et du Midi.

Mes compagnons n'avaient pas seulement remué, et l'industriel porta plus loin sa féroce marchandise.

Valdepena! connu pour son vin rouge qui figure, avec plus ou moins d'authenticité, sur toutes les tables d'hôte de la Péninsule.

Nous commençâmes à gravir la Sierra-Morena. Hélas! pourquoi n'ai-je pu jouir, en ces lieux, du plus petit clair de lune! Que de descriptions de gorges et de repaires de bandits eussent enrichi mes notes!

Le lever du soleil nous trouva sur le versant méridional. Je brûlais de contempler la riche, la

poétique, la légendaire Andalousie, déroulant, à perte de vue, ses bosquets enchantés, sa végétation tropicale.

Mais les mamelons succédaient aux mamelons, s'abaissant insensiblement, semés de cailloux noirâtres, et sans une maison, sans un arbre.

Les stations de la ligne paraissaient isolées en pleine campagne. Pas un toit aux alentours. On y faisait cependant des haltes prolongées qui me permettaient d'étudier les types du pays : pauvres diables groupés sur le bord de la voie pour saluer au passage ce train du Midi, le grand événement de leur existence. Exhibition navrante de physionomies hâves, de guenilles lamentables, sans couleur locale, sans rien de pittoresque, rien qui rappelât, même de loin, les croquis de Gustave Doré.

La civilisation s'annonça par l'apparition de petits messieurs habillés de soie noire, trotinant par troupeaux de huit ou dix sur l'herbe rare, les seuls êtres animés qui aient conservé leur vrai costume andalou. Leur produit, *salchichon*, est très estimé, et il s'en fait un grand débit. *Oliva*, *salchichon*, *vino de Valdepena*, voilà les trois grandes ressources de la Sierra Morena.

Enfin se montre, faisant nettement opposition avec les derniers gradins toujours aussi sauvages

de la chaîne, la région de mes rêves, la première campagne verdoyante depuis Valence.

Nombreux bouquets de chênes verts. Sol très riche peut-être, mais n'en décelant pas moins, en maints endroits, la paresse de l'Andalou qui s'en remet trop à Dame Nature.

Ce que l'on n'a pas exagéré dans la description de ces contrées, c'est l'admirable pureté de l'atmosphère, c'est l'éclat du soleil.

Ses rayons déjà brûlants chatouillent la masse informe des dormeurs. Peu à peu mes compagnons de route reviennent à la vie. Le premier ressuscité qui secoue son linceul et se dresse, me regarde tout droit dans les yeux avec une si étrange expression que je ne puis retenir un franc éclat de rire. Cela l'encourage sans doute, car il entre aussitôt en matière.

— *Usted es Francese?* Vous êtes Français?

— *Si, Senor.*

— *Ah bueno! Los Franceses son mas comunicativos que los Ingleses.* Ah bien! Les Français sont plus communicatifs que les Anglais.

Je prends cette apostrophe pour un compliment et m'incline. Mon homme poursuit :

— *Usted viaje para divertirse?* Vous voyagez pour votre plaisir?

— *Si, Señor.*

— *Bueno! Usted ha visto la torre Eiffel. Es una cosa magnífica, una maravilla, he?*

Et moi de répondre dédaigneusement :

— *Una maravilla de hierro, pero no es artistica* (une merveille de fer, mais qui n'a rien d'artistique).

Une pareille déclaration que je renforçai de quelques épithètes assez malveillantes à l'adresse du colossal bazar dont j'avais vu les apprêts, acheva de réveiller ces braves gens.

Espagnols, tous, ils contemplaient avec stupéfaction ce Français qui ne rougissait pas de discréditer — et cela en vue des champs de Baylen — ce qu'ils s'attendaient à m'entendre vanter comme une superbe expansion de vie nationale, un saisissant témoignage de prospérité inouïe; enfin la revanche pacifique et brillante de toutes les épreuves, de tous les revers du passé.

Les fronts se rembrunirent. Une diversion s'imposait.

— *Caballeros*, leur dis-je, *tengan Ustedes la bondad d'indicarme como se pronuncia la palabra salchichon?* Messieurs, veuillez me dire comment se prononce le mot *salchichon*.

Vif succès du stratagème. Ce fut à qui me renseignerait pour ce mot et pour bien d'autres.

Et ce fut longtemps, dans le compartiment, la plus comique leçon de langue que l'on pût imaginer, d'autant que je devins, à mon tour, professeur de français.

Je dois déclarer que, si je ne pus arriver à prononcer correctement *salchichon*, mes compagnons ne parvinrent pas davantage à dire convenablement *saucisson*.

Pendant cette escrime originale, retentit soudain l'appel : *Cordoba !* (Cordoue.) Je descendis seul. Tous mes nouveaux amis allaient à Séville. Ils me serrèrent la main avec de grandes démonstrations de tendresse, et quand je me retournai pour les saluer d'un dernier *Bueno viaje, Caballeros !* Bon voyage, Messieurs ! en accompagnant mon souhait d'un coup de chapeau, politesse dont les Espagnols ne sont pas prodigues, tous me crièrent d'une seule voix le sacramentel *Vaya Usted con Dios* (Allez avec Dieu).

C'est sous l'égide de cette bénédiction collective donnée de tout cœur, et en chœur, que le 30 avril 1889 — année 1267 de l'hégire, — au premier coup de l'*Angelus* de midi, sous un soleil de plomb, je fis mon entrée dans la cité de Cordoue.

CHAPITRE VIII

Cordoue.

Les patios ou cours mauresques. — La mosquée. — Souvenirs historiques.

A l'hôtel Suisse, pour l'heure de l'arrivée du train, tout le personnel est sous les armes : majordome, interprète, portier, garçons de toute catégorie. Casquettes très galonnées, habits irréprochables, plastrons éblouissants. Au fond, à travers les portes grandes ouvertes, la perspective séduisante de la table d'hôte avec ses couverts artistement dressés, ses fleurs, ses éternels desserts qu'on époussète chaque matin.

Garde à vous ! un voyageur est signalé. Déjà les *chicos* (gamins-guides) s'agitent au-dehors :

— *Senor !... la Mozquita !... Senor !... S. Hipolito, S. Pedro, Santa Marina !...*

Hélas ! cet unique voyageur déclare qu'il ne passe qu'une nuit, qu'il n'a pas le temps de déjeu-

ner, pas besoin de guide, et part comme un trait.

Pas si vite pourtant qu'un *chico* plus agile que les autres ne le rattrape à la course. Les pieds nus du petit Andalou volent sur les gros cailloux de ces étranges rues que l'on a si justement comparées à des lits de torrent.

— *Senor! quiere Usted ver la Mozquita?*

— *No.*

— *Senorito, cinco centimos!*

— Laisse-moi la paix.

Et alors, d'une voix câline et toujours courant:

— Mossiou française! oune cigarette!

Pour le coup, je me laissai fléchir, et le bonhomme disparut.

*
* *

Aimez-vous le badigeon? on en a mis partout. Cordoue tout entière est passée au lait de chaux. Blanche, la première ruelle que j'enfile; blanche, la seconde; blanche, la troisième, et ces murailles blanches dont la monotonie est à peine rompue de loin en loin par quelque lucarne fortement grillée, se rejoignent presque, ne laissant voir qu'un lambeau de ciel d'un bleu intense. Pas un être animé, pas le moindre murmure au loin. Chaque porte est ouverte à deux battants. On croirait que toute

la population vient de s'enfuir. Je ne puis résister à la tentation de franchir le seuil de l'une de ces demeures qui semblent livrées au premier occupant.

O surprise ! je foule un vestibule de marbre. Au fond, entre deux colonnes de marbre, une superbe grille du dessin le plus gracieux, et au delà un ravissant intérieur, à la fois vérandah, salon, cour et jardin, entouré de légères arcades, orné d'une vasque d'albâtre dont les eaux rejaillissent sur des buissons de lauriers-roses, de myrtes, de jasmins. Un guéridon, quelques chaises d'osier, mais... personne.

Je m'arrête à la porte suivante, à la troisième, à toutes celles de cette rue et des rues voisines, dans ce labyrinthe où je m'égare.

Partout les mêmes aperçus mystérieux et charmants. Les motifs varient. Ici, un palmier ; là, des statues ; plus loin, des mosaïques. Mais toujours des jets d'eau qui chantent, et toujours des masses de fleurs qui embaument jusque dans la rue, et toujours le silence.

Autant d'atriums romains ou de cours mauresques qui se cachent derrière ces façades plus pauvres et plus rustiques que les murs d'argile d'un village de Picardie.

Enfin un être vivant, une femme, m'apparaît dans une de ces échappées enchanteresses. Mais elle ne daigne pas me montrer son visage. Immobile dans son intérieur antique, dans son cadre oriental, au milieu des roses et des eaux cristallines, elle semble une sultane, une matrone romaine, une vision étrange, une momie du temps de Ramsès, un corps fantastique comme ceux d'Herculanum et de Pompéï que le moindre souffle va dissiper en poussière.

Enfin, après de délicieux détours dont la société d'un *chico* m'aurait très fâcheusement frustré, je découvris la fameuse mosquée.

Je franchis d'abord un mur crénelé, sous un arc arabe très orné, très élégant. Et me voici dans un vaste préau planté d'orangers, au sol moussu et verdoyant jusque dans ses parties pavées, comme si, depuis le dernier émir, aucun pied humain n'eût foulé ces lieux.

Sous les voussures moresques, noyée dans le clair obscur, m'apparaît la fameuse forêt de 1,500 colonnes, tant de fois entrevue dans mes rêves d'enfant. Ni portes, ni portier, ni sacristain, ni personne. Et pourtant, sur le seuil, une sorte de crainte religieuse m'arrête. Un peu plus j'ôterais mes babouches, mais non, je m'empresse

plutôt de renfoncer mon sombrero jusqu'à la nuque, car il règne là-dedans un froid de puits.

Quand on a vu les cathédrales de Paris, de Chartres, d'Amiens, d'Anvers, de Cantorbery, de Bruges, de Tolède, combien paraît mesquin, écrasé, ce temple de l'Islam ! d'autant plus écrasé, d'autant plus mesquin qu'il est plus étendu. Ces colonnes sont plutôt des colonnettes ; ces voûtes, on pourrait presque les toucher de la main ; ce demi-jour n'est plus du tout la douce lumière irisée que projettent les vieux vitraux du moyen âge. Ajoutons que le défaut de clarté suffisante empêche d'apprécier le jeu produit par l'enchevêtrement des arcs moresques multipliés à l'infini, et affaiblit l'effet des marbres variés dont sont composés leurs centaines de supports.

Il fut un temps où, par tous les côtés de la mosquée, le jour pénétrait largement avec le parfum des orangers et des fleurs, où les cinquante-six nefs croisant leurs arcades comme des rubans multicolores ouvraient autant de perspectives sur des jardins enchantés, où le célèbre Mihrab — le *Saint des Saints* de l'Islam — resplendissait de toutes ses mosaïques, de tous ses cristaux, sous les feux de centaines de lampes précieuses. Mais, maintenant, de massives murailles interceptent

partout la lumière. Le Mihrab est obscur, — d'autant plus obscur, ce jour-là, qu'il était obstrué d'échafaudages me déroband ce qui reste de tant de richesses.

Telle fut ma première impression en pénétrant dans la mosquée de Cordoue. J'en eus bientôt une seconde, plus désagréable encore, à la vue de l'édifice gothique, intéressant en lui-même, mais odieusement disparate, que Charles-Quint n'a pas craint de planter au beau milieu de l'immense temple arabe. Les mortifications, les macérations du couvent de *Saint-Just*, où le monarque termina sa carrière, n'ont pas été de trop pour expier un pareil méfait.

Comme tous les monuments arabes, palais ou temples, la mosquée de Cordoue présente, à l'extérieur, un aspect de forteresse. Elle se relie aux vieux remparts.

Ceux-ci sont à demi écroulés. A peine peut-on noter quelques fragments de tours ou de courtines aux créneaux denticulés, d'un effet pittoresque au-dessus des ravins et des sentiers de chèvre.

Au sortir de la mosquée, je gagnai la campagne, après avoir franchi le Guadalquivir sur un vénérable pont romain, que défend, à l'autre bout,

un fortin moresque plus ou moins lézardé et démantelé.

Je me vois encore au pied de ces grosses tours carrées, contemplant la fameuse cité des Califes à laquelle la légende donne un chiffre fantastique de maisons, de palais, de bains, etc., — aujourd'hui une sorte de grand village tout gris que n'agrémentent ni un arbre ni une touffe de lierre. Quelques rayons dorés eussent fait si bien, mais hélas ! ce cher soleil m'avait faussé compagnie, et une sorte de siroco soulevait des tourbillons qui enfarinaient encore le tableau.

Je regarde, tour à tour, ce site si morne, si complètement gris, ce fleuve d'un jaune sale, ces déguenillés de la sierra qui passent de loin en loin, poussant devant eux leurs mules étiques ou à califourchon derrière le double bât du pauvre animal....

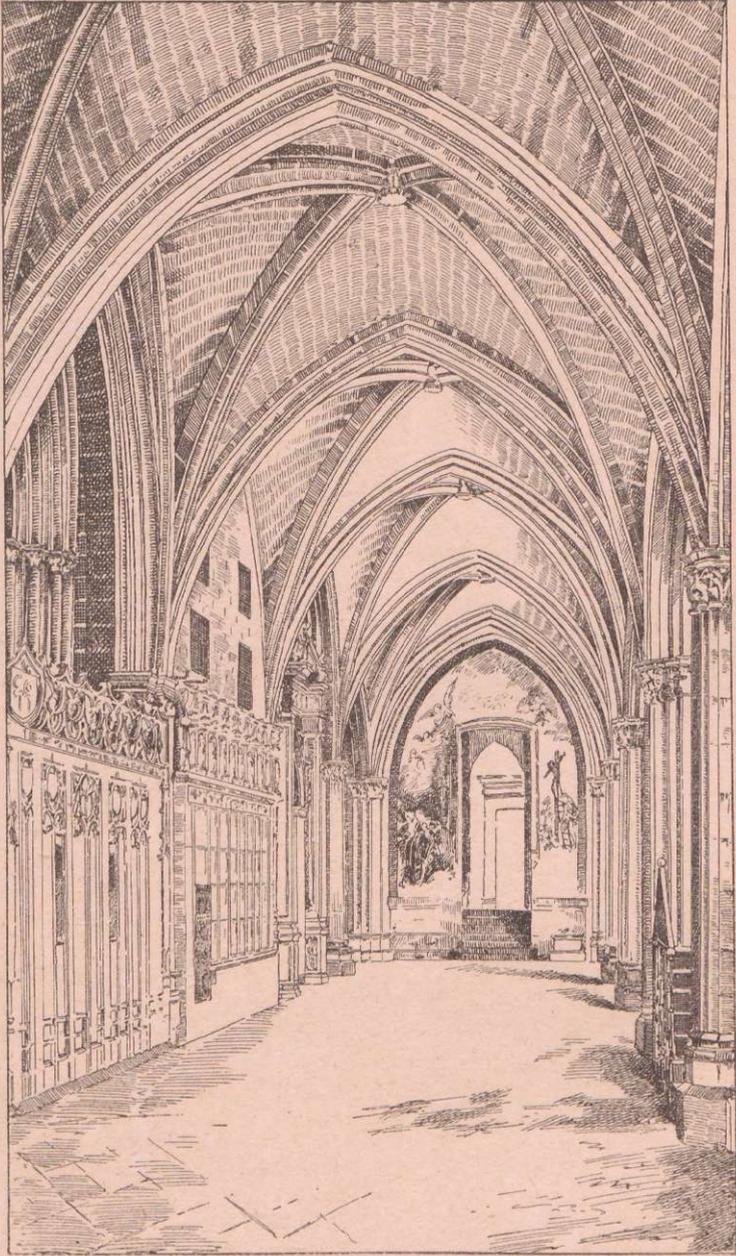
Et une inexprimable tristesse, une lassitude morale m'envahit. Que suis-je venu faire en pareil lieu, à six cents lieues de mon chez moi ? que raconterai-je au retour ? que j'ai vu Cordoue ?... Et après ? Une Andalouse ? oui, une seule, vue de dos.

Tout de même, il suffit d'être tant soit peu curieux pour passer fructueusement plusieurs

journées à Cordoue. Je partis le lendemain, n'ayant pas visité la vingtième partie de cette ville-musée où l'on rencontre, à chaque pas, obélisques, colonnes antiques, arcs de triomphe romains, bas-reliefs, inscriptions, débris de toute sorte et de toute époque, échappés à vingt pillages.

A propos de pillages, je note en passant le dire de beaucoup d'historiens sérieux, lesquels prétendent que, de toutes les dévastations qui ont désolé la Péninsule pendant le Moyen Age, une bien minime part doit être imputée aux Arabes. Non seulement — d'après ces auteurs — leur domination, une fois établie, fut tolérante, mais, même à son début, la conquête musulmane n'aurait point été souillée par les affreux excès qui, en ces temps-là (et longtemps après, témoin le sac de Théroouanne par les soldats de Charles-Quint), suivaient toujours la prise d'une ville. Mérida, Séville, Saragosse, Cordoue — autant de noms rappelant des sièges homériques — ne furent point mises à feu et à sang par les premiers guerriers du Prophète. Cordoue, même après une résistance désespérée, fut traitée avec clémence par le chef Berbère Mogaith.

Les enfants de l'Islam n'avaient-ils eu que pour



A. Boit

Cloître de la Cathédrale de Tolède.

l'Espagne seule un plan civilisateur? Toujours est-il qu'ils s'y montrèrent infiniment moins féroces que dans les autres contrées conquises par le Croissant.

Que n'ait-on pu en dire autant, onze cents ans plus tard, des soldats du général Dupont, maîtres de Cordoue en juin 1808! Ceux-ci, du reste, devaient expier cruellement les horreurs auxquelles ils se livrèrent.

Pauvres jeunes soldats d'une nouvelle levée qui, trois jours après leur sortie de Cordoue, luttent, toute une journée, un contre dix, sur ces mêmes pentes sauvages que j'avais descendues. Décimés par les balles, terrassés par un ciel de feu, n'ayant plus ni munitions ni vivres, ils rendent enfin les armes qu'ils ne peuvent plus tenir à l'Espagnol Castanos et au Suisse Reding. Après quoi ils sont dirigés, comme un vil bétail, vers les pontons de Cadix; mais les paysans, furieux, les harcèlent en route, leur réclamant les vases sacrés pris à Cordoue, et massacrant un jour, avec d'affreux raffinements de cruauté, soixante dragons dans une église.

CHAPITRE IX

De Cordoue à Grenade.

*Un avant-goût de l'Afrique. — La Vega. — L'hôtel de Las siete Suelos.
L'apologiste de l'Islam.*

J'avais traversé presque toute l'Espagne sans que le paysage m'eût, nulle part, enthousiasmé. Il est vrai que j'étais venu par l'Est et que les sites à caractère se trouvent plutôt vers l'Ouest. La Sierra-Morena elle-même, peut-être faute de brigands, n'avait pas fait palpiter mon âme.

Mais voici que la voie ferrée se dirige vers des régions d'un tout autre galbe. Comme l'antiquaire fureteur de certaine comédie qui s'en allait répétant : « Ça sent le Romain, » quand je vis se profiler au-dessus des palmiers toujours plus élevés et des chênes verts toujours plus drus la silhouette de cimes aériennes aux contours bizarrement découpés, aux formes tranchées comme à l'em-

porte-pièce dans l'atmosphère embrasée du plein midi, je me dis : Ça sent l'Afrique.

Doctus cum libro. Mes observations personnelles étaient puissamment aidées par celles de tous les géographes et de tous les géologues. Sans revenir d'Andalousie, je pourrais raconter à leur suite que, de chaque côté du détroit de Gibraltar, règne un système de montagnes de structure identique. De même les falaises de Douvres en regard de celles du cap Blanc-Nez.

Qui ne sait que les murailles blanches opposées l'une à l'autre sur les deux rives du Pas-de-Calais sont d'une nature et d'une coupe tellement similaires, que la preuve de leur antique réunion par la découverte des deux fractions d'un mastodonte dont la tête était engagée dans les falaises de Douvres et l'arrière-train dans celles du Blanc-Nez est un argument absolument superflu.

Quant aux riantes vallées que la ligne suivait, s'élevant avec elles par rampes successives, mes auteurs m'avaient célébré à l'envi la fertilité prodigieuse de leur sol privilégié.

Je n'ai garde de contredire, sur ce point, tous les écrivains, à commencer par Sénèque. Tout de même, jusqu'à Bobadilla, point de jonction des lignes de Malaga, Séville et Grenade, une telle

réputation ne me parut pas justifiée, et je n'eus pas grands éloges à décerner au rural andalou.

Attendons qu'il prenne un peu plus de sang moresque et qu'il devienne l'intelligent et vaillant cultivateur de la *Vega* (campagne) de Grenade, si merveilleusement fécondée par ses aïeux, sujets des Califes.

La voici enfin, cette fameuse *Vega*, jardin immense et magnifique qu'arrosent le *Genil*, le *Darro*, le *Dilar*, le *Vagro*, le *Monachil*, que sillonnent mille ruisseaux cristallins, mille petits canaux.

Toujours aménagée suivant d'antiques traditions, toujours soumise à un savant régime d'irrigations alternatives, la *Vega* de Grenade, comme la *Huerta* de Valence, atteste le puissant génie des Romains, sinon celui des Arabes. Tout au moins ceux-ci ont-ils eu le mérite de maintenir, d'utiliser, de développer l'œuvre de leurs devanciers.

Prairies et forêts de chênes, vignes et vergers, cannes à sucre, mûriers, blé, lin, toutes les céréales, tous les textiles, récoltes à perte de vue, plantureuses et serrées, nettes de toute ivraie, en voilà un tableau pour un membre de la Société d'Agriculture!

Et voilà surtout une occasion d'enrichir mon

bagage linguistique de tout un vocabulaire spécial. La leçon d'espagnol, poursuivie fiévreusement sur toutes les voies ferrées du pays, reprit de plus belle.

— *Bonito traigo, pero malo pan* (bon blé, mais mauvais pain), dis-je à mes compagnons du moment, désignant ainsi ces miches très blanches, très compactes, très denses, mais sans saveur, qui figurent sur toutes les tables d'hôte d'Espagne.

Mais j'étais plutôt captivé par le côté pittoresque du spectacle, par le contraste admirable entre l'éclat d'une riche verdure et la note austère des grandes montagnes qui encadrent la *Vega* comme une corbeille.

Majestueuse sierra couronnée de neiges éternelles et dont les plus hauts sommets dépassent, au dire du colonel Bory de Saint-Vincent, les cimes les plus élevées des Pyrénées !

Mes souvenirs classiques s'éveillent. Je ne veux rien perdre de la scène et note tous les lieux célèbres.

Voici bientôt Santa-Fé et ses deux tours jumelles, Santa-Fé, ou le siège de Grenade prenant racine sous les yeux du More découragé. Que ne donnerais-je point pour pouvoir contempler, de loin, avant la chute du jour, la cité légendaire !

Il semble que mon désir soit compris, car le train vole à travers cet océan de verdure avec une rapidité inaccoutumée sur les lignes d'Espagne. Il lutte de vitesse avec le disque rouge qui descend sur l'horizon. Mais, hélas ! je ne perçois plus que des formes vagues s'estompant dans la nuit. Seules, resplendissent encore, sous le dernier baiser du soleil, les crêtes lamées d'argent de la *Sierra-Nevada*.

*
* * *

J'avais, longtemps à l'avance, arrêté le choix de mon auberge à Grenade. C'en était une que l'on m'avait fort recommandée et qui était nichée sous les bosquets de l'Alhambra. Ah ! que n'ai-je pu trouver, dans l'Alhambra lui-même, vivres, couvert et couvertures comme Théophile Gautier qui y porta son lit par un beau clair de lune !

Pas de lune, ce soir-là, pas même de bec de gaz pour éclairer ces rues en casse-cou, ces chaussées mal pavées, où les quatre chevaux andalous de mon omnibus faisaient des bonds effrénés.

Je m'étais hissé aux côtés du *mayoral* par une habitude invétérée et bien qu'il n'y eût rien à voir.

Si fait pourtant ! Une échappée lumineuse passe

comme un éclair. C'est la *plaza de la Constitucion*.

Des verres coloriés dessinent de leurs tremblotantes lueurs les lignes des maisons et des édifices. De riches tapis sont suspendus à tous les balcons. Des gens, sur des échelles, travaillent avec ardeur. Quelle fête s'annonce donc ? un combat de taureaux en l'honneur d'Isabelle la Catholique ? un carrousel de Mores ? un tournoi de Zégrîs et d'Abencérages ?

Esta para la festa de la Virgen, — c'est pour la fête de la Vierge, m'apprend le mayoral. Et, tout aussitôt, enlevant ses quatre petits démons, il franchit au galop d'autres quartiers obscurs, passe sous un arc de triomphe, puis, toujours du même train infernal, avec tout un vacarme de grelots, d'ais gémissants et de vitres qui ballottent dans leurs rainures, la vieille guimbarde gravit une côte assez abrupte bordée d'arbres gigantesques.

C'était la première futaie qui frappait mes regards depuis Perpignan.

Elle se prolonge, s'épaissit, m'inspire de vraies inquiétudes.

Enfin le véhicule s'arrête devant une large façade brillamment éclairée : la caverne d'Ali-Baba.

Les quarante voleurs sont tous à leur poste.

Leur chef — le plus guilleret, le plus avenant des hôteliers de la Péninsule — attend, sur le seuil, cette riche capture. Derrière lui, embusqués à chaque porte, à chaque palier, tous ses gens, concierge, interprète, premier garçon visant au style parisien et y parvenant comme un chien mal dressé, garçons de table, garçon de chambre, guettent leur proie et supputent l'aubaine probable à la mine du nouveau venu.

L'hôtel était animé, mais — je me hâte de le dire — d'une animation de bon ton, de bon augure, révélant de suite une clientèle choisie.

La vue de la table d'hôte me mit en belle humeur. Rien ne manquait : le damas bien blanc, les petits flacons aux étiquettes affriolantes, le menu dont tous les noms étaient suivis de la mention : *a la manteca* (au beurre), ce qui me présageait de vraies jouissances gastronomiques après tant de cuisine à l'huile rance.

Bonnes physionomies des convives. Ce n'étaient plus ces éternels commis-voyageurs de maisons allemandes que j'avais retrouvés, jusque-là, de ville en ville. Ce n'étaient point ces forçats du voyage circulaire, ces terribles « Cook », aujourd'hui à Cadix, demain à Alger, après-demain à Londres, qui, après avoir soldé d'avance, tant

pour le transport, tant pour la promenade, tant pour la nourriture, courent l'Europe à la suite de leur cornac, font irruption, comme des sauvages, dans les églises, dans les musées, regardent tout d'un œil mort, d'un air hébété de fatigue, et s'abattent ensuite aux tables d'hôte comme une volée de voraces. Non ! c'était une société *selected*, celle que je rencontrais à la *fonda de las siete suelas*, le soir du 1^{er} mai 1889. Au premier coup d'œil se devinaient des amateurs raffinés, délicats, de ceux qui savent goûter, à petites doses, les beautés de la nature et les chefs-d'œuvre de l'art.

Je les vois encore à travers les cristaux et les fleurs, tous mes commensaux, ces inconnus de la veille devenus mes amis du lendemain : le jeune ingénieur autrichien, l'étudiant de Hambourg, l'américaine entre deux âges, le baron Giród de l'Ain, l'Espagnol Pi y Margall, frère du fameux président de la République et républicain non moins irréductible... et d'autres....

En si bonne compagnie, pouvait-on causer de sujets vulgaires ? de la cote de Rio Tinto, des actions de Saragosse, des vins de Xérès, de Tintilla, de Mantilla?... L'entretien tomba sur les mérites respectifs des architectures ogivale et moresque.

Celui qui revenait de Cordoue avait ses idées arrêtées sur les mosquées. Avec quel entrain il défendit Cologne, Strasbourg... toutes les « robes de pierre, » on le devine aisément. Aucun moyen ne fut omis dans ma tirade sur les sublimes envolées du moyen-âge, la mystérieuse lumière des vitraux, les élans de l'âme qui monte vers les voûtes d'ogives avec les gerbes élancées des colonnes, etc., etc.

Naturellement je proclamai bien haut que le catholicisme était la source pure, la source unique de toutes ces nobles conceptions architecturales.

Mes coreligionnaires me soutenaient. Les protestants... protestaient. La mêlée devint vite générale.

Seul, mon voisin de gauche, au profil d'oiseau de proie, gardait un silence gênant. Il avait suivi la discussion tout en me toisant de côté avec une étrange fixité dans le regard et une sorte d'ironie inquiétante.

Sur le moment, je ne pris point trop garde à ce détail, et suivis au salon la brillante et joyeuse compagnie.

Il ne fut bientôt plus question que de musique. On n'avait pas eu le temps de se diviser en faction des « Riz » et faction des « Pruneaux », comme

les personnages de certain roman de Daudet.

Il est vrai que, pour les touristes du *Rigi-Kulm*, c'était une façon de tuer le temps, en attendant le moment favorable où ils pourraient se risquer sur les flancs de la Yungfrau, tandis que ceux de *las siete Suelos* ne nourrissaient, je vous assure, aucun projet héroïque.

Aussi bien ne sont-ils pas nombreux, les cœurs intrépides montés sur jarrets d'acier qui ont osé affronter les glaces et les gouffres du Mulhacen et de la Veleta, depuis l'émouvante odyssee du colonel Bory de Saint-Vincent, chargé par Napoléon, en 1809, de relever le plan de ces régions. Il faut lire, dans les mémoires de cet explorateur, le saisissant récit de son expédition aérienne accomplie avec une colonne volante de Français et de Polonais au milieu de dangers inouïs dont les moindres n'étaient pas les coups de fusil partant de toutes les roches. Sous cette plume qui révèle à la fois le soldat, le savant et l'écrivain de race, quelle description merveilleuse des ramifications de la Sierra-Nevada et du panorama de l'Andalousie se déroulant, comme sur une carte, des rives de la Méditerranée à celles de l'Océan !

Mais, encore une fois, aucun de mes aimables musiciens et musiciennes ne songeait à de telles

escalades, et moi encore moins. Je ne m'étais pas armé en guerre. En fait de beautés sauvages, je me bornai à admirer ou à faire semblant d'admirer celles de l'ouverture du Tannhauser.

Soudain je me vis abordé par le mystérieux inconnu qui, sans autre préambule et d'un ton légèrement goguenard, m'interpella en ces termes :

— Ainsi donc, Monsieur, vous n'aimez pas les Arabes?

— Mon Dieu ! Monsieur, répondis-je tout interdit, je... ne leur suis pas hostile.

— Peut-être.... Mais vous leur refusez tout sens esthétique. Il y a plusieurs esthétiques, Monsieur, celle des Occidentaux et celle des Orientaux, celle des chrétiens qui ne songent qu'à l'infini, à l'âme, rapportent toutes leurs conceptions artistiques à ces notions spirituelles, et celle des adeptes d'une doctrine qui tend à donner au corps, aux aspirations nécessaires, fatales, de nos sens, toute satisfaction. De là, deux architectures bien distinctes, l'une, qui exprime les désirs illimités, les espérances surhumaines; l'autre, qui répond aux exigences d'une vie toute terrestre, confortable, voluptueuse, et crée des intérieurs ravissants où tout est mignon, charmant, raffiné. Dépouillez vos préjugés, entrez dans l'esprit des

Croyants, et vous ne méconnaîtrez plus l'admirable perfection de leurs œuvres.

De plus en plus déconcerté, j'écoutais docilement, ayant l'air d'avaler toutes ces bourdes comme pain bénit.

Mon homme continua, entrant dans des développements historiques, ethnologiques à perte de vue, faisant défiler toutes les races, toutes les tribus de l'Islam, m'initiant aux mœurs de l'Orient, avec un tel étalage d'érudition et surtout une telle apparence d'expérience personnelle que je ne pus me défendre de m'écrier :

— Mais vous êtes donc Arabe vous-même?

— Je suis Turc, Monsieur, fit mon interlocuteur en redressant sa haute taille, je suis le chargé d'affaires de Sa Majesté le Sultan près de la Reine Régente de toutes les Espagnes... pour vous servir, Monsieur. Si vous voulez visiter avec moi l'Alhambra, je suis à votre disposition, et, ajouta-t-il finement, je ne désespère pas de vous amener aux saines doctrines.

Séduit par les belles façons de cet homme, j'acceptai de grand cœur et je pris rendez-vous pour le lendemain.

CHAPITRE X

Grenade.

*Une conversion dans l'Alhambra. — La grande fête chrétienne.
Le commis-voyageur de Saint-Valery-en-Caux.*

L'aurore du lendemain me trouva dans l'enceinte, non du palais, mais de la forteresse de l'Alhambra, enceinte d'une lieue de circuit et de dix-huit pieds d'épaisseur, renfermant terrasses, palais, jardins suspendus....

Ici, je voudrais épancher mon âme au souvenir de cette matinée, marquée sur mes tablettes d'une mention toute particulière. Mais comment reproduire le dithyrambe vraiment trop juvénil qui charge, à cet endroit, mes pauvres vieilles notes? La rhétorique n'est plus de mon âge : elle n'est même plus de notre époque. Et je n'ose vraiment dire que j'ai savouré, ce jour là, les âpres joies de la revanche, que j'ai folâtré comme un jeune

daim, dans les hautes herbes, sous les arceaux de verdure, à travers les chênes séculaires, que j'ai respiré avec délices cet air si pur, si frais, si embaumé!

Le célèbre peintre espagnol Fortuny, venu à Grenade pour y séjourner trois jours, s'y attarda trois ans. Je compris son enthousiasme quand, du haut des tours vermeilles (*torres bermejas*) surplombant des roches effrayantes, je contemplai ce grand paysage historique; à mes pieds, Grenade, sa cathédrale, plus loin sa riche campagne striée d'eaux étincelantes, et au fond les cimes neigeuses contre-boutées de mamelons dont la forme arrondie et le ton fauve rappellent la croupe du lion et que sillonnent de rouges entailles qui semblent l'œuvre d'un cimenterre géant.

Celui de ces monts qui offre la forme la plus originale, c'est *Parapanda*, bien connu des che-
vriers de la Sierra et des laboureurs de la Vega.

Quando Parapanda se pone la mantera, disent-ils,
llueve, quando Dios no lo quisiera.

Quand *Parapanda* se couvre de son capuchon, il pleut, quand bien même Dieu ne le voudrait pas.

Parapanda se coiffa, plus d'une fois, durant

mon long séjour à Grenade, et je n'en fus pas désolé, tant les orages donnèrent de fantastiques reflets à ce décor merveilleux.

Je décris comme j'ai senti. Mais si je fais apparaître, sur une si belle scène, une physionomie typique, un vrai paysan andalou des anciens jours avec couvre-chef en pain de sucre aux glands de soie, veste à ramages, culottes courtes et guêtres de cuir jaune à pendeloques, le tout très élégant et très riche, on me dira que c'est un Andalou d'opéra introduit pour l'ordonnance du récit, ou que j'ai vu un zinc colorié comme le Mac-Gregor rencontré en Écosse, sur les rives du loch Katrine (1).

A cela je répliquerai : Allez à Grenade. Dès votre première promenade sous les ombrages de l'Alhambra, vous aurez la même vision de l'homme ci-dessus dépeint. Vous le regarderez, il vous regardera. Puis sa bonne figure bistrée s'éclairera d'un sourire qui vous montrera deux rangées de dents, blanches comme les neiges de Mulhacen.

Il viendra vers vous et il vous dira :

— *Caballero, estoy el rey de los Gitanos. Quiere ud una mia photographia?* Monsieur ! je suis le roi

(1) Voir *Outre-Manche* du même auteur. Librairie Taffin-Lefort.

des Gitanos. Voulez-vous accepter ma photographie?

Et vous serez navré, et vous parlerez du dernier des Andaloux, comme d'autres ont raconté le dernier des Mohicans, comme on racontera plus tard le dernier des Bretons et le dernier des Auvergnats.

— *Donde es Alhambra?* Où est le palais de l'Alhambra? demandai-je à ce roi déchu.

— *Aqui*, fit le beau mendiant, en me désignant, à travers les arbres, un ensemble de petites constructions sans caractère et sans style, de vraies masures percées de petits trous cintrés et paraissant faites d'argile, quelque chose comme la demeure d'un roitelet de l'Afrique centrale.

Stupéfait, j'allais me faire répéter l'indication, lorsque, d'un massif de lauriers roses, déboucha mon homme de la veille, coiffé d'un superbe fez.

Après un échange de politesses, l'apologiste de la civilisation mauresque et de la religion de l'Islam m'invita à l'accompagner vers les susdites bâtisses.

De même que l'âme d'un homme bon séparée doucement du corps et que celle du méchant arrachée violemment de son enveloppe suivent l'ange Azraël vers leurs destinées diverses, de

même je me laissai mener par mon mystérieux initiateur.

Au seuil du palais de l'Alhambra, je ne pus retenir une exclamation sur l'aspect misérable de ce monument si fameux.

— Tel est, fit l'Ottoman, le génie des enfants du désert, pasteurs et guerriers. Au dehors, c'est l'austérité de la tente arabe; au dedans, c'est le Paradis, ajouta-t-il avec un sourire indéfinissable et une accentuation étrange, pénétrante, que mon phonographe cérébral a terriblement burinée et qu'il me fait entendre partout, même quand je ne lui demande rien.

Nous franchissons une porte délabrée, un couloir obscur et vulgaire, et tout à coup me voici ébloui, fasciné par un spectacle féerique, une vision orientale, me révélant un art tout spécial qui n'a rien emprunté aux chefs-d'œuvre que j'avais admirés jusqu'alors et les surpasse tous.

Telle a été du reste l'impression de plus d'un visiteur de l'Alhambra, quand, débouchant dans le *patio de los Arryanes*, ils se sont trouvés en présence de ces blanches et sveltes colonnettes, aux doubles arceaux d'une grâce, d'une légèreté aériennes, de toute cette délicieuse fantaisie de marbres, stucs, mosaïques, éclairée d'une large

lumière, ayant pour voûte le ciel bleu et se reflétant tout entière, avec ses plates-bandes de myrtes, dans une nappe d'eau limpide comme du cristal.

Mais ce n'était rien auprès des autres salles et des autres cours où je fus successivement conduit : salle de la Barque, salle des Ambassadeurs, cour des Lions, salle des deux Sœurs, etc.

Autant de parvis sacrés aux bassins de marbre blanc, autant de mystérieuses retraites aux voûtes de stalactite, aux murailles ajourées qui semblent faites de plusieurs couches de guipure. Sous des arcs élancés s'ouvrent des perspectives enchanteuses, partout brillent les faïences peintes, les mosaïques, les plafonds de cèdre dorés.... Était-il possible que tout cela fût contenu dans ce même monument qui m'avait paru si pauvre à l'extérieur et de dimensions si mesquines? Toute cette création architecturale si légère, si délicate, si flottante en quelque sorte qu'elle semble devoir se dissiper au premier souffle de l'air, était-elle vraiment œuvre humaine et terrestre, ne serait-elle pas plutôt quelque palais fantastique, peut-être le Paradis de Mahomet où l'homme au fez m'avait transporté à travers les airs?

Tous ces sanctuaires de la vie musulmane dont

il m'explique complaisamment les affectations mystérieuses, dont il reconstitue l'ameublement somptueux et fait revivre les personnages, ne sont-ce pas les divers ciels où se classent les bienheureux suivant leurs mérites, au milieu des houris aux grands yeux noirs « créées, non de boue, mais du musc le plus pur? »

Par les fenêtres sans vitres, aux profondes voussures dentelées, vrais bijoux d'élégance et d'ornementation exquise, mon œil épouvanté mesure les abîmes vertigineux où gronde sourdement le Darro, image de la géhenne où les tourments seront proportionnés aux crimes, et dont les plus doux seront ceux par lesquels le patient aura les pieds dans des souliers de feu et sentira bouillir son crâne comme un chaudron.

De tous côtés s'enroulent ou se développent, concourant à la décoration générale, des inscriptions arabes que mon noble guide me traduit. Je note au vol certains textes : Loué soit Dieu pour le bienfait de l'Islam. — Je cherche mon refuge dans le Maître de l'Aurore. — O Dieu, à toi sont dues des actions de grâce éternelles, des louanges impérissables, etc....

Cependant je sens l'air fratchir, une sorte de tourbillon monte vers le ciel dont l'azur paraît

plus sombre, et là-bas bien loin, par les étroites ouvertures ouvragées du magique palais, j'aperçois Parapanda qui coiffe son bonnet.

Je montre à l'Ottoman ce signe infallible.

— Allons, mon cher ambassadeur, lui dis-je, en voilà assez pour une fois; nous allons être surpris par l'orage.... Si nous nous en allions?

— Un grand vent balaiera tous ceux qui ont la foi égale à un grain de moutarde.

Telle est la réponse que me fait mon nouvel ami, d'un ton grave, presque menaçant.

L'ascendant de cet homme me domine absolument. Je l'accompagne vers d'autres salles : on n'a jamais tout vu dans cette boîte à surprises qui s'appelle l'Alhambra. Nous voici dans la salle du Jugement couverte en coupole de marqueterie, ornée de peintures sur panneaux de cuir préparés qui représentent des rois de Grenade et qui furent l'objet de grandes discussions. Réfutant l'opinion d'après laquelle ces peintures seraient postérieures à la domination musulmane, attendu que la représentation des hommes et des animaux était interdite par la loi du Prophète, mon guide m'enseigne que les musulmans de la secte d'Ali ne partageaient pas, à ce sujet, les scrupules de la secte d'Omar.

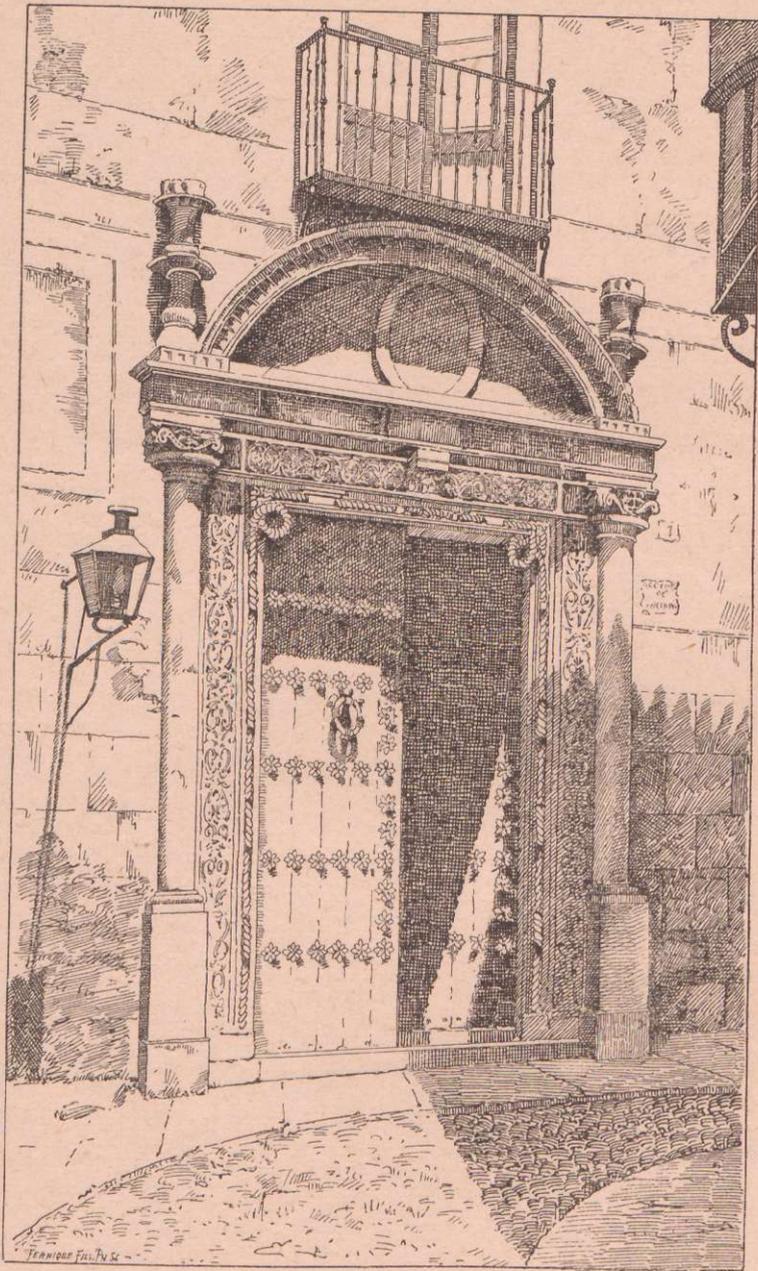
Quoi qu'il en soit, ils sont bien de race, ces dix rois Mores, armés de l'alfange, rangés sur des coussins, et fixant le spectateur d'un regard impassible et profond.

L'expression fatidique de ces prunelles noires que je crois voir s'animer, et ces dix grands sabres qui me semblent sortir de la muraille, me font un tel effet que je tente vraiment de m'enfuir. Mais, du côté de l'unique issue, le disciple de Mahomet se tient immobile, les bras croisés, l'air hautain et despotique. Sa taille me paraît s'allonger démesurément, et, devant cette vision satanique, je demeure tremblant comme le passe-reau sous les serres de l'aigle, comme la gazelle du désert sous les griffes du jaguar.

A ce moment, de larges gouttes tombent sur les dalles de marbre et brillent comme des rubis sous les rayons d'un soleil d'orage. Les frêles colonnettes qui divisent chaque ouverture extérieure paraissent d'une blancheur de lait sur le fond ardoisé des gros nuages.

Lentement, martelant chaque mot, l'homme au fez interrogea :

— Eh bien, que dites-vous des Arabes et de leurs arts? Préférez-vous encore l'architecture gothique?



FRANÇOIS FAULTRIER SC.

Alte Boet

Vieille Porte, à Tolède.

— Non, fis-je d'une voix étranglée.

— Êtes-vous converti.

— Oui.

Un effroyable éclat de tonnerre ébranla l'Alhambra jusque dans ses fondements. Il me sembla que cette demeure des fées allait s'abîmer comme un château de cartes. Mais elle en a vu d'autres depuis huit cents ans.

Quelques minutes après, toujours aux côtés de mon Ottoman redevenu l'homme le plus doux et le plus courtois du monde, je reprenais le chemin de l'hôtel.

*
* * *

Les orages de montagne sont de courte durée. Déjà cette riche nature souriait de nouveau sous les caresses du soleil à son déclin. La verdure des grands bois, rafraîchie et retentissante de gazouillements frénétiques, semblait plus vigoureuse, plus resplendissante que jamais. De toute cette végétation d'une exubérance folle, de tous ces jardins étagés en terrasses, s'échappaient d'enivrants parfums. Et, comme pour accentuer cet hymne au Créateur, toutes les cloches de Grenade sonnaient à pleines volées,

et de la grande cité chrétienne montait vers moi une sorte de rumeur joyeuse.

Le Turc me prit la main.

— Allez satisfaire vos dévotions, fit-il.

Je descendis précipitamment la colline. Tout le long de ses pentes abruptes, tout le long du faubourg, je suis assailli de gamins et de gamines, *chicos* et *chicas*, celles-ci en robes et châles de couleurs criardes, une rose rouge dans la chevelure, une rose rouge au corsage. Ils agitaient des plateaux d'étain avec force sollicitations suppliantes :

— *Senor! seniorito! mi querido, queredisimo seniorito, para la Virgen, para la Patrona.* Monsieur! mon petit monsieur! mon cher petit monsieur! pour la bonne Vierge! pour la bonne Patronne!

Les vieux mendiants, plus nombreux que jamais au coin des ruelles, accompagnaient en faux bourdon : *Caballero! una limosna por amor de Dios!* Un petit sou, Monsieur, pour l'amour de Dieu!

Et comme je demandais ce que tout cela signifiait :

— Comment! vous ne savez pas; mais c'est la fête, la grande fête de la Patronne.

Et de tous côtés la même acclamation retentissait : *Viva la Patrona de Granada!*

Léon XIII, par un décret spécial, venait de décerner à la Vierge vénérée à Grenade le titre de Patronne de la cité. J'avais la bonne fortune de me trouver dans cette ville le 2 mai 1889, jour de la fête célébrée à cette occasion.

Sur la *plaza de la Constitucion* dont j'avais vu la veille les apprêts de décoration, s'agitait une foule immense où chatoyaient les nuances les plus vives et les plus variées. Les Gitanes, population étrange, gens de race asiatique qui vivent dans des cavernes aux abords de Grenade, au nombre de plus de dix mille, étaient sortis en masse de leurs tanières. Hommes à l'affreux visage cuivré, femmes à la noire tignasse flottant sur des châles rouge vif, tous ces sauvages sans foi ni loi criaient plus fort que les autres : *Viva la Patrona de Granada*.

La Madone vénérée fut promenée en grande pompe. On apercevait de loin sa couronne éblouissante de pierreries et son magnifique manteau de velours bleu semé de cœurs d'argent, à travers les feux de Bengale, à travers la pluie de fleurs qui tombait de tous les balcons.

A la suite du cortège, comme à Tarragone, venaient le préfet de la province en grande tenue et tous les corps officiels, l'*ayuntamiento* ou corps

de ville, les magistrats, les officiers de la garnison, et enfin ce peuple andalou si nerveux, si enthousiaste, poussant mille clameurs où dominait parfois le mot : *Sombrero! sombrero!* Chapeau! chapeau! Malheur au mécréant fourvoyé dans cette aventure qui ne se découvrait pas assez vite.

Enfin tout était couleur, vie, pittoresque au suprême degré.

*
* *

Le lendemain et les jours suivants, je revis Son Excellence le « chargé d'affaires, » mais désormais ce fut sans péril d'envoûtement. Ce plénipotentiaire n'avait plus de pouvoir sur mon cœur ni sur mon esprit. Vainement reprit-il son apologie de ses chers Arabes, me faisant valoir les immenses services rendus par eux, les progrès qu'ils avaient fait faire à l'agriculture et à toutes les sciences pratiques, à la thérapeutique surtout en inventant le moxa contre la goutte et en préconisant l'emploi des remèdes lénitifs par substitution aux purgatifs dractiques et violents des Grecs, etc., etc., toute cette éloquence, tout cet étalage d'érudition me laissèrent froid.

Je devins même un peu railleur. Certain jour,

mon compagnon, lancé à fond de train sur les caractères du type Gitane — beaucoup moins humain que simiesque, — retrouvait dans la physionomie de ces descendants des Mores quelque trait de chacune des races qui s'implantèrent sur le sol d'Andalousie.

— Ils ont, me dit-il, le galbe allongé de l'Arabe de l'Yémen, le nez slavons, les oreilles berbères....

— Et sans doute les yeux *persans*, interrompis-je aussitôt.

Pour ma part, j'avais surtout noté l'hospitalité bédouine de ces bons Troglodytes, qui, dans ma première course de montagnes à deux ou trois lieues de Grenade, m'avaient fait si bon accueil au fond de leurs sauvages intérieurs, me rafraîchissant de leur petit vin clair et gardé dans des outres de bouc, et me faisant voir sur des rayons, jadis creusés dans le roc vif, de curieux échantillons de céramique.

J'aurais volontiers séjourné de longs mois à Grenade. Mais enfin, si attachante que soit l'ancienne cité dans son site incomparable, je ne pouvais décemment lui sacrifier une partie de mon patrimoine.

J'avais fouillé toute la ville, vu toutes les magnificences de sa cathédrale, les tombeaux de Fer-

dinand et d'Isabelle, la Chartreuse, noté une foule de souvenirs de l'ancienne domination musulmane tel que tout un bazar oriental demeuré intact, arpenté l'Albaycin, quartier abrupt et tout moresque jusque dans ses ruelles en casse-cou encore pavées de cailloutis à dessin d'arabesques. On m'avait montré, chez les R. P. Rédemptoristes, la vasque d'albâtre où l'on baptisa le premier More qui embrassa le christianisme après le désastre de sa nation; chez le vice-consul d'Italie, une pièce admirable : la célèbre alfange, ou longue épée, du dernier roi de Grenade, etc.

Enfin j'avais vu partir successivement tous ces amis d'occasion avec lesquels j'avais passé des heures si douces et admiré tant de merveilleux couchers de soleil du haut des rouges bastions tout chargés de fleurs et d'arbustes odoriférants.

A mon tour, je pris mon vol.

C'était par une belle matinée, plus claire, plus calme, plus rosée, que toutes celles dont j'avais le plus joui jusque-là. Emporté à travers la *Vega*, j'envoyai un dernier adieu à ces lieux enchantés, au Mulhacen, aux tours vermeilles, aux dômes, aux coupoles, aux clochers de cent églises.

Et, ma foi, je ne sais si je ne versai pas un pleur,

tout comme le pauvre Boabdil sur son beau royaume perdu.

Le voyageur qui me faisait vis-à-vis avait aussi la mine longue. Nul doute qu'il ne s'abandonnât au même désespoir, et nous demeurâmes quelque temps plongés dans une muette douleur.

Enfin mon compagnon ne put se contenir.

— Songez, Monsieur, s'écria-t-il en parfait français, que, pour avoir été retenu huit jours dans cet abominable trou de Grenade, je manque aujourd'hui l'ouverture de l'Exposition de Paris!

C'était un commis-voyageur en imagerie, natif de Saint-Valery-en-Caux. Il avait, me dit-il, parcouru tous les pays du monde et il était blasé sur tous. Au demeurant, un charmant garçon, serviable pour le touriste comme le sont la plupart de ses confrères. Il me donna de précieuses indications pour mon séjour à Malaga.

CHAPITRE XI

Malaga.

*Le tremblement de terre. — Promenade en ville et aux environs.
Mœurs et industries du pays.*

Pendant que je m'oubliais ainsi dans l'enchanteresse Grenade, écoutant les discours et les contes arabes de Son Excellence le chargé d'affaires de la Sublime-Porte près la Reine régente de toutes les Espagnes, une Petite-Sœur des Pauvres, française, se demandait anxieusement dans sa maison de Malaga ce qu'était devenu son original de frère.

Il avait annoncé de Cordoue son arrivée prochaine, et, depuis huit jours, il ne donnait plus signe de vie. Elle le savait assez curieux, assez épris de souvenirs historiques et de sites célèbres pour ne pas douter qu'il se fût attardé volontiers dans l'ancien domaine des califes, en contempla-

tion devant les vestiges de leur puissance et les intéressants témoignages de l'antique civilisation arabe.

Mais pouvait-elle imaginer, la pauvre religieuse, que le Génie même de l'Islam s'était révélé en chair et en os aux yeux du touriste, et que celui-ci était demeuré à Grenade, comme Ulysse dans l'île de Calypso, captivé par la blague fascinatrice du séduisant Turkam-Bey?

Bien plutôt pouvait-elle penser que son frère avait voulu savourer à son aise le trajet de Bobadilla à Malaga, tant vanté pour ses gorges sauvages.

Cette route, la plus pittoresque de toutes celles que je devais admirer en Espagne, je la fis prosaïquement en chemin de fer. Et je ne puis même me vanter d'avoir escaladé Ronda, le nid d'aigle célébré par tant de voyageurs.

Mais quel effet grandiose, superbe, de ces murailles de rochers, de tous ces défilés tragiques, contemplés des portières de droite ou de gauche, que je ne quittais plus! Et quel contraste soudain quand, approchant de Malaga, les plus belles fleurs et les plus riches fruits de l'Andalousie apparurent à mes yeux émerveillés!

Pour me rendre à *la Casa de las hermanitas*

(Maison des Petites-Sœurs), je dus traverser une grande partie de la ville. Et ce trajet me rappela mes impressions de Barcelone par le bruit assourdissant des marteaux faisant rage de toutes parts.

Seulement à Barcelone on édifiait, à Malaga on réparait. Un récent tremblement de terre, dont je rencontrais les traces à chaque pas, avait ébranlé, sinon détruit, une foule de maisons.

Et ce fut naturellement le sujet de mon premier entretien — et de beaucoup d'autres — avec la Petite-Sœur des Pauvres. J'ai noté soigneusement ces causeries, pensant bien qu'elles me fourniraient ample matière pour mes récits de *Tra los montes*.

Ma sœur me conta d'abord dans quelles circonstances s'était produite la première secousse.

— C'était le jour de Noël, le jour le plus fêté, le plus allègre (*sic*) qui se puisse voir en Espagne. Une joie incroyable règne dans la maison des Petites-Sœurs. Tout le temps qui n'est pas consacré aux offices se passe en récréations. On ne pourrait faire autrement. Les bons vieux et les bonnes vieilles sautent, dansent, chantent, jouent de la *pendereta* (tambour de basque) et des castagnettes. On leur sert un grand dîner arrosé de deux classes (*sic*) de vin de Malaga, etc., etc.

Seulement la fête fut un peu écourtée, cette fois, par suite d'une fâcheuse coïncidence.

» On attendait de Madrid, pour six heures, la dépouille mortelle de la senorita Ana Larios, dont la mort imprévue avait profondément affligé la communauté.

» Il faudrait un volume, me dit ma sœur, pour énumérer toutes les bontés de la famille Larios à notre égard. Le père de la défunte, D. Martin, est le constructeur de notre maison. Son corps repose dans notre chapelle, sous l'autel.

Puis, reprenant son exposé, la religieuse me montra toutes ses compagnes, sauf deux qui restèrent à la garde de la maison, se mettant en marche pour conduire à sa dernière demeure la fille de D. Martin.

— Le *Campo Santo* est à une lieue de la ville. Beaucoup de clergé dans le cortège et une file interminable de voitures. Le corbillard, magnifique, tout revêtu de velours noir et surchargé de couronnes, était traîné par quatre chevaux également caparaçonnés de velours noir et conduits chacun par un valet de pied en grande tenue. Tout ce brillant appareil, avec les équipages et le personnel, venait de la famille. Dix-huit Petites-Sœurs à la suite du cercueil, puis les Filles de

Saint-Vincent. Toutes nous avions de gros cierges allumés. Le temps était beau et calme. On fit halte sur le grand chemin, un peu avant d'arriver au cimetière.

» Tout à coup je sens trembler le sol sous mes pieds, et cela pendant un bon moment. Puis la terre s'agite davantage, mon corps fait le mouvement d'un bateau. Au même instant, des cris affreux s'échappent d'une maison basse sur ma gauche. Je la vois danser d'une manière effrayante. Tout le monde dit autour de moi : « C'est un *terremoto*.... » Les chevaux n'avaient pas bougé. On se remet en route et l'on arrive au cimetière. Le corps est introduit dans le *deposito* de première classe, une chapelle ronde au fond de laquelle, derrière l'autel, se trouve le caveau de la famille de Heredia.

» Au milieu de cette rotonde, un grand et somptueux catafalque entouré de cierges énormes. Les murs, le sol, les bancs sont tapissés de noir. On hisse le cercueil à grand'peine et l'on dépose toutes les couronnes. Les prêtres chantent un grand *Requiem* et tout le monde s'écoule peu à peu.

» Restent seulement un vieux prêtre qui s'enveloppe dans sa *capa*, quelques hommes très sûrs

et quatre Petites-Sœurs dont j'étais. On avait pris ses précautions pour cette nuit de garde. Nous étions bien couvertes, munies de bons chaussons et de la *Vie de saint Louis de Gonzague* pour lire un peu tout haut, et je crois bien braves, toutes les quatre....

» Un énorme gaillard, homme de confiance de la famille, venait, de temps en temps, nous dire quelques mots. Il nous parlait de tremblement de terre et racontait que, dans cette chapelle, la secousse avait été formidable. Enfin il alla faire son somme dans une petite sacristie contiguë. On entendit alors un ronflement sonore en rapport avec son gros gosier. Dans la nuit, il revint vers nous, et nous pensâmes mourir de rire en voyant son bizarre accoutrement et le grand mouchoir blanc qu'il avait solidement ajusté sur sa forte tête. Un peu plus tard, nouvelle apparition du personnage. Cette fois, il nous annonce qu'il va nous donner vingt-cinq livres d'huile. Enfin un bonhomme fort attentif et qui, ajouta ma sœur, eût fait le bonheur d'un touriste comme moi en quête d'incidents drôlatiques....

— Et surtout dramatiques, interrompis-je vivement. Et le tremblement de terre? On en avait donc été quitte pour la peur?



— Patience, j'y arrive de nouveau. Nous n'étions pas au bout de nos terreurs. C'est vers une heure du matin que la nouvelle secousse s'est fait sentir. A ce moment, une fraîcheur subite nous fait frissonner sous nos manteaux, et aussitôt tout s'agite dans le groupe noir qui était sous nos yeux....

» Prions, dis-je à une Petite-Sœur. Et nous voilà à genoux, disant avec une ferveur extrême nos *Pater* et *Ave*. Quelque temps après, autre mouvement moins fort. Enfin, sur le matin, notre Bonne Mère et d'autres Petites-Sœurs venaient nous relever, et nous rentrions chez nous sans nous douter de la centième partie de ce qui était arrivé à Malaga.

» Le tremblement avait été affreux, précédé d'un bruit épouvantable. Nos deux Petites-Sœurs, gardiennes de la maison, se trouvaient dans la cuisine où elles préparaient des bouteilles d'eau chaude. Elles entendent au dehors une sorte de rugissement et se précipitent à la fenêtre qui était grande ouverte, — ce qui n'est pas étonnant à Malaga au cœur même de l'hiver.

» Le temps était calme, pas un souffle d'air. Tout à coup les pavés s'agitent violemment. Nos compagnes sont jetées l'une contre l'autre et les

bouteilles leur échappent des mains. Elles voient avec effroi les murailles se balancer et les portes d'armoire s'ouvrir pendant que toute la batterie de cuisine résonne....

» Les secousses se succèdent de plus en plus intenses. C'est un craquement effrayant, une clameur générale de nos cent quatre-vingts bonnes gens et une dégringolade des matelas par les fenêtres....

» Les galeries vitrées font leur partie dans ce concert infernal. Personne ne resté au lit. Les Petites-Sœurs montent. On allume partout, on court à la chapelle. Les uns criaient : « Mon Dieu ! nous ne vous offenserons plus ; » d'autres priaient silencieusement avec une ferveur sans pareille.

» Même émoi lors de la commotion nouvelle de la nuit après que la communauté était rentrée du cimetière. Et l'on n'espérait plus revoir les quatre demeures au *Campo Santo*. Aussi quel accueil et quelles effusions quand elles revinrent à leur tour !...

— Et le résultat de tout cela ? questionnai-je après avoir entendu cet émouvant récit. A quel chiffre montent les dégâts ?

— Il est difficile de les évaluer, reprit mon interlocutrice. On ne sait encore ce qu'il faut

abattre et ce qui peut être conservé. Rien n'est tombé, mais il y a des lézardes partout, et voilà des semaines que nous avons une douzaine de maçons dans la maison.

— Et vous vous flattez de pouvoir faire face à de pareils frais?

— Cela regarde saint Joseph et... nos bienfaiteurs, fit en souriant la Petite-Sœur.

Et elle ajouta que rien de précieux n'avait été brisé, sauf une petite *Notre-Dame de Lourdes* et deux bouteilles de rhum quêtées quelques jours avant pour les malades.

.... Elles étaient dans une armoire, chez la Bonne Mère, avec une trentaine de boîtes d'allumettes besogneusement ramassées dans les petites boutiques. Les allumettes furent noyées dans le rhum. Devant ce désastre, l'idée nous vint de courir chez le marchand à qui nous devions rendre les deux bouteilles. Peut-être serait-il touché de notre aventure et nous ferait-il l'aumône de deux nouvelles bouteilles pleines. Mais le bonhomme fut plus fin que nous; il nous fit grâce très gentiment des deux bouteilles vides et... ce fut tout.

*
* *

Pendant tout mon séjour à Malaga, j'eus les

oreilles rebattues de récits relatifs au fameux *terremoto* dont les effets lamentables s'étaient partout à mes regards.

Voulais-je visiter un monument public ? l'entrée en était interdite pour cause de réparations. Pas une église qui ne fût encombrée d'échafaudages, masquant, condamnant toutes les choses d'art que j'y cherchais. La cathédrale pourtant n'avait presque pas souffert. Je pus admirer sa hauteur imposante (quarante mètres sous voûte), son maître-autel monumental et les merveilleuses stalles du chœur. Mais que de déceptions partout ailleurs !

On m'avait surtout vanté la chapelle du couvent de la *Encarnacion* pour son riche rétable de marbre et ses tableaux de maîtres parmi lesquels une *Adoration des Rois-Mages* d'une finesse d'exécution prodigieuse. Impossible de contempler tout cela. La pauvre chapelle avait été abîmée ; elle était hors de service. Plus loin, on me montra la tour du couvent de l'Angel fendue du haut en bas.

Quant aux habitations privées, même parmi les mieux construites, bien peu étaient demeurées intactes.

Je ne trouvai point aux adresses indiquées les

familles à qui j'avais été recommandé. Elles n'avaient pas encore réintégré leur domicile, et ce n'est pas sans peine que je pus joindre ces excellents Malaguenos dont j'ai conservé si agréable souvenir. Nulle part, en Espagne, je n'avais encore rencontré d'hôtes aussi charmants.

Et ce furent de nouvelles causeries sur la catastrophe dont la population était encore tout émue.

On me racontait que, pendant toute la période des tremblements de terre, personne n'osa se coucher. Toutes les nuits furent passées dehors, sur les promenades publiques où l'on apportait chaises et couvertures, dans les voitures de louage, mais surtout dans les wagons de chemin de fer où s'entassait une multitude énorme.

La Compagnie française des lignes andalouses s'est fort bien comportée. Elle avait mis, non seulement ses wagons, mais tous ses locaux, ateliers, bureaux, etc., à la disposition des Malaguenos affolés.

La première nuit, douze mille personnes, m'a dit à moi-même un des inspecteurs, couraient se réfugier au chemin de fer, et depuis, l'affluence ne fit que croître avec les nouvelles paniques. Quand venait le soir, me contait un de mes nou-

veaux amis, nous avions horreur de notre étage et nous... prenions le train.

D'autres me dépeignirent l'aspect des places et des promenades, les gens allant et venant une couverture sur le dos; les dames disant leur chapelet dans la clarté fantastique d'immenses feux de paille. C'était surtout dans le quartier riche de la ville, sur la grande promenade de la Meda, qu'il fallait entendre les lamentations et les prières. Et quel contraste, me disait-on, avec le temps splendide et si calme qui est le privilège de Malaga en toutes saisons!

Une seule fois, la pluie tomba abondante; c'était dans la nuit du 26 au 27, celle où s'organisa une procession expiatoire. Une foule de gens de toute condition courut, le clergé en tête et sous l'averse torrentielle, chercher à la paroisse de la *Victoria* leur *Nuestra Senora de la Victoria* pour l'installer à la cathédrale.

Ce fut le début d'une mission prêchée par les Jésuites.

Mes amis me parlaient avec enthousiasme de cette manifestation de foi et de pénitence où il n'avait manqué que les sacs et la cendre pour rappeler tout à fait l'exemple des Ninivites.

— Ah! comme ils s'en sont donné les bons

Pères! que de monde à l'église et quels sermons!... la Mort, le Jugement, comme leurs paroles tombaient bien sur cette foule terrifiée!...

Un soir que l'assistance était plus nombreuse encore, emplissant toutes les nefs de l'immense cathédrale et jusqu'aux trente-quatre chapelles latérales, le Père prêchait sur l'Enfer. Tout à coup les dalles se soulèvent, toutes les lumières vacillent, c'est une panique indescriptible : tout le monde se croyait déjà enseveli sous l'édifice. Le prédicateur exhorte la foule, tire son christ et donne l'absolution générale au milieu des cris et des pleurs. Les bons chanoines quittent leurs stalles et vont partout rassurer la multitude. Enfin tout le monde se sauve par les six grandes portes ouvertes et sans aucun accident.

Absolument comme à Pompéi dont les habitants étaient à l'amphithéâtre lors de la première pluie de cendres, l'événement de Malaga surprit une grande partie de la population dans les lieux de plaisir. Les théâtres étaient plus remplis que les églises dans cette soirée de Noël.

Une dame française, en résidence à Malaga, me rapportait que, lors de la première secousse, elle assistait à une représentation enfantine. Le mot *fuego!* (au feu!) retentit soudain, aussitôt

suivi d'un bruit épouvantable, le craquement de toute une ville. « Mourir au théâtre avec toute ma famille et tout habillée de fête, se disait-elle en cet instant, quel endroit pour mourir!... » Depuis, elle exècre le théâtre.

La série des commotions fut close par l'éruption, aux environs de Grenade, d'un volcan depuis longtemps éteint. Le feu souterrain avait trouvé un exutoire, mais il s'en suivit un refroidissement extrême de la température. La neige — ce qui ne s'était jamais vu de mémoire d'homme — couvrit les collines de Malaga (ces jolies petites collines dont je contemplais maintenant les sommets arrondis et d'un vert si doux ondulant mollement sur le bleu presque invraisemblable de la mer).

Les cannes à sucre gelèrent, et cette calamité jointe au fléau du phylloxera acheva de désespérer les infortunés Andalous.

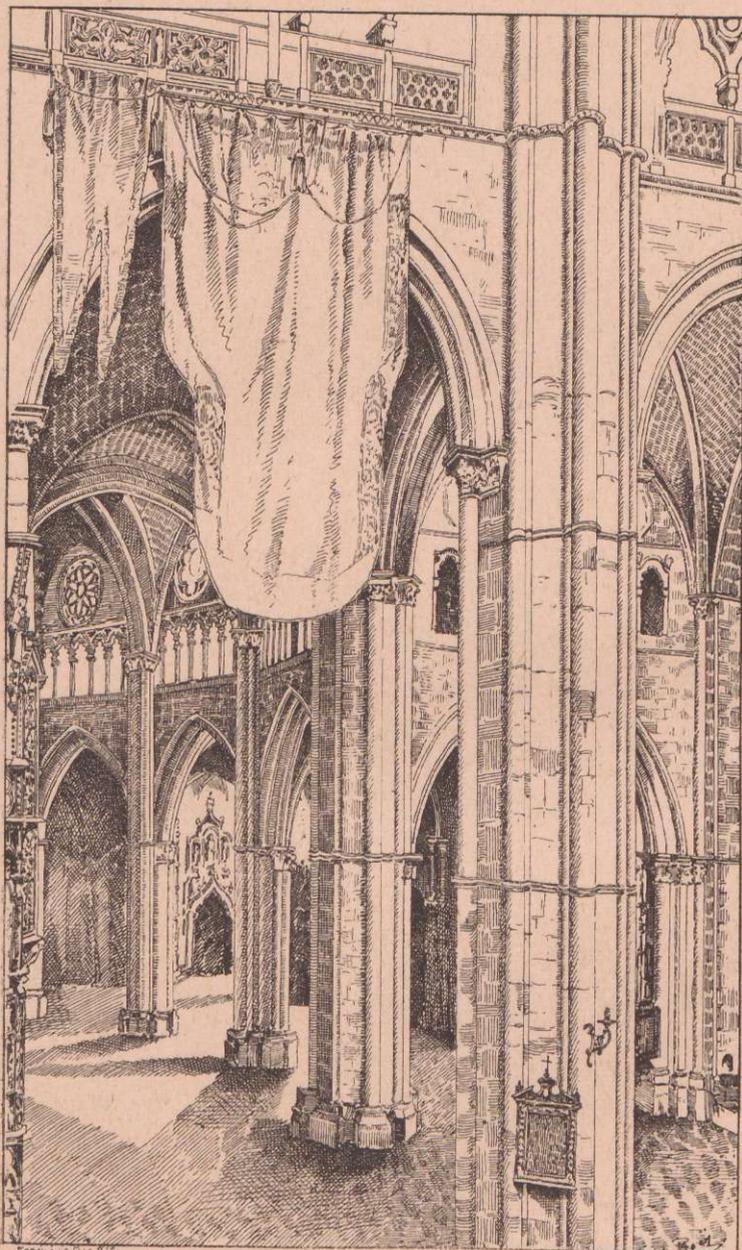
La Reine régente ne pouvait se dispenser de venir consoler ses pauvres sujets si éprouvés. Elle le fit avec empressement, avec cœur, et son voyage produisit la plus favorable impression dans toute la contrée. Ma sœur me décrivait ainsi la visite de la gracieuse souveraine à sa ville de Malaga :

— Très peu de temps après la catastrophe, la Reine arrivait à Malaga. Elle passa devant notre

maison. Nos vieillards étaient aux fenêtres avec les Petites-Sœurs montées en arrière sur des chaises. Sa Majesté était en voiture découverte avec Monseigneur l'Évêque. Celui-ci lui désigna de la main notre famille. La Reine, se tournant de notre côté, nous salua avec une grâce charmante. Le lendemain, elle partait pour Velez-Malaga. Sa figure, paraît-il, n'était plus aussi souriante quand il s'agit de monter dans une voiture fermée, traînée par cinq mules. On avait avancé le départ d'une heure sans prévenir le cocher de la famille Larios, qui ne devait se trouver à l'hôtel du Gouverneur qu'à dix heures, avec une jolie voiture découverte et quatre chevaux plus légers que des hirondelles.

» Quand notre Francisco s'aperçut de la méprise, il partit, comme le vent, après la Reine et la rattrapa.

» Je dis *notre* Francisco, appuya ma sœur, parce que ce fidèle serviteur de nos amis est aussi quelquefois à notre disposition, l'été, pour conduire les Petites-Sœurs aux bains de mer. Alors le touriste pourrait voir, dans un grand omnibus traîné par deux bons chevaux, une demi-douzaine de capuches noires roulant sur le chemin de Mueller : c'est nous.



Intérieur de la Cathédrale de Tolède.

*
* *

Je n'eus pas à ma disposition l'omnibus des bienfaiteurs et l'excellent Francisco ne fut jamais à mon service. En revanche, j'usai plus d'une fois du modeste équipage des Petites-Sœurs : vieille voiture, vieux mulet, vieux cocher — le bonhomme Sanchez, — lequel, pour conduire, s'assied sur le brancard du véhicule.

Mais ce procédé de circulation était pour le *Campo*. En ville, j'avais grand plaisir à cheminer pédestrement en compagnie de Manuel Lopez, l'homme de confiance des Petites-Sœurs.

Celui-ci possède à fond son Malaga, et, de son côté, il était tout heureux, tout fier, de promener par les rues un *caballero francese*. Seulement Manuel est très friand de bons cigares. Grâce à deux ou trois Havane, il était devenu, tout de suite, le plus complaisant des guides. Le présent d'un éventail tout rutilant de toreadors et de danseuses en jupes écarlates en fit un ami pour la vie.

Pour son personnel usage, l'éventail. Eh ! oui, les Malaguenos usent de cet instrument pour le moins autant que les Malaguenas, même à l'église. Ce que je pus observer, un matin, dans celle de

los Santos Martires (l'une des plus fréquentées de la ville, très riche de sculptures, toute bourrée de guirlandes et de feuillages variés). Assis sur un banc devant le Saint Sacrement exposé, un vénérable monsieur, très recueilli, très absorbé dans sa prière, tenait d'une main un livre, et de l'autre... un éventail constamment en exercice.

Parfois j'abrégais mes courses d'exploration en prenant le *Ripe*, voiture publique attelée de mules. Elle nous conduisait, Manuel et moi, de la maison des Petites-Sœurs à la *puerta del Mar*, en passant par la longue rue *Cuarteles*, l'*Agna Medina* et la *Meda*. Au bout de cette dernière voie, nous sautions à terre pour nous perdre ensuite dans un dédale de petites rues étroites et pavées de cailloutis à la mode arabe.

Rues tortues, bossues, criblées de trous, quand elles n'étaient pas obstruées par les décombres des maisons renversées ou qu'il a fallu démolir.

Tas énormes d'immondices partout, même dans les quartiers riches et jusqu'à une heure avancée de la journée. A Malaga, c'est l'après-midi que s'opère le nettoyage de la voie publique. Alors on peut voir les bonnes courir devant chaque façade d'habitation avec deux bouts de planches qu'elles poussent devant elles. Une nuée

de chiffonniers complète la besogne en se livrant à une chasse consciencieuse des plumes de volaille et des fragments de papier qui volent dans tous les coins et à tous les vents.

Malgré tout, je raffolais des ruelles les plus misérables du vieux Malaga. La magie du soleil transformait beaucoup de choses qui seraient intolérables dans nos villes du Nord, versant à flots le coloris, inondant d'effluves dorées le pêle-mêle des bêtes et des gens dans un poudroissement splendide.

Une foule d'ânes trottent constamment par les rues, ployant sous le double bât, chargés à chaque flanc de toutes sortes de légumes et fruits, raisins, grenades, olives, citrons, figues, prunes, tomates, fruits de *platanos*, etc., portant aussi du charbon, des pierres; bref, faisant l'office de vrais commissionnaires. Des charrettes s'avancent, traînées par des files de cinq ou six mulets, qui s'annoncent au loin par les sonnettes qu'ils portent au cou. Puis ce sont les troupeaux de chèvres qui fournissent leur lait à domicile, les troupeaux de dindons que l'on promène de porte en porte et qu'on livre au plus offrant.

Ce qui donne surtout de l'animation à certains quartiers de Malaga, c'est le commerce des *pasàs*

(raisins secs). D'immenses magasins sont affectés à la préparation des pasas, que l'on range ensuite dans des boîtes de bois blanc expédiées à tous les pays du monde. Et tout le temps, dans cette partie de la ville, circulent d'interminables caravanes qui apportent ces raisins de toutes les campagnes environnantes.

Pour ce commerce spécial, comme pour tous les besoins de la consommation, les caravanes viennent de fort loin, après avoir péniblement cheminé à travers des régions montagneuses où les routes ne sont guère mieux tracées ni mieux entretenues qu'au pays de Tombouctou.

Un matin, je vis une procession fort originale faire son entrée dans la basse-cour des Petites-Sœurs. Dix-neuf ânes et mulets ayant chacun, dans leur double panier, leur pleine charge de fruits. Dix grands gaillards amenaient ce convoi. Ils avaient voyagé toute la nuit, étant partis la veille à dix heures du soir. En un instant, raisins et grenades, coings et pommes, melons et oignons passèrent du dos des animaux dans la dépense de la maison, qui fut bientôt remplie.

A ce moment, la communauté était à sa messe quotidienne. Les muletiers vinrent assister à la fin de l'office et se tinrent fort dévotement. Puis

ils se répandirent dans toute la maison pour la visiter. Enfin on leur servit un bon déjeuner, et ils reprirent, enchantés, le chemin du *Campo*.

L'envie ne me manqua point d'accompagner ces braves gens dont la *navaja* (couteau) m'eût au besoin protégé. Mais, outre que je n'eusse pu compter sur des guides du même genre pour me ramener au retour, mon temps était trop limité pour que je m'accordasse pareille fantaisie. Mes excursions se bornèrent au *Campo* circonvoisin, riche et verdoyante ceinture de jardins, au milieu desquels habitent les jardiniers.

J'admirai combien ceux-ci ont su bâtir leur demeure en vue des exigences d'un climat très chaud. Par exemple, elles ne pèchent point par excès de luxe, ces vieilles maisons, sans cependant trahir, tant s'en faut, la pauvreté. Galeries et vérandahs sont primitives. Trois ou quatre pieux supportent des traverses grossières en bois, lesquelles sont tapissées de vignes; c'est là qu'il y a des grappes de raisin d'une dimension magnifique.

J'avisai, pendues à un des pieux en question, plusieurs grandes chevelures de femmes. Il y en avait de toutes couleurs. Je me serais cru devant le wigwam d'indiens scalpeurs. Était-ce le pro-

duit de quelque commerce spécial ? Les Malagueñas sont renommées pour leur belle et abondante chevelure. Peut-être, parfois, ce produit humain figure-t-il sur le marché avec les raisins et tous les splendides fruits du pays.

*
* *

Toutes les collines environnant Malaga sont couvertes de vignes. Sur chaque sommet, une *hacienda* (domaine d'exploitation) dont les jolis belvédères enguirlandés et peints de couleurs vives semaient leur note gaie dans cet océan de pampres. Près de chaque habitation s'étendent, sur une pente douce, de grandes aires de terre battue en forme de carré long et bien exposées au soleil. Ce sont les séchoirs où l'on dépose, sur le sol même, le raisin cueilli, le laissant ainsi jusqu'à ce qu'il soit au degré voulu. La nuit, ces carrés sont abrités par des planches d'une forme spéciale. Même système pour les figues.

Dans une de ces promenades auxquelles les mœurs si douces, si hospitalières des Malagueños, ruraux comme citadins, me faisaient prendre infiniment de charme, on m'offrit une tranche d'une sorte de gâteau long que je pris, tout

d'abord, pour une barre de pain d'épices. C'était du pain de figues.

Excellent assurément ce pain de figues, mais on n'aurait pas dû pousser l'amabilité jusqu'à m'en montrer la fabrication.

Je fus conduit dans une buanderie tout ensoleillée où une dizaine de femmes, à demi vêtues de nippes aux couleurs criardes, assises ou debout devant une table surchargée de figues, se livraient aux opérations suivantes :

L'une d'elles coupait par le milieu ces figues, presque toutes énormes, puis les passait à sa voisine qui les aplatissait en forme de galette, les étirant comme de la gomme. Une troisième ouvrière les plaquait l'une contre l'autre, après avoir intercalé entre chaque couche des grains d'anis et des fragments d'amendes. Et ces manipulations se faisaient avec des doigts tout poisseux que l'on suçait gaillardement quand on en tenait trop. Bref, une scène dont le pinceau réaliste du grand Velasquez eût fait un tableau savoureux, mais dont le souvenir obstinément vivace m'empêchera, à tout jamais, de remettre les dents dans un pain de figues.

Dans tous ces environs de Malaga règnent les vieilles traditions chrétiennes. Il semble que la foi

des premiers siècles n'ait pas subi la moindre atteinte de la longue domination musulmane, et que celle-ci n'ait eu d'autre effet que d'implanter dans chaque foyer les meilleures coutumes hospitalières de la tente arabe. Les Petites-Sœurs sont partout reçues comme des anges du bon Dieu, et c'est parfois bien loin qu'elles vont chercher la provende de leurs pensionnaires.

C'est ici le cas de reproduire les intéressants détails que me donna, certain soir, ma sœur, sur l'expédition que l'on fait chaque année à la petite ville d'Athorine pour la quête des fruits. Le lecteur me saura gré, je l'espère, de reproduire ici tout au long et dans son allure familière cet intéressant récit.

— Athorine est située à une quarantaine de kilomètres de Malaga. C'est un bourg d'environ 8,000 âmes, où nous allons, chaque année, en septembre. L'absence des quêteuses désignées dure une quinzaine de jours. L'an dernier, c'était mon tour.

» Un dimanche, munies d'un modeste bagage, nous prenions le train, ma compagne et moi, pour Cartama. Là, nous montâmes en tartane pour gagner le village du même nom, quelque peu distant de la station. A Cartama, nous fûmes

recueillies par une grande voiture à quatre chevaux envoyée à notre rencontre par notre hôte d'Athorine, et nous partîmes dans un grand tapage de grelots avec un majestueux gendarme d'escorte trottant à la portière (ce qui n'est pas superflu, paraît-il, même dans un pays où les mœurs chrétiennes sont si bien conservées).

» Arrivées à destination à la tombée de la nuit, nous fûmes reçues avec beaucoup de cordialité et de simplicité par D. Diego Albarracine. Ce bon monsieur héberge et abrite, chaque année, les Petites-Sœurs, et, chaque fois, nous payons notre écot en images, médailles et chapelets. C'est même là que passent nos plus riches cadeaux, et quels heureux nous faisons ! Mais l'on n'a jamais fini de satisfaire tout le monde dans cette vraie famille patriarcale. Parents, grands-parents, petits-enfants, cousins et cousines, enfin toute une tribu. Et un accueil, faut voir !!

» Le lendemain, nous partions pour la *vigna* de D. Diego chercher notre conducteur Antonio, un jeune homme qui nous accompagne depuis des années, bon comme le pain malgré son air un peu féroce et son énorme couteau dissimulé dans les plis de sa ceinture rouge. Vint aussi avec nous la *Jaca*, une petite jument très pacifique qui porte à

ses flancs deux immenses paniers carrés. Bientôt les paniers déborderont de grenades, de coings, de raisins....

— Mais ils sont d'une générosité admirable ces braves gens là, m'exclamai-je émerveillé?

La narratrice sourit.

— Pas si désintéressés que cela, fit-elle. Partout il faut solder... en images. Ils sont particulièrement friands des images françaises. Et c'est pourquoi les Petites-Sœurs qui ont des parents de l'autre côté des Pyrénées sont si obstinément sollicitieuses pour cette sorte d'article.

Puis, reprenant son récit, ma sœur me décrivit l'emploi de son temps de villégiature :

— Le bourg d'Athorine est sur une éminence, et tout autour, à perte de vue, ce sont des jardins. De loin en loin, des cabanes bâties en terre et en joncs et ressemblant à des étables. En avant de ces sortes de gourbis, des bancs de pierre où cinq ou six plats étalés représentent la batterie de cuisine. La popote se fait en plein air, près de quelque arbre, à un feu de bivouac.

» L'hiver, ces maisonnettes sont délaissées. Le temps des fruits passé, on est retourné travailler au bourg. Mais même dans la belle saison, alors que ces jardins offrent un coup d'œil qui défie toute

description, on les croirait inhabités. Ils apparaissent comme autant de petits domaines enchantés dont l'on chercherait vainement les mystérieux possesseurs. Pour découvrir les maisonnettes il faut arriver dessus. On accède à ce paradis terrestre en franchissant des monceaux de grosses pierres sous lesquels coule l'eau abondante et limpide qui arrose ce sol étonnamment productif.

— Enfin, l'on pourrait croire, m'écriai-je en riant, que tous les jardins de presbytères se sont donné rendez-vous dans ce pays-là!

— Oh! ce n'est pas cela du tout, répartit la Petite-Sœur. Il n'y a ni allées, ni arrangement de terrain. On monte, on descend dans un fouillis d'arbustes fruitiers de toute espèce. On a tout le temps sous les yeux et au bout de la main les plus magnifiques fruits de la création : figues, grenades vermeilles, énormes coings couleur d'or, et de vraies grappes de terre promise bleues ou vertes, qui pendent de petites treilles supportées par quatre piquets.

— Et l'on vous laisse libres de butiner là dedans à votre guise?

— Pas tout à fait. Mais il suffit que les capuches noires se montrent et d'autres mains ont vite fait de remplir nos paniers. Chaque fois que nous

découvrons une habitation, nous nous dirigeons résolument vers le modeste logis. Souvent les femmes sont en train de travailler sous une vigne devant la porte. Nous les saluons à la mode du pays. Dieu vous garde! disons-nous. A quoi elles répondent toutes d'une voix : « Venez avec le bon Dieu. » Vite on nous donne des chaises et l'on court sous les arbres nous cueillir son aumône, puis on nous demande des *estampas* (images) et l'on nous montre celles de l'année précédente qui sont encadrées. Ah! ce qu'il en faut de ces bienheureuses *estampas*!

— C'est-à-dire, remarquai-je avec une pointe de malice, que les parents de France n'en enverront jamais assez?

— Les parents de France, consulteront leur bourse et leur bon cœur, répondit la Petite-Sœur en manière de conclusion. Si je leur conte tous ces détails, c'est pour leur montrer quel succès nous avons quand nous disposons de beaucoup d'*estampas de color* pour la campagne.

» Sans compter, ajouta-t-elle, qu'à Malaga même on goûte aussi nos petits présents. Les enfants surtout en raffolent. A chaque instant dans les rues, *ninos* et *ninas* nous entourent. Ils réclament des images, de préférence celles de Notre-Dame

de Lourdes, et aussi des chapelets, des médailles, des scapulaires....

*
* *

J'avais été plus d'une fois témoin de ces démonstrations populaires de respect et de sympathie à l'égard des Petites-Sœurs. Je mettais ces élans presque exubérants sur le compte du caractère andalou, et je songeais avec une certaine amertume aux déboires et aux humiliations infligés parfois dans notre France à ces mêmes religieuses dont plus d'une a connu dans le monde une existence bien différente.

La veille du jour où je devais quitter Malaga j'eus l'occasion de constater dans la personne d'un compatriote les mêmes bons sentiments, la même expansion généreuse.

Ma sœur devait faire visite à un navire marchand de Saint-Nazaire, le *Saint-Marc*, qui vient, chaque année, à Malaga. Fantaisie me prit de la suivre. Très lestement, elle et sa compagne de quête, en femmes qui n'en sont pas à leur première expédition de ce genre, gravirent l'échelle droite accrochée aux flancs du bâtiment.

Le capitaine, un brave Nantais de mine énergique et affable, vient tout de suite à la rencontre

des visiteuses. On voyait qu'elles étaient pour lui de vieilles connaissances.

On me présente. Il me donne une vigoureuse poignée de main, puis nous conduit à sa cabine — un fort joli petit salon, — nous fait asseoir sur un sofa et nous voilà à causer. Nous parlons de ses voyages. Son père est mort dans un naufrage, son grand-père aussi, son beau-frère également. Son neveu, garçon de quinze ans, veut être marin quand même. Vainement lui a-t-il rappelé ces malheurs de famille. L'enfant a répondu que le capitaine n'a pas été arrêté, lui, par ces souvenirs-là. Pourquoi s'en agiterait-il ?

Une bouteille d'eau gazeuse est sur la table.

— Je la fais moi-même, nous dit le marin ; vous allez en boire avec moi.

Mes compagnes rient... sous cape, c'est le cas de le dire, et déclinent l'offre.

— Alors un verre de vin doux et des biscuits. Yvon, apporte le vin et les bisquettes !

Le tout apparaît sur la table. Les deux religieuses déclarent nettement qu'elles ne boiront pas de vin, mais que, tout de même, elles goûteront de son eau.

— Alors des grands verres... et vite ! commande notre hôte.

Tout en sirotant le frais breuvage, mes compagnes songent que le capitaine a peut-être de fort bon rhum pour... leur pharmacie. Elles formulent leur demande tout naïvement. Quelle bonne occasion de remplacer la provision perdue par l'effet du fameux *terremoto* !

— Je n'ai pas de rhum, fait avec une certaine brusquerie le rude Breton, et tout aussitôt :

— Mingchett ! une bouteille de cognac.

Vient une belle bouteille cachetée. Puis, tout en continuant la causerie :

— Yvon ! une bouteille de genièvre.

A la minute, les Petites-Sœurs sont en possession du flacon. Mais ce n'est pas fini. Derechef, le marmiton du bord est rappelé.

— Yvon ! apporte deux boîtes de boudins français.

Et deux boîtes de conserves filent dans le sac des quêteuses ravies.

Enfin l'on prend congé. L'excellent capitaine recommande à ses visiteuses de ne pas imiter son ami l'abbé X*** à qui il avait donné une bouteille de bon vin d'Espagne, un jour que son navire était mouillé au port de Saint-Nazaire.

En descendant l'échelle du bord, la bouteille que l'abbé avait mise en poche eut un choc et le

précieux liquide ruissela le long de sa soutane.

Ce qu'on a ri! ajouta le marin, s'esclaffant encore lui-même au seul souvenir de l'aventure. Et il contait que, dans son émotion, l'abbé en avait oublié sa calotte.

Pour la dixième fois, le pauvre mousse comparait :

— Yvon! et la calotte, qu'est-elle devenue?

— Je l'ai lavée et la lui ai rendue.

Tout de même, la recommandation du capitaine n'était pas superflue. Quand nous quittâmes le *Saint-Marc*, la mer était un peu forte et notre barquette dansait joliment. Mais le tout arriva à bon port.

CHAPITRE XII

Retour d'Andalousie.

Séville au vol. — Mon hôte de Madrid. — Deux cérémonies de Première Communion.

La gaieté, l'animation de Séville, le type si pur, si tranché du menu peuple à l'allure singulièrement vive; le caractère que donnent à beaucoup de rues et de places leurs arcades aux colonnes antiques et les galeries moresques des étages supérieurs; les ravissants *patios* (cours intérieures) des habitations de la classe aisée; les églises, les couvents, les musées où l'on tombe en extase devant les chefs-d'œuvre de Murillo, autant de motifs divers de ne pas regretter mes quelques journées passées dans la plus élégante des cités andalouses.

Mais que de désillusions! Sous les vestes toujours très courtes et les ceintures toujours très

larges, plus une seule culotte, mais invariablement le pantalon; plus une seule guitare, mais force pianos mécaniques serinant, à chaque coin de rue, les *Pioupious d'Auvergne*.

Une cathédrale magnifique mais encombrée d'échafaudages, et des sacristains rapaces qui s'embusquent derrière les piliers et suivent partout le visiteur en biaisant comme des assassins. On veut admirer à son aise le fameux *Saint Antoine* de Murillo, difficile à découvrir dans sa chapelle obscure. Mais ce n'est pas seulement la lumière qui est dosée, c'est aussi le temps, par la volonté de ces gens-là qui referment impitoyablement le rideau quand ils ont jugé que votre contemplation a suffisamment duré.

*
* *

A mon retour à Madrid, j'allai tout droit frapper à la porte du R. P. de Bussy, supérieur des Lazaristes, aumônier de la colonie française. Ce jeune et fort aimable religieux m'avait donné une gracieuse hospitalité, lors de mon premier séjour dans la capitale. Il avait mis, à la française (c'est à dire autrement qu'en paroles), *su habitacion a la*

disposicion d'Usted. Et *Usted* revenait de fort bon cœur à son confortable logement.

Mais le soleil andalou avait fait terriblement son office sur le visage de l'enfant du Nord. La vieille gouvernante de mon hôte ne pouvait me reconnaître.

— *Usted es moreno!* fit-elle.

Une *sierra morena*, c'est une montagne noire ; un monsieur *moreno*, c'est un... moricaud.

Peu s'en était fallu que je n'eusse mérité ce qualificatif au moral comme au physique.

Le Père de Bussy s'amusa beaucoup de mon aventure de Grenade. Il connaissait mon Turc, lequel avait nom, me dit-il, Turkam-Bey et jouissait d'une grande considération non seulement à la cour et dans le monde diplomatique, mais aussi dans le monde religieux. Ce musulman s'intéressait aux œuvres catholiques de Madrid, surtout à celles qui sont confiées aux Filles de Saint Vincent de Paul.

Du coup, l'homme au fez remonta dans mon estime. Il ne m'avait pas converti à ses croyances et, d'autre part, c'était lui qui paraissait en voie de se rallier aux miennes. Tout va bien qui finit bien.



Le peuple espagnol aime beaucoup les grandes démonstrations; il multiplie les signes de dévotion, ses temples sont presque toujours surchargés d'une profusion incroyable d'ornements et d'objets de piété, et pourtant les cérémonies religieuses n'offrent point, dans ce pays, la solennité, la belle ordonnance qu'elles ont chez nous.

Quoi qu'il en soit, la mode française s'est introduite, en cette année 1889, à Madrid, pour les messes de première Communion. Je puis affirmer, en qualité de témoin oculaire et auriculaire, que nos nationaux n'ont pas été les seuls à se féliciter de cette innovation.

Les Filles de la Charité, nombreuses à Madrid, où elles dirigent plusieurs établissements très prospères, avaient organisé, dans la paroisse San Andrez, une Première Communion de soixante de leurs enfants.

Grand'messe en musique, communiantes vêtues de blanc, ce qui ne s'était pas encore vu, enfin tout l'apparat usité chez nous en pareil cas.

J'ai assisté à bon nombre de solennités semblables, et je déclare n'en avoir jamais vu de plus

gracieuse, de plus attendrissante que celle-ci dans son cachet national rehaussé de ces splendeurs nouvelles. A travers les parents agenouillés un peu partout, et jusque sur les degrés de l'autel, s'avançaient les communiantes, radieuses. La nappe immaculée était soutenue par quatre de leurs compagnes plus jeunes, quatre petits anges, choisis sans nul doute, car il était difficile d'imaginer petits visages espagnols d'une beauté plus merveilleuse sous leur épaisse chevelure noire relevée d'une couronne blanche, et dans l'expression saisissante de leurs grands yeux rêveurs fixés sur l'Hostie sainte.

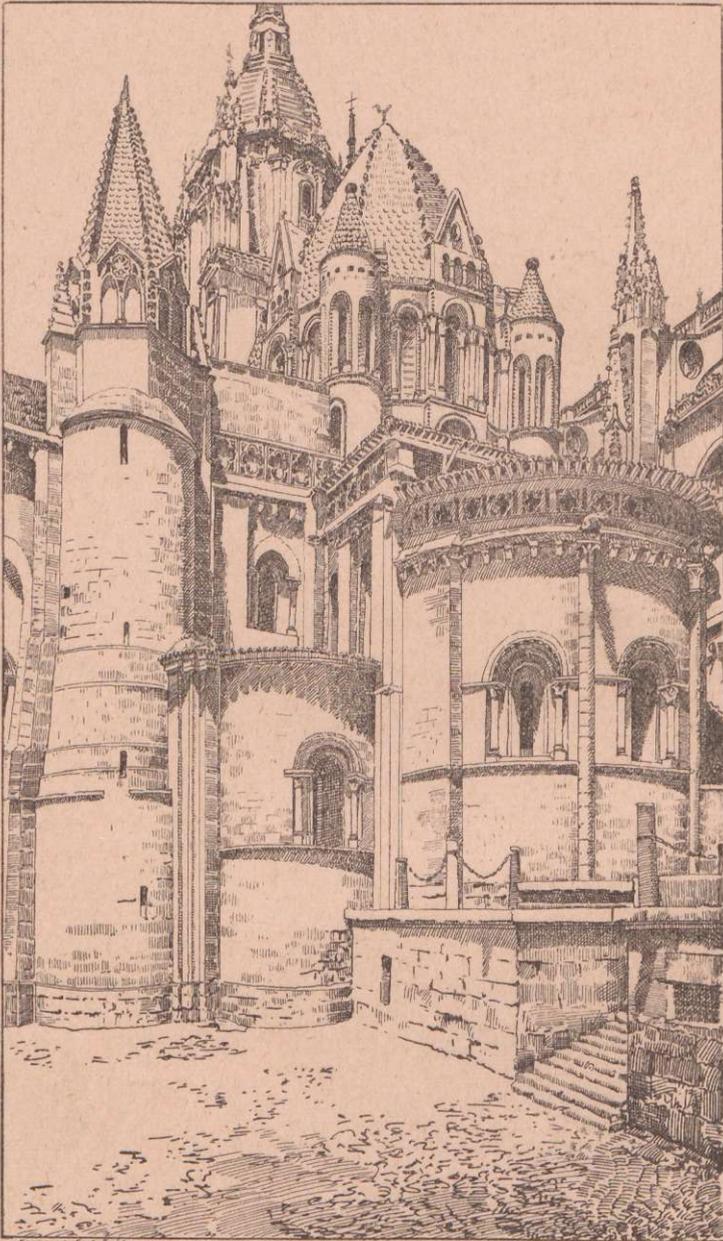
Quelques jours plus tard, à Saint-Louis-des-Français, paroisse de nos huit mille compatriotes fixés à Madrid, une cérémonie semblable réunissait l'élite de ces résidents.

Cette fois, coup d'œil tout autre. On se retrouvait en France. Peu ou point de mantilles, point de tapage d'éventails agités sans cesse et remplissant le lieu saint comme d'un frémissement d'ailes, point de bébés blancs et roses errant en liberté jusque sur les marches de l'autel, mais des chaises, des fidèles rangés, un cérémonial dans toutes les règles, une messe française chantée par une maîtrise française.

Honneur au R. P. de Bussy, le jeune Recteur des Lazaristes qui, avec des ressources bien limitées, a su donner à cette belle fête un éclat exceptionnel ! Je l'ai vu à l'œuvre, ayant eu l'honneur d'être son hôte pendant tout mon séjour dans la capitale de l'Espagne.

Ce jeune prêtre, d'un caractère ouvert et très sympathique, dirige l'Institution toute française jadis fondée par Louis XIII et toujours placée sous l'égide de la Mère-Patrie. Il mène à la fois sa paroisse, deux écoles, diverses œuvres avec l'activité dévorante d'un vrai missionnaire. Tous ses soins avaient été donnés à la préparation de cette grande fête religieuse où devait figurer, parmi les communiant, le fils de l'ambassadeur de France.

Organiste et chanteurs avaient été recrutés dans la colonie française. Ils n'étaient pas nombreux, ces choristes. Un employé de commerce, un hôtelier, un ouvrier mécanicien, un employé de chemin de fer et deux ou trois autres modestes résidents, telle était la maîtrise. Mais quelle bonne volonté, quel désintéressement de la part de ces braves jeunes gens qui donnaient au R. P. de Bussy leur concours gratuit, et venaient, chaque soir, après la besogne du jour, s'exercer à Saint-Louis !



JARRIQUE FILS PUSE

A. BOIS

Chevet de la Cathédrale de Salamanque.

L'église étant contiguë au logement du Recteur, j'avais toute facilité d'assister aux répétitions qui se prolongèrent souvent bien tard.

Il y eut un moment d'angoisse. L'employé de chemin de fer avait reçu l'ordre de partir pour le Portugal. Grande désolation du bon Recteur, car c'était son meilleur ténor. Mais on ne perdit pas courage et, quand le grand jour fut venu, que la vaste église fut bien remplie de beau monde, que les tribunes furent garnies de tout le corps diplomatique, ce fut un cri de triomphe dont je jouis encore comme si je devais en avoir ma part.

Il faut bien le dire, cette messe d'un style très sobre et très simple, composée par l'organiste lui-même, un garçon de trente ans, exécutée par cette petite inaitrise improvisée, qui y mettait tout son cœur, valait mille fois mieux, à tous les points de vue, que les compositions compliquées, tapageuses, de je ne sais quel singulier maître, qui, trop souvent, à grand renfort de cuivres, de violons et de gamins criards, ébranlent la tribune et étourdissent les fidèles....

CHAPITRE XIII

Le legs du More.

Au cours de mes excursions, je ne perdais jamais l'occasion d'interroger mes compagnons de voyage et tous ceux dont la causerie pouvait m'instruire. Je dois dire que presque partout, en Espagne, j'ai rencontré des gens polis, empressés sans obséquiosité et tout prêts à satisfaire l'étranger en quête de renseignements ou de traits de mœurs.

Je demandai, un jour, au courtois musulman qui s'était fait mon guide volontaire à travers l'Alhambra, s'il n'existait pas quelques légendes populaires dérivées des romanceros et mêlées de souvenirs de la domination arabe. Et je lui indiquai comme type *le Dernier des Abencerages*, ce beau récit dont Chateaubriand a vraisemblablement trouvé en Espagne même les données générales et qu'il a embelli de tous les charmes de son style magique.

Mon compagnon me cita le conte suivant, intitulé *le Legs du More*, dont les éléments ont été, sans nul doute, recueillis en Andalousie par son auteur l'Américain Irving, qui visita l'Espagne au commencement du dernier siècle.

Je ne résiste pas au désir de reproduire ici tout ce morceau. Sous son apparence frivole, j'y retrouve nombre de traits observés par moi sur le vif et propres à donner une idée exacte du caractère des classes populaires espagnoles.

*
* *

« Au milieu de la forteresse de l'Alhambra, en face du palais de Charles-Quint, est une large esplanade qui s'appelle en espagnol la *plaza de los Algibes*, autrement dit la place des Citernes. Dénomination provenant de ce que cet endroit était, au temps des Mores, complètement miné par des réservoirs d'eau. En un coin de l'esplanade, se trouve un puits moresque creusé dans le roc vif à une grande profondeur. Son eau est froide comme glace et claire comme cristal. Les puits créés par les Mores ont toujours été renommés. On sait quelles peines ils prenaient pour pénétrer jusqu'aux sources les plus pures et les plus douces.

Celui dont nous parlons est fameux dans tout Grenade, tellement que les rudes avenues boisées de l'Alhambra sont sillonnées depuis le point du jour jusqu'à une heure avancée de la nuit par des porteurs d'eau. Les uns ont de grandes jarres d'eau sur les épaules ; les autres poussent devant eux des ânes chargés de vases de terre.

Les fontaines et les puits ont toujours passé pour être des centres de commérages sous les climats chauds. Auprès du puits en question se tient une sorte de club perpétuel, alimenté par les bavardages des invalides, des vieilles femmes et de tous les désœuvrés de la forteresse. Tous ces gens, assis sur les bancs de pierre, baguenaudent, cancanent, questionnent chaque porteur d'eau qui arrive sur les nouvelles de la ville, commentant longuement tout ce qui frappe leurs yeux ou leurs oreilles.

Parmi les porteurs d'eau qui, autrefois, se rendaient à la *plaza de los Algibes*, était un petit homme aux jambes torses, trapu, robuste, qui s'appelait de son vrai nom *Pedro Gil*, et vulgairement *Peregil*.

En sa qualité de porteur d'eau, Peregil était forcément Galicien. La nature semble avoir façonné des races d'hommes comme elle a formé des races

d'animaux pour certains travaux ingrats. En France les décroisseurs sont tous Savoyards, les portiers d'hôtel tous Suisses, et en Angleterre, autrefois, les Irlandais étaient seuls capables de donner le mouvement rythmé aux chaises à porteur. En Espagne les porteurs d'eau sont tous robustes, de petite taille et natifs de Galice. On ne dit pas : « Procurez-moi un porteur, » mais : « Appelez un Galicien. »

Pour clore cette digression, disons tout de suite que Peregil le Galicien avait commencé son commerce avec tout simplement une grande jarre de terre qu'il portait sur son dos. Peu à peu il s'éleva dans le monde et se trouva, un beau jour, en mesure de se procurer un auxiliaire. C'était une solide bourrique aux rudes poils rebroussés. Les jarres d'eau protégées par des feuilles de figuier contre les rayons du soleil et enfermées dans des paniers étaient suspendues, de chaque côté, aux flancs de l'animal.

Et il n'y eut pas dans tout Grenade de porteur d'eau plus actif ni plus enjoué. Les rues retentissaient des joyeux éclats de sa voix quand, marchant lourdement derrière sa bourrique, il répétait le refrain habituel qui, chaque été, résonne dans toutes les villes d'Espagne : « Qui veut de

l'eau, de l'eau plus fraîche que la neige, qui veut de l'eau du puits de l'Alhambra, froide comme glace et claire comme cristal? » En servant la pratique, il avait toujours quelque mot heureux qui amenait un sourire. Et si, d'aventure, il offrait le verre à quelque dame de bonne mine, à quelque gente damoiselle, c'était avec un compliment irrésistible. Aussi Peregil le Galicien était-il réputé dans tout Grenade comme le plus poli, le plus aimable et le plus fortuné des mortels.

*
* *

Mais ce n'est pas celui qui chante le plus fort et plaisante le plus qui a le cœur le plus léger. Sous ces apparences enjouées, Peregil avait ses soucis et ses peines. Il avait une grande famille d'enfants déguenillés, affamés et criards comme une nichée de jeunes hirondelles. Chaque soir, à son retour, il était obsédé par les clameurs de tous ces petits malheureux réclamant leur nourriture.

Sa compagne n'était rien moins qu'un aide pour lui. Sorte de beauté villageoise avant son mariage, elle avait été renommée pour son adresse à danser le bolero et à jouer des castagnettes. Elle avait conservé ses anciens goûts et dépensait en friperie

l'argent rudement gagné par l'honnête Peregil. Au surplus, négligente et paresseuse, et surtout comère de la plus belle eau, délaissant volontiers la maison et le ménage pour aller bavarder chez les commères, ses voisines.

Mais Dieu qui mesure le vent à l'agneau tondu accommode le joug du mariage au cou soumis. Peregil, sous ce lourd fardeau de femme et d'enfants, montrait la même douceur résignée que sa bourrique sous les jarres d'eau, et jamais il n'osait mettre en question les vertus domestiques de son épouse.

Il aimait aussi ses enfants, comme le hibou aime ses petits, voyant en eux sa propre image multipliée et perpétuée. Comme lui ils avaient un corps robuste et bien râblé, porté sur des jambes torses. Le grand plaisir de l'honnête Peregil, chaque fois qu'il avait une poignée de maravédis d'épargne et pouvait s'accorder une petite récréation, c'était de prendre la troupe entière avec lui, ceux-ci dans ses bras, ceux-là tirillant à ses basques, les autres trottant à ses talons, et de les régaler d'une gambade parmi les bergers, pendant que sa femme dansait avec des amis.



Une nuit d'été, comme la plupart des porteurs d'eau avaient cessé leur travail, l'honnête Peregil gravissait encore la montée de l'Alhambra. La journée avait été extraordinairement lourde, mais suivie d'un de ces délicieux clairs de lune qui invitent les habitants des pays méridionaux à demeurer sous la voûte du ciel et à jouir de l'agréable fraîcheur de l'atmosphère jusques après minuit. Beaucoup de pratiques étaient restées dehors, et Peregil, comme un avisé petit père, songeait aux pauvres mioches qui avaient faim. Allons! se disait-il à lui-même, un voyage de plus au puits pour gagner de quoi donner un régal du dimanche aux petits!

Et il escaladait courageusement l'abrupte avenue, ne cessant de chanter, et appliquant, de temps en temps, un vigoureux coup de bâton sur les flancs de sa bourrique, en manière de cadence à son chant ou pour rafratchir l'animal, car, en Espagne, les coups tiennent lieu de fourrage pour toutes bêtes de somme.

Arrivé au puits, il n'y trouva plus la compagnie habituelle. Seul, un étranger vêtu d'habits mo-

resques était assis sur le banc de pierre, éclairé par un rayon de lune. Interdit, Peregil s'arrêta et regarda l'inconnu avec une surprise mêlée de crainte. De la main, le More lui fit signe d'approcher :

— Je suis faible et malade, dit-il, aide-moi à retourner à la cité et je te paierai le double de ce que tu pourrais gagner avec tes jarres.

L'honnête cœur du petit porteur d'eau fut touché de compassion.

— Dieu me garde, répondit-il, de demander salaire ou récompense pour un acte si naturel d'humanité.

Il aida le More à monter sur sa bourrique et se dirigea lentement vers Grenade. Telle était la faiblesse du pauvre musulman qu'il fallait le tenir sur l'animal pour l'empêcher de tomber.

Lorsqu'ils entrèrent en ville, le porteur d'eau demanda à l'inconnu où il devait le conduire.

— Hélas ! dit le More, je n'ai ni chez moi ni habitation. Je suis un étranger dans le pays. Souffre que je repose, cette nuit, sous ton toit et tu seras amplement remboursé.

L'honnête Peregil se croyait ainsi lui-même inopinément embâté avec un infidèle ; mais il était trop humain pour refuser l'abri pour une

nuit à son semblable si tristement délaissé, et il conduisit le More à sa demeure.

Les enfants, qui étaient sortis précipitamment, comme de coutume, en entendant le pas de la bourrique, s'enfuirent effrayés dès qu'ils aperçurent le turban étranger et coururent se réfugier derrière leur mère. Celle-ci s'avança intrépidement, comme une poule effarouchée s'avance devant sa couvée à l'approche d'un chien errant, et elle apostropha son époux.

— Quel est cet infidèle que vous amenez ainsi à notre maison, à cette heure avancée, pour attirer sur nous les yeux de l'Inquisition ?

— Sois tranquille, femme, répliqua le Galicien. C'est un pauvre étranger malade, sans asile et sans amis ; voudrais-tu le rejeter dehors pour qu'il périsse dans les rues ?

La femme aurait encore fait plus d'une remontrance, mais le petit porteur d'eau était obstiné pour une fois ; il refusa de se courber sous le joug.

Il aida le pauvre musulman à descendre, et il étendit pour lui, sur le sol, dans la plus fraîche partie de la maison, une nattes et une peau de mouton, le seul genre de lit que sa pauvreté pût fournir.

Bientôt le More fut saisi de violentes convulsions qui défiaient tout le savoir d'un simple porteur d'eau. Mais, du regard, le pauvre malade avait deviné les bons sentiments de l'honnête Peregil. Dans un intervalle de ses accès, il lui fit signe de venir à son côté, et, à voix basse, il lui dit : Je crains que ma fin ne soit proche. Si je meurs, je te lègue cette boîte en récompense de ta charité. Ce disant, il ouvrit son manteau et laissa voir une petite boîte de bois de sandal attachée à son corps.

— Dieu vous accorde, mon ami, répliqua le digne petit Galicien, de pouvoir vivre bien des années pour jouir de votre trésor, quel qu'il puisse être.

Le More secoua la tête; puis, posant la main sur la boîte, il allait ajouter quelque chose de plus, mais les convulsions reprurent avec plus d'intensité et quelques minutes après il expira.

Alors la femme du porteur d'eau fut comme atteinte de démence.

— Voilà, clamait-elle, l'effet de votre stupide bon naturel. Voilà ce que vous gagnez à toujours vous mettre dans l'embarras pour obliger les autres. Qu'adviendra-t-il de nous quand on trouvera ce cadavre dans notre maison ? Nous serons jetés en prison comme meurtriers, et si nous

sauvons notre tête, nous serons ruinés par les notaires et les alguazils.

Le pauvre Peregil était non moins désolé. Il se repentait presque de sa bonne action. Soudain une inspiration lui vint. Il n'est pas encore jour, dit-il, je puis transporter le cadavre hors de la cité et l'enterrer dans les sables sur les bords du Xenil. Ainsi dit, ainsi fait. La femme l'aida. Ils roulèrent le corps de l'infortuné musulman dans la natte sur laquelle il avait expiré, le posèrent en travers de l'âne, et Peregil se mit en route avec l'animal pour les bords de la rivière.

*
* *

La fatalité avait voulu que vis-à-vis la propre demeure du porteur d'eau habitât un barbier nommé Pedrillo Pedrugo, réputé pour un des plus curieux, des plus bavards et des plus malfaisants de sa tribu.

Avec cela une figure de belette et des jambes d'araignée qui lui donnaient une tournure des plus comiques. Souple et insinuant, il aurait rendu des points au Barbier de Séville pour son universelle connaissance des affaires d'autrui, et il ne pouvait garder un secret. On disait qu'il ne dor-

mait jamais que d'un œil et qu'il avait toujours une oreille ouverte, de sorte que, même dans son sommeil, il pouvait voir et entendre tout ce qui se faisait.

Ce barbier intrigant entendit Peregil arriver à une heure indue de la nuit et les exclamations de la femme et des enfants. Aussitôt il mit la tête à une petite fenêtre, et il vit son voisin qui aidait un homme vêtu d'habits moresques à pénétrer dans sa demeure. L'événement parut si étrange au barbier qu'il n'en dormit pas de la nuit. Toutes les cinq minutes il était à sa fenêtre, guettant la lumière qui brillait à travers les fentes de la porte de son voisin. Avant le lever du jour, il vit Peregil sortir avec sa bourrique extraordinairement chargée.

Grand émoi du barbier inquisiteur. Vite il s'habilla, et, sortant à pas de loups, il se mit à suivre le porteur d'eau à distance. Il le vit creuser un trou sur les bords sablonneux du Xenil et enterrer quelque chose qui ressemblait à un cadavre. Pedrillo revint en hâte chez lui et, jusqu'au soleil levant, se trémoussa dans sa boutique, mettant chaque chose sans dessus dessous.

Aux premiers rayons du jour, un bassin sous son bras, il sortit et se dirigea vers la maison de

sa quotidienne pratique, l'alcade. Justement celui-ci était levé. Le barbier le fit asseoir sur une chaise, lui mit une serviette au cou, de l'eau chaude sous le menton et commença à amollir avec ses dix doigts la barbe de son client.

— Étranges événements, murmurait, tout en opérant, Pedrillo Perugo qui était à la fois barbier et gazetier, étranges événements : vol, meurtre et enterrement, tout dans une nuit....

— Hé ! comment ! que dites-vous là ? cria l'alcade.

— Je dis, répéta le barbier tout en frottant un morceau de savon sur le nez et la bouche du dignitaire (car un barbier espagnol dédaigne l'usage de la brosse), je dis que Peregil le Galicien a volé, assassiné et enterré un More musulman dans cette nuit bénie.

— Maudite soit la nuit pour cette affaire ! fit l'alcade.... Mais comment connaissez-vous tout cela ? interrogea-t-il.

— Patience, seigneur, vous allez tout entendre, répondit Pedrillo prenant son client par le nez et lui glissant le rasoir sur la joue.

Et il raconta tout ce qu'il avait vu, faisant les deux opérations à la fois, rasant la barbe, lavant le menton, l'essuyant ensuite avec une serviette

sale, pendant qu'il volait, assassinait et enterrait le musulman.

*
* *

Or il se trouvait que l'alcade était un des avarés les plus despotiques, les plus cupides, les plus corrompus que l'on pût trouver dans tout Grenade. Tout de même, on ne pouvait nier qu'il n'attachât une haute valeur à la justice, car il la vendait son poids d'or.

Que le récit du barbier fût exact, qu'un vol et un meurtre eussent été commis, cela ne fit pas doute dans son esprit. Mais assurément aussi il devait y avoir en cette affaire un riche butin. Comment le faire tomber légitimement dans les mains de la justice ? S'il ne s'agissait que de pincer un délinquant, ce gibier ne profitait qu'à la potence ; mais palper le magot, c'était bonne fortune pour le juge. Et telle était, selon l'alcade, la grande fin de la justice.

Dans ce sentiment, il fit comparaître devant lui son plus fidèle alguazil, un être grotesque, un famélique décharné vêtu de l'ancien costume espagnol et portant à la main une mince baguette blanche, insigne redouté de son office. Tel fut

le limier légal que l'alcade lança sur les traces du malheureux porteur d'eau, et telle fut la célérité de cet émissaire qu'il était sur les talons du pauvre Peregil avant que celui-ci fût rentré à son domicile. L'homme et sa bourrique furent aussitôt conduits devant le dispensateur de la justice. L'alcade foudroya le pauvre diable de son regard le plus terrible.

— Écoute, accusé, rugit-il, il n'est pas besoin de nier ton crime. Je connais tout dans les moindres détails. La potence est tout ce que tu mérites. Mais je suis miséricordieux et volontiers j'entends raison. L'homme qui a été assassiné dans ta maison était un More, un infidèle, l'ennemi de notre croyance. C'est sans doute dans un accès de zèle religieux que tu l'as tué. Cette circonstance me porte à l'indulgence. Restitue ce que tu as volé à ta victime et nous étoufferons l'affaire.

Le pauvre porteur d'eau en appela à tous les saints ; pas un n'apparut pour témoigner de son innocence. D'ailleurs notre alcade était homme à faire bon marché des témoignages du calendrier tout entier.

Peregil raconta par le menu l'histoire de la mort du musulman, exposant les faits dans toute leur simplicité. Ce fut en vain.

— Persistes-tu, lui demanda le juge, à soutenir

que cet infidèle n'avait ni or ni bijoux qui eussent tenté sa cupidité?

— Dans l'espoir que Votre Excellence me fera grâce, répliqua le porteur d'eau, j'affirme que l'étranger ne possédait rien autre chose qu'une petite boîte de bois de sandal qu'il m'a léguée en récompense de mes services.

— Une boîte de bois de sandal ! s'écria l'alcade dont les yeux étincelaient à la pensée des précieux bijoux dont il allait se rendre maître. Où est cette boîte ? où l'as-tu cachée ?

— Plaise à Votre Grâce, fit le porteur d'eau, elle est dans un des paniers de mon âne, et je la mets bien cordialement à la disposition de Votre Excellence.

Ces mots étaient à peine prononcés que l'alguazil s'élança et reparut bientôt avec la mystérieuse boîte de bois de sandal. L'alcade l'ouvrit d'une main hâtive et fiévreuse, et tous s'empresèrent pour contempler le trésor supposé. Au désappointement général, on ne vit rien qu'un parchemin couvert d'une écriture en caractères arabes et un bout de bougie de cire.

Quand il est évident que l'on n'a à tirer aucun profit d'un prisonnier, la justice, même en Espagne, est disposée à l'impartialité.

Remis de son émotion et comprenant qu'il n'y avait rien à butiner dans le cas présent, l'alcade écoutait maintenant avec calme le porteur d'eau, dont le récit fut corroboré par le témoignage de sa femme.

Convaincu de l'innocence du pauvre homme, il le relâcha et lui permit même d'emporter la boîte de bois de sandal et son contenu comme la récompense bien méritée de son humanité. Il retint seulement la bourrique en paiement des dépenses et frais.

*
* *

Et voilà l'infortuné petit Galicien réduit encore une fois à la nécessité d'être son propre porteur d'eau, et montant, à pas lourds, au puits de l'Alhambra, les épaules chargées d'une grande jarre de terre.

Comme il gravissait péniblement la colline dans la pleine chaleur d'une journée d'été, son habituelle bonne humeur l'abandonna tout-à-fait.

— Ah! chien d'alcade, s'écria-t-il, voler à un pauvre homme ses moyens de subsistance et le meilleur ami qu'il eût au monde!

Puis, reposant son fardeau sur une pierre, il essayait en gémissant la sueur de son front.

— Ah ! bourrique de mon cœur, je réponds que tu penses à ton vieux maître, je réponds que tu sens l'absence de tes jarres d'eau, pauvre bête !

Pour comble d'afflictions, sa femme l'accueillit, à son retour, avec des pleurs et des murmures. Elle l'avait bien prévenu de ne pas se livrer à cet acte d'hospitalité, source pour lui de tant de malheurs. Et maintenant elle ne manquait pas une occasion de lui rappeler, en grommelant, qu'elle avait eu plus de sagacité que lui. Si jamais ses enfants manquaient de nourriture ou avaient besoin d'un nouveau vêtement, elle pouvait leur répondre en ricanant : « Allez à votre père ; il est héritier du roi Chico de l'Alhambra, demandez-lui de prendre dans le coffre-fort du More de quoi venir à votre aide. »

Le malheureux Peregil était tourmenté en chair et en esprit, et cependant il supportait avec douceur les injures de son épouse.

Un soir, comme le pauvre homme avait plus que jamais senti le poids de la chaleur et de la fatigue, et que, sans pitié pour sa lassitude, elle le criblait de ses habituelles railleries, le porteur d'eau perdit toute patience. Il n'essaya pas de réfuter la méchante femme, mais son regard

s'arrêta sur la boîte de bois de sandal qui, sur une petite table, le couvercle demi-ouvert, semblait insulter à sa douleur.

La saisissant, il la lança sur le plancher avec force imprécations.

— Malheureux fut le jour où tu t'es trouvée sous mes yeux et où j'ai abrité ton maître sous mon toit!

Comme la boîte frappait le plancher, le couvercle vola au loin et le parchemin écrit roula sur le sol. Peregil, assis, le regarda quelque temps dans un morne silence; puis une inspiration soudaine lui traversa l'esprit.

— Qui sait, pensa-t-il, si cet écrit n'a pas quelque importance, puisque le More semble l'avoir gardé avec tant de soin?

Et, ramassant le parchemin, il le mit précieusement sur son sein. Au matin du jour suivant, comme il allait criant son eau par les rues, il s'arrêta à la boutique d'un More qui vendait des bijoux et de la parfumerie, et le pria de lui traduire l'écrit mystérieux.

Le More lut attentivement, puis il caressa sa barbe en souriant :

— C'est une formule d'incantation, dit-il, permettant d'entrer en possession d'un trésor caché

qui est sous le pouvoir d'un enchantement. Et le manuscrit explique que telle est la vertu de cette formule que les verrous et les barreaux les plus forts et les rochers eux-mêmes, fussent-ils de diamant, céderaient devant elle.

— Bah! fit le petit Galicien, que m'importe à moi tout cela? Je ne suis pas un enchanteur et je ne connais pas de trésors enterrés.

Ce disant, il rechargea sa jarre sur ses épaules, laissant l'écrit dans les mains du More.

* *
*

Le soir de ce même jour, comme il se reposait, vers le moment du crépuscule, auprès du puits de l'Alhambra, il se trouva là un grand nombre de commères assemblées qui se mirent à causer des vieux contes et des vieilles traditions. Des porteurs d'eau se mêlèrent à l'entretien. Étant tous pauvres comme rats, ces gens s'étendaient complaisamment sur le thème populaire des richesses enchantées que les Mores avaient laissées en divers coins de l'Alhambra. Et ils s'accordaient surtout sur ce point que de grands trésors étaient enfouis sous la tour des sept étages.

Ces histoires firent uné extraordinaire impres-

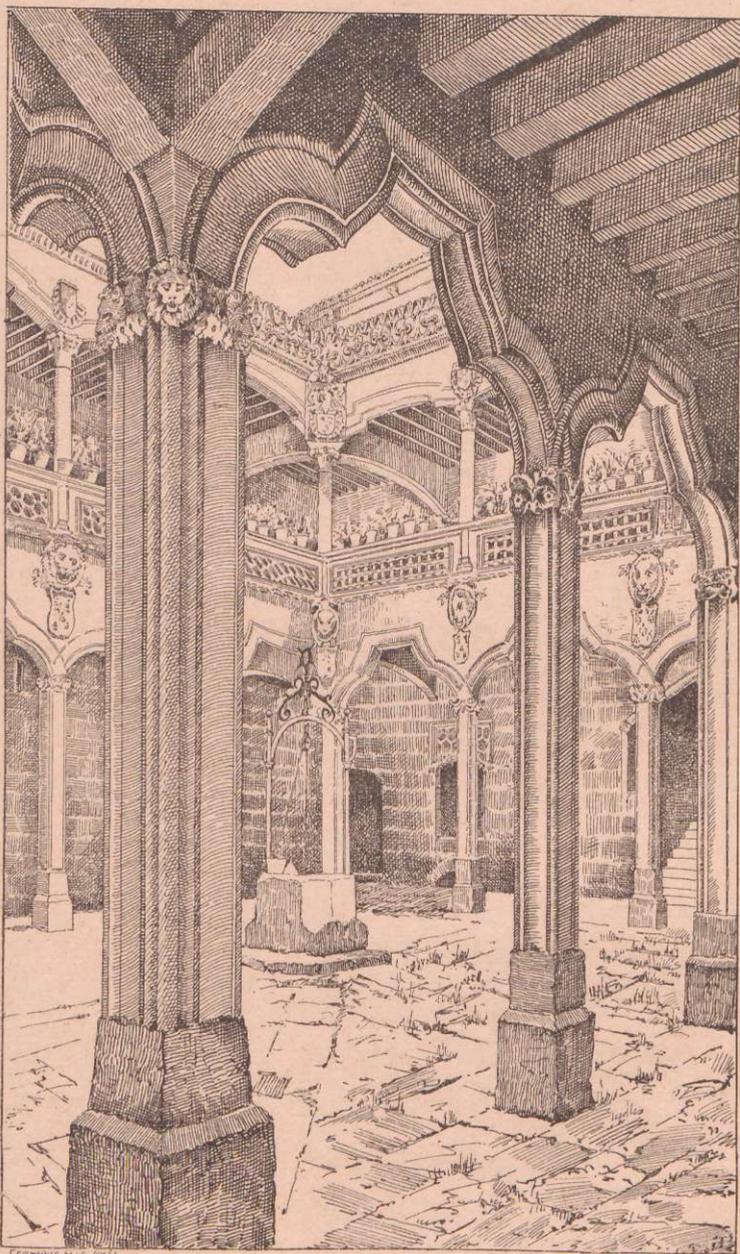
sion sur l'esprit de l'honnête Peregil, et il y songea de plus en plus, à mesure qu'il redescendait seul les sombres avenues. Après tout, si vraiment il y avait un trésor sous cette tour, et si l'écrit laissé au More devait le mettre en mesure d'arriver jusqu'à cette riche aubaine !

La nuit suivante, Peregil fut en proie à une agitation fébrile qui ne lui permit pas de fermer l'œil une minute. La cervelle en feu, il fut debout avant le jour, et il se rendit à la boutique du More, à qui il confia tout ce qui lui avait passé par l'esprit.

— Vous pouvez lire l'arabe, lui dit-il ; supposez que nous allions ensemble à la tour et que nous éprouvions l'effet du charme. Si cet effet est manqué, nous n'y perdons rien ; si nous réussissons, nous nous partagerons tous les trésors que nous pourrions découvrir....

— Arrêtez, interrompit le musulman, cet écrit n'est pas suffisant par lui-même ; il doit être lu à minuit, à la lumière d'une bougie spécialement composée et préparée, mais dont les ingrédients ne sont pas à ma portée. Sans cette bougie, l'écrit n'est d'aucune utilité.

— N'en dites pas plus, s'écria le petit Galicien, je l'ai, cette bougie, et je vous l'apporte dans un moment.



Patio ou Cour intérieure de la Casa de la Sal, à Salamanque.

Ce disant, il courut chez lui et revint bientôt avec la bougie de cire jaune qu'il avait trouvée dans la boîte de bois de sandal. Le More la tâta, la flaira :

— Cette cire jaune se combine, dit-il, avec des parfums rares et précieux. Tout le temps qu'elle brûlera, les murailles les plus épaisses, les cavernes les plus secrètes resteront ouvertes, mais malheur à celui qui demeurera dans ces cavernes jusqu'à ce qu'elle s'éteigne. Il restera enchanté avec le trésor.

Là-dessus, les deux compères convinrent d'essayer le charme cette même nuit. A une heure avancée, ils montèrent à l'Alhambra et s'approchèrent de l'endroit où s'élevait cette tour imposante. A la lumière d'une lanterne, ils cherchèrent leur chemin à travers les buissons, et franchissant des éboulis de pierres, ils atteignirent l'entrée d'une voûte pratiquée dans les substructions de la tour.

Tremblants de crainte, ils descendirent une première série de marches taillées dans le roc. Ils arrivèrent ainsi à une chambre humide et nue où s'ouvrait l'escalier d'une chambre inférieure qu'ils visitèrent également. Et ainsi ils descendirent quatre escaliers conduisant à autant de salles.

voûtées. Le pavé de la dernière ne présentait aucune ouverture, et, bien que d'après la tradition il y eût encore au-dessous trois chambres superposées, on savait également qu'un fort enchantement ne permettait pas de descendre plus bas.

Ils attendirent donc que l'horloge de la tour sonnât minuit. Aussitôt que les douze coups eurent retenti sourdement au-dessus de leur tête, le More commença à lire la formule d'une voix précipitée, pendant que son compagnon allumait la bougie de cire.

L'incantation était à peine terminée que l'on entendit comme le bruit d'un tonnerre souterrain. Le sol s'ébranla, les dalles s'ouvrirent découvrant un nouvel escalier. Plus tremblants que jamais, ils s'y engagèrent, et, au bout de la dernière marche, ils se trouvèrent sous une voûte toute garnie d'inscriptions arabes. Devant eux, un grand coffre fermé de sept bandes d'acier, de chaque côté duquel était un More enchanté, dans son armure, mais immobile comme une statue. Sur le sol, plusieurs jarres remplies d'or, d'argent et de pierres précieuses. Ils fourrèrent leurs bras jusqu'au coude dans la plus grande, et, chaque fois, ils retirèrent de larges pièces monétaires en or, des bracelets et autres ornements

du même précieux métal, pendant qu'un collier de perles orientales s'attachait à leurs doigts. A peine s'ils osaient respirer tout en remplissant leurs poches, et de temps en temps, ils jetaient un regard craintif sur les deux Mores enchantés. Puis, quelque bruit qu'ils s'imaginèrent entendre changèrent cette inquiétude en panique. Tous deux remontèrent précipitamment à l'étage supérieur. La bougie de cire tomba, s'éteignit et le pavé se referma avec le même fracas.

Frappés d'épouvante, ils ne s'arrêtèrent plus qu'ils ne fussent hors de la tour et sous le ciel étoilé brillant à travers les arbres. Alors ils s'assèrent sur l'herbe et partagèrent leur butin, résolus pour le moment à se contenter de cette première cueillette. Pour s'assurer de leur mutuelle bonne foi, ils se partagèrent ainsi les talismans, l'un gardant l'écrit, et l'autre la bougie. Cela fait, ils s'en revinrent vers Grenade le cœur léger et les poches bien garnies. Comme ils descendaient la colline, l'avisé More glissa un conseil dans l'oreille du naïf petit porteur d'eau : celui-ci devait garder le plus profond secret sur cette aventure.

A son retour au logis, Perogil trouva sa femme triste et rêveuse dans un coin.

— Ah! vous voilà, fit-elle, qu'aviez-vous besoin de rôder ainsi jusqu'à cette heure. Je m'étonne que vous ne m'ayez pas amené un autre More.

Et, fondant en larmes, se tordant les mains, se frappant la poitrine dans un accès de désespoir :

— Malheureuse que je suis! s'écria-t-elle, que vais-je devenir? Ma maison dépouillée, pillée par des gens de loi et des alguazils; mon mari, un propre à rien qui n'apporte plus de pain à sa famille, mais qui erre jour et nuit avec des Infidèles! O mes enfants, mes enfants, que deviendrons-nous? Il ne nous restera plus qu'à mendier par les rues.

*
* *

L'honnête Peregil était si ému de voir son épouse en cet état qu'il ne put s'empêcher de pleurer avec elle. Son cœur était aussi plein que sa poche. N'y tenant plus, il tira de celle-ci plusieurs pièces d'or et les donna à sa femme. La pauvre les contempla avec stupéfaction. Elle se demandait d'où pouvait venir cette pluie d'or. Mais avant qu'elle fût revenue de cette première surprise, le petit Galicien sortit une chaîne d'or

qu'il balançait devant elle, cabriolant avec allégresse.

— Sainte Vierge, protégez-nous! s'écria la femme. Qu'as-tu donc fait, Peregil? Assurément tu n'as commis ni meurtre ni vol.

Un tel soupçon n'était pas plus tôt entré dans la cervelle de la femme qu'il devint pour elle une certitude. Elle voyait déjà prison et potence en perspective et un petit Galicien aux jambes torses pendillant devant elle, et, vaincue par l'horreur de ce spectacle qu'évoquait son imagination, elle fut saisie d'une violente crise de nerfs.

Que pouvait faire le pauvre homme? Il ne lui restait plus qu'à raconter toute l'histoire de sa bonne fortune. Il ne le fit cependant qu'après avoir obtenu de son épouse la solennelle promesse de ne révéler ces choses à âme qui vive.

Décrire la joie de celle-ci serait impossible. Elle se jeta au cou de son mari et l'étouffa presque de ses caresses.

— Et maintenant, femme, s'écria le petit homme, que dites-vous du legs du More?

Là-dessus, l'honnête Galicien se retira dans sa peau de mouton et dormit aussi profondément que sur un lit de duvet.

Mais il n'en fut pas de même de sa femme qui,

après avoir vidé tout le contenu des poches sur la natte, resta assise toute la nuit, comptant les pièces d'or de monnaie arabe, essayant les colliers et les boucles d'oreille.

Sur le matin, l'honnête Galicien contempla à son tour son trésor, et après avoir choisi une grande pièce d'or, il s'en alla l'offrir à un joaillier, prétendant qu'il l'avait trouvée dans les ruines de l'Alhambra. Le joaillier vit bien que la pièce portait une inscription arabe et qu'elle était du plus pur or. Il n'en donna pourtant que le tiers de sa valeur, avec quoi le porteur d'eau fut pleinement satisfait.

Peregil acheta neuf habits pour son petit troupeau et des jouets de toute espèce. Il se munit aussi d'amples provisions pour un bon repas. Puis, de retour chez lui, il fit danser en rond toute sa tribu pendant que lui-même faisait des cabrioles au milieu de la bande, le plus heureux des pères.

La femme du porteur d'eau tint sa promesse de discrétion avec une étonnante fidélité pendant une journée et demie et bien qu'entourée par ses commères. Il est vrai qu'elle ne pouvait s'empêcher de faire un peu d'esbrouffe.

S'excusant de ses vêtements déguenillés, elle

parlait de commander une basquine neuve toute garnie de galons d'or et une mantille de dentelle neuve. Elle laissait entendre que son mari avait l'intention de cesser son commerce de porteur d'eau, lequel ne convenait pas tout à fait à sa santé. Et de fait elle songeait à se retirer à la campagne avec toute sa famille pour la saison d'été; les enfants auraient ainsi l'avantage de l'air des montagnes. Qui pouvait vivre dans la cité durant cette étouffante période?

Les voisins se regardaient et pensaient que la pauvre femme avait perdu l'esprit.

Tout de même, si elle se contenait un peu en public, elle se rattrapait dans son intérieur. Un riche collier de perles orientales au cou, des bracelets moresques aux bras, une aigrette de diamants sur la tête, elle allait et venait dans la chambre, s'arrêtant de temps en temps devant un fragment de miroir cassé pour admirer l'effet de ces riches ornements sur ses malpropres hillons. Et même, sous la simple impulsion de sa vanité, elle ne résistait pas à la tentation de se montrer à la croisée pour jouir de l'impression produite par sa parure sur les passants.

Un fatal destin voulut que l'intrigant barbier fût, à l'un de ses moments, oisivement assis dans

sa boutique de l'autre côté de la rue. Tout à coup les feux d'un diamant frappèrent son regard. D'un bond il fut à sa fenêtre, et, se tenant là aux aguets, il aperçut la femme du porteur d'eau décorée avec toute la splendeur d'une mariée orientale.

Il n'eut pas plus tôt fait l'inventaire de tous ces ornements qu'il courait à toutes jambes chez l'alcade. Bientôt après, le famélique alguazil était encore sur la piste, et, avant la fin du jour, l'infortuné Peregil était derechef traîné devant le juge.

— Que signifie ceci, scélérat ? s'écria l'alcade. Tu m'as conté que le More qui a succombé chez toi n'a rien laissé qu'un coffre vide, et maintenant j'entends dire que ta femme est toute pimpante dans ses haillons et qu'elle se pare de perles et de diamants. Misérable ! prépare-toi à restituer le bien de ta malheureuse victime et à pendiller à la potence qui est déjà lasse de t'attendre.

Le porteur d'eau, épouvanté, tomba à genoux et raconta tout au long sa merveilleuse aventure. L'alcade, l'alguazil, le barbier écoutèrent avidement ce conte arabe de trésor enchanté. L'alguazil s'en fut chercher le More qui avait assisté à l'incantation. Celui-ci confirma tout le récit de son compagnon ; puis, s'adressant familièrement à

l'alcade qui affectait de se répandre en menaces terribles :

— Doucement, seigneur alcade, prenons garde de perdre les faveurs de la Fortune en nous disputant à leur sujet. Nul autre que nous ne sait quoi que ce soit de cette affaire. Gardons le secret. Le caveau contient assez de trésors pour nous enrichir tous. Promettez de les partager équitablement : tout se révélera à vos yeux. Refusez : le caveau restera clos pour jamais.

L'alcade consulta son vieux renard.

— Promettez toujours, fit l'alguazil. Et quand vous aurez mis la main sur le trésor, vous garderez le tout. S'ils osent réclamer, vous les menacerez du fagot et de la potence comme infidèles et sorciers.

L'alcade goûta le conseil. Prenant tout à coup un visage bienveillant :

— Voilà une étrange histoire, dit-il. Mais je veux avoir la preuve oculaire de ces faits. Cette nuit même, vous répéterez l'incantation en ma présence. Si réellement se trouve là un tel trésor, nous le partagerons amicalement entre nous et nous ne soufflerons plus mot de cette affaire ; mais si vous m'avez trompé, n'espérez de moi

aucune grâce. En attendant, je vous garde à ma disposition.

Il va sans dire que le More et le porteur d'eau accédèrent de grand cœur à l'arrangement proposé.

Vers minuit, l'alcade sortit secrètement en compagnie de son alguazil et du barbier, tous bien armés et conduisant les deux prisonniers. La bonne bourrique du porteur d'eau était de l'expédition pour charger le fameux trésor.

Arrivés à la tour sans avoir été vus, ils descendirent jusque sous la quatrième voûte. La bougie de cire fut allumée et le More lut la formule d'incantation.

Bientôt, comme la première fois, le sol trembla et le pavé s'ouvrit avec un bruit de tonnerre, faisant apparaître l'étroit escalier.

L'alcade, l'alguazil et le barbier, surmontant, non sans peine, leur effroi, descendirent à la salle inférieure à la suite de leurs guides. Les deux mystérieux gardiens étaient toujours là dans leur armure, immobiles et silencieux. Deux jarres pleines d'or furent successivement remontées par le porteur d'eau. Et comme le More opinait qu'il fallait se contenter de cela pour le moment, qu'ils avaient de quoi devenir tous riches au delà de

leurs désirs, l'avidé alcade, sourd à tous les conseils, voulut absolument redescendre pour s'emparer du grand coffre-fort avec l'aide de ses deux affidés.

Mais ils n'étaient pas plus tôt sous terre que le More éteignit la bougie jaune. Le pavé se referma avec le fracas habituel et les trois héros restèrent enfermés dans les entrailles de la tour. Leurs deux compagnons filèrent grand train.

— Qu'as-tu fait? s'écria Peregil aussitôt qu'il eut repris haleine. L'alcade et les autres sont enfermés dans le souterrain.

Mais le More dévotement :

— C'est la volonté d'Allah.

— Et tu ne veux pas les délivrer?

— Allah le défend, ajouta le musulman en caressant sa barbe. Il est écrit dans le livre du destin qu'ils resteront enchantés jusqu'à ce que quelque futur aventurier vienne rompre le charme. La volonté de Dieu soit faite!

Et il jeta ce qui restait de la bougie de cire dans les sombres halliers de la vallée.

C'en était fait. Les deux compagnons regagnèrent la cité avec leur bourrique richement chargée. Et Peregil ne pouvait s'empêcher d'embrasser son collaborateur à longues oreilles

qu'il avait ainsi arraché aux griffes de la loi.

Ils partagèrent équitablement leur butin, sauf que le More, très friand de colifichets, trouva moyen de mettre dans son tas la plupart des perles et des pierres précieuses. Après quoi ils s'en allèrent dans d'autres pays jouir en paix de leurs richesses. Le musulman retourna en Afrique à sa ville natale de Tétuan, tandis que le Galicien avec sa femme, ses enfants et sa bourrique prenaient au plus vite le chemin du Portugal.

Là, sous la tutelle de son épouse, vêtu par ses soins d'un pourpoint et de haut-de-chausses, avec une plume au chapeau et une épée au côté, le digne petit homme devint un personnage de quelque importance. Il ne fut plus Peregil, mais Don Pedro Gil; et la senora Gil, couverte de franges et de dentelles de la tête aux pieds, avec de brillantes bagues à chaque doigt, se fit partout remarquer pour ses parures éclatantes et son mauvais ton. »

*
* *

Dans ce conte bien espagnol apparaît le goût du merveilleux propre aux races méridionales, et tout particulièrement entretenu en Espagne par les importants vestiges des monuments et des tra-

vaux utiles qui attestent la puissance moresque.

Ce qui est resté tout spécialement oriental dans la plupart des récits populaires comme celui-ci, c'est l'idée dominante de richesses considérables rapidement acquises et sans efforts.

A ce signe on reconnaît les peuples à qui un climat privilégié réserve une vie facile. Le temps ne manque pas pour la rêverie; or, de quoi rêver sinon de trésors qui viennent en dormant? Ces rêves de fortune inopinée satisfont à la fois la paresse naturelle et la passion du merveilleux.

Mais il y a lieu de distinguer suivant les régions. Il y a certaine province du nord-ouest de la Péninsule ibérique où le sol plus âpre, le climat moins amollissant ont formé des populations plus vaillantes et plus énergiques. Comme nos montagnards descendent des Alpes ou des montagnes d'Auvergne, notre Peregil vient de la Galice et possède toutes les qualités de sa race, l'endurance, la force physique et aussi des vertus morales que le séjour des villes n'a pas entamées. Pour son malheur, il a épousé une fille de la Plaine qui n'a pour elle que sa beauté et qui est plus portée à commérer, à la fontaine, avec ses pareilles, qu'à s'occuper du ménage.

Ces défauts transportés à la ville trouvent un

terrain d'autant plus propice. La vanité, le goût de la parure et des hochets sont des caractères très saillants de l'Espagne. Les femmes de la classe populaire raffolent des bijoux à effet et des étoffes voyantes, et j'avais pu observer maintes fois l'attrait qu'exercent sur elles la danse et la musique en plein air au son des guitares et des castagnettes.

Si bien que, en relisant le conte reproduit ci-dessus, il me sembla voir revivre, dans les moindres détails de la légende, tous les traits du tableau réel qui avait frappé mes regards.

DEUXIÈME PARTIE

(1897)

Lettres à un ami.

Madrid, 15 octobre.

Vous me reprochez, mon ami, de ne vous avoir rien raconté sur ce pays d'Espagne depuis un mois que j'y erre, un peu à l'aventure, comme un Gitano.

Eh bien, oui, parlons-en, parlons de toutes les choses d'Espagne, et d'abord, des tribulations que j'y ai subies, pires que toutes celles de saint Paul.

La pluie torrentielle jusqu'à Burgos, puis une chaleur écrasante, puis les alternances meurtrières d'une température sénégalienne à la *mediodia* et d'un froid sibérien à la *medianoche*. Et que de nuits vraiment cruelles, parce que les *serenos*, ces veilleurs municipaux chargés de pro-

téger le somme des bons bourgeois, le troublent chaque quart d'heure, en criant, sur un ton lamentable, l'heure et le temps qu'il fait ; parce que le coq espagnol chante deux fois plus fort et beaucoup plus tôt que le coq gaulois ; parce que, dans ce pays où l'amour est plus fort que la crainte, on ne peut parvenir à faire taire les chats qui mènent leur sabbat jusqu'au lever du jour, se moquant de toutes les menaces et de tous les projectiles.

Ajouterai-je encore que les photographes ont gâché mes meilleurs clichés, que de graves atteintes, très graves, ont été portées à mon honneur de Français, à ma liberté de touriste. Si je n'ai pas été chargé de chaînes comme l'Apôtre, peu s'en est fallu, et j'e me suis vu au moment d'être reconduit en France, de brigade en brigade, par la *guardia civil*. Oyez plutôt.

C'était à Avila, — Avila de *santos y cantos*, des saints et des pierres, que j'appris à aimer dans toutes les *Vies de sainte Thérèse*, mais surtout dans l'admirable ouvrage édité, il y a dix ans, sans nom d'auteur, — Avila aux cent tours, si noblement assise sur sa colline rocheuse et demeurée telle qu'elle était au temps de la sainte.

Deux jours durant, j'avais scruté tous les coins de la cité, visité, après la superbe cathédrale au

chevet fortifié, l'église romane de Saint-Vincent, d'un si haut intérêt pour l'archéologue; saint Jean, qui garde les fonts où fut baptisée la sainte; la riche église de Saint-Thomas, dont le beau cloître, imposant et paisible, abrite le confessionnal où elle s'agenouilla.

Dans les célèbres monastères de l'Incarnation et de Saint-Joseph, j'avais tenu dans mes mains, j'avais baisé avec respect son *rosario*, le crucifix qu'elle portait dans ses grands voyages, des linges teints de son sang, de vieux livres annotés de sa main, les petits instruments de musique qui servaient aux récréations de ses filles spirituelles et d'autres objets à son usage portant bien le cachet de leur époque : autant de reliques infiniment précieuses, et dont l'authenticité me semblait offrir de toutes particulières garanties dans ces pauvres vieilles maisons, d'extérieur un peu délabré, où rien n'a été changé depuis des siècles.

Au soir du dernier jour, quelques heures avant de prendre le train de Madrid, je voulus jouir une dernière fois du panorama d'Avila. Nul meilleur observatoire qu'un petit portique de style grec, solitaire parmi les éboulis de la lande et marquant le lieu où la future réformatrice du Carmel fut

rejointe par un parent, comme elle fuyait avec son petit frère vers le pays des Mores.

Là, devant l'enchanteur tableau que ne me gâtaient nulle note moderne, nul sifflet de locomotive, nul touriste importun, que me complétait, au contraire, un cortège de moines blancs se dirigeant vers les vieux remparts et dont la psalmodie s'élevait, suave, dans le ciel très pur de cette belle soirée de septembre, je rêvais à l'histoire d'Avila. Et il me semblait que la grande sainte allait tout à coup redescendre dans ce cadre austère et beau qu'elle retrouverait tel qu'elle l'avait quitté, jusqu'à la moindre saillie de roche, jusqu'au vieux ponceau de pierres plates jeté sur le petit ruisseau qu'elle franchit plus d'une fois....

Il fut court, mon rêve, et, en fait d'apparition, j'eus celle d'un monsieur qui, fort poliment et dans un français des plus corrects, m'invita à exhiber mon passeport.

— Un passeport! mais je n'en ai point... je n'en ai jamais.

— Dans ce cas, Monsieur, je suis très fâché de vous apprendre que vous ne pouvez pas rester plus longtemps à Avila. J'ai été envoyé de Madrid pour exercer une surveillance spéciale autour de la maison de M. Sagasta, et j'ai le rigoureux

devoir d'expulser tout étranger non possesseur du document que je vous réclame (1).

J'étais abasourdi. Sans prendre garde à mon trouble et, avec un gracieux sourire, l'inconnu poursuivit :

— Depuis votre arrivée, je m'attache à vos pas; j'étais derrière vous partout où vous preniez des croquis, et, si j'ai tardé dans l'exécution complète de ma mission, c'est que j'attendais que vous fussiez dans un endroit écarté pour vous éviter tout scandale.

— Je vous suis infiniment obligé, Monsieur le policier, mais permettez-moi de vous prier, à mon tour, de me montrer votre mandat.

Pour toute réponse, mon interlocuteur, s'éloignant de quelques pas, lança un appel qui fit aussitôt surgir, de derrière un rocher, un alguazil; puis, revenant sur moi :

— Vous voyez, reprit-il, qu'il n'y a plus à douter.

— Assurément; mais enfin, jusqu'où allez-vous m'expulser ?

— Jusqu'à la frontière, et sur l'heure.

J'eus quelques minutes d'émotion très vive. Puis, saisissant mon portefeuille et le fouillant

(1) C'était quelque temps après l'assassinat de Canovas. (N. de l'A.).

fiévreusement, j'en sortis une lettre de recommandation pour le recteur du séminaire d'Avila. Ce billet fut mon salut et je fus quitte pour la peur.

-C'est égal ! Voilà de ces aventures qui manquent tout à fait de charme. Viendrez-vous maintenant me soutenir qu'il n'y a que roses dans le métier de touriste, et comprendrez-vous enfin les longues éclipses de ma verve épistolaire refroidie par cette douche et par bien d'autres que je ne vous conte pas ?...

Madrid, 20 octobre.

Ma dernière lettre débutait par une boutade : le touriste avait trouvé plus d'épines que de roses. Mais voici que je jette un regard sur mes notes et c'est le contraire qu'elles me disent.

Des jouissances artistiques tous les jours et partout. Nombre d'heureuses chances au delà de ce que je pouvais souhaiter, à Madrid notamment où m'ont fait si bon accueil D. Salvador Torres Aguilar Amat, l'un des plus distingués professeurs de l'Université, le marquis del Socorro, l'un des plus zélés hommes d'œuvres de la capitale, et

encore, le vaillant directeur du *Siglo futuro*. Celui-ci est un écrivain singulièrement inflexible sur les principes, ne voulant pas quitter la brèche, avant que les *fueros* (franchises, libertés) les plus larges aient été concédés au moindre pueblo d'Espagne; bref, un véritable apôtre de la profession, travaillant, luttant sous l'égide des grands philosophes catholiques, Balmès et Donoso Cortès, dont les portraits décorent le beau salon de réception où nous causâmes de vous.

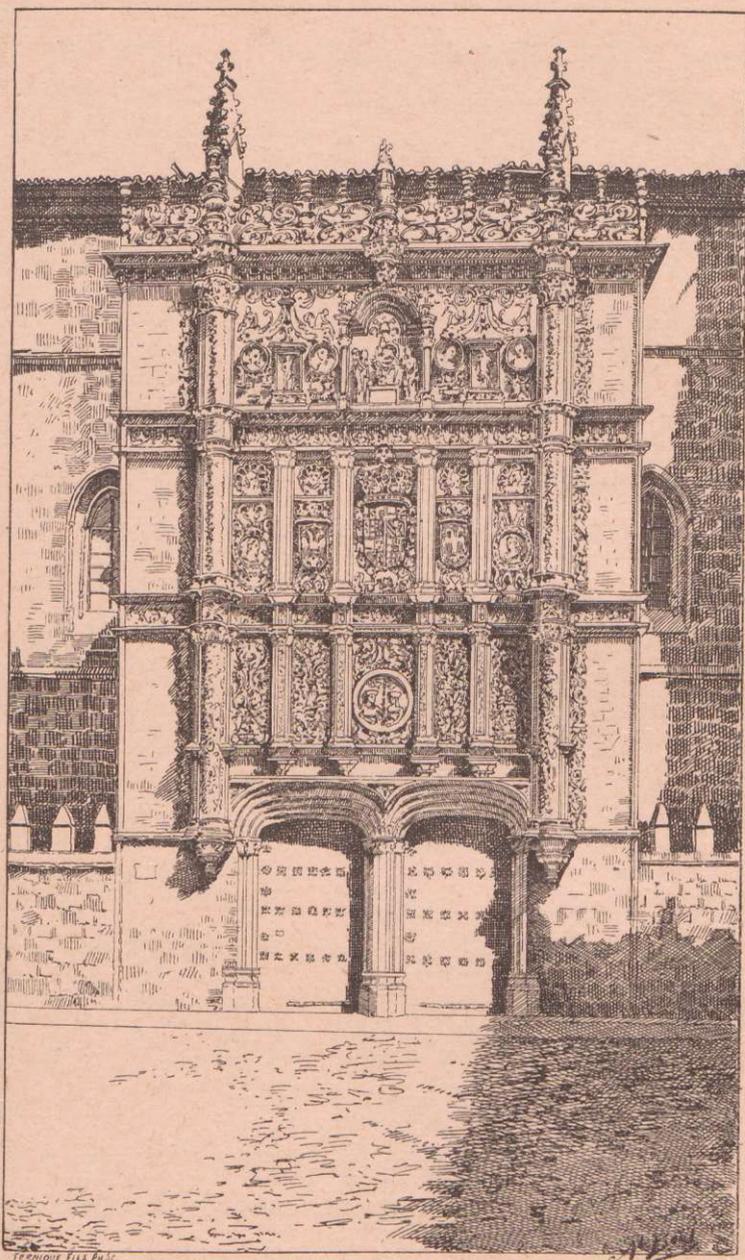
Parlerai-je aussi du bon recteur lazariste de Saint-Louis-des-Français, le R. P. Tanoux, près duquel je n'eus qu'à me recommander de son prédécesseur, le R. P. de Bussy, mon hôte de 1889, pour être aussitôt traité comme un vieil ami. Eglise, hôpital, collège exigent une dépense annuelle de quarante mille francs, sur laquelle somme le Gouvernement espagnol fournit deux mille francs. Il s'agit en ce moment de défendre ces parcelles de la patrie française contre les exigences de l'évêché de Madrid qui les voudrait soumettre à sa juridiction. De là, un grand remue-ménage d'archives qui impose pas mal de tracas et de besogne au R. P. Tanoux. Mais l'issue du conflit n'est pas douteuse. Soutenu par son ambassade, le recteur l'emportera sur

l'évêque, et la vieille fondation de Louis XIII sera maintenue avec tous ses développements successifs.

Il faut ajouter que toutes les grandes œuvres catholiques d'enseignement ou d'assistance en Espagne portent en quelque sorte l'estampille française par l'influence notable dont y jouissent les nombreux religieux des deux sexes venus de France, et par la vogue presque toujours assurée aux idées et aux usages importés de chez nous.

De même que l'Espagne s'est montrée facilement accessible, hélas! aux modes parisiennes, et, ce qui est infiniment plus grave, à la propagande révolutionnaire peu à peu introduite dans ses cités par nos soldats d'abord, par nos commis-voyageurs ensuite, de même, par contre, notre voisine a volontiers accueilli les leçons d'activité catholique éclairée et féconde que lui apportèrent, à la fin du siècle dernier, nos prêtres émigrés, et, plus tard, nos Filles de la Charité qu'on rencontre sur tous les points de la péninsule.

Cinq cents cornettes blanches pour l'ensemble du pays, dont un quart environ pour Madrid. Et je ne compte, bien entendu, que les Françaises. Longtemps l'amour-propre national — qui n'a pas empêché les mondaines de là-bas d'abjurer



Entrée principale de l'Université, à Salamanque.

leur délicieuse mantille — avait interdit aux Espagnoles enrôlées sous la bannière de Saint-Vincent de Paul d'accepter le costume imaginé au xvii^e siècle par une Française. Elles faisaient partie de la même milice, en suivaient les règles, mais sous un autre uniforme. Ce préjugé est bien affaibli. S'il existe encore quelques communautés de réfractaires, en revanche la jolie cornette ombre maintenant quantité de visages espagnols dans les nombreux établissements confiés aux Sœurs de Charité.

Tous les jours je les vois à l'œuvre, les vaillantes Sœurs, dans cette capitale où me retiennent les anciennes relations que vous savez. Le touriste inspecteur voit s'ouvrir toutes les portes.

J'ai commencé mon enquête par les écoles, et, de suite, j'ai constaté l'harmonie qui règne entre les religieuses des deux nations. Pas une Sœur qui ne parle indifféremment les deux langues. Les Espagnoles ne se reconnaissent qu'à leurs allures peut-être un peu plus brusques et à leur aptitude native à faire résonner, comme des castagnettes, le *claqueoir* traditionnel. Hier, j'étais au collège Santa-Isabel, ce matin, à la Miséricorde, de plus en plus ravi de la bonne tenue de ces maisons, bien éclairées, bien aérées, comportant à la fois

asile, école primaire, ouvroir, et dont plusieurs reçoivent un millier d'enfants.

Très amusant à observer tout ce petit peuple dans ses divers exercices.

En voici qui prennent leurs ébats dans une cour. A peine ai-je paru qu'ils se précipitent sur le nouveau venu. *Padre! Padre!* clament des voix aiguës. Les uns me prennent les mains, les autres s'accrochent à mon vêtement. Ce que vous eussiez ri, mon ami, de me voir ainsi entouré et acclamé!

Mais un coup de *claquoir* met soudainement fin au tumulte. Et toute la marmaille se groupe en silence : la discipline est merveilleuse.

Dans une pièce voisine dont tous les volets extérieurs sont soigneusement clos, c'est l'exercice du... sommeil. Sur le seuil, une Sœur a mis un doigt sur ses lèvres pour m'avertir de ne pas troubler la sieste d'une vingtaine de bambins qui reposent, serrés les uns contre les autres comme des oisillons au nid, sous l'aile blanche de leur ange gardien terrestre.

Plus loin, on me donne une séance d'enseignement par images, en faisant fonctionner devant moi un fort ingénieux appareil, dû à l'esprit inventif d'une Sœur française et généralement adopté dans les asiles tenus par les Filles de Saint-Vincent.

Voici maintenant un atelier de couture pour jeunes filles. Extraordinaire tout à fait l'habileté des jeunes Espagnoles dans les travaux des mains; elles y excellent infiniment plus que dans les autres branches de l'enseignement scolaire. Des enfants de quinze ans brodent des chiffres, font des ouvrages de dentelles, voire même des ornements d'église avec une sûreté d'exécution, une finesse prodigieuses.

Une fondation due à la générosité toute personnelle de la Reine régente est celle de l'école Maria-Cristina, qui s'élève, depuis 1894, à l'extrémité du faubourg d'Estremadura. Cet immeuble, d'apparence modeste mais bien approprié à sa destination, borde la lisière d'un parc royal, celui de la *Casa de Campo*, maison de campagne où la Reine va presque tous les jours.

Quatre cents petites filles y sont élevées et instruites par quatre Filles de la Charité, dont une seule — la Supérieure — est de nationalité française. Lors de l'inauguration de la nouvelle école, la Reine tint à assister à la cérémonie, et, ainsi que toutes les personnes de son entourage, montra une grande affabilité pour les enfants et leurs maîtresses. La gracieuse souveraine fit, de ses propres mains, une distribution d'argent et de gâteaux.

Depuis, l'école de Maria-Cristina a régénéré, on peut dire, tout ce quartier extérieur de la capitale, grâce au zèle et à la capacité de la Supérieure, très aimée dans le faubourg. La cassette royale fait face à toutes les dépenses, non seulement d'entretien de l'immeuble et de tout le personnel, mais même des fournitures scolaires. Bien plus, la Reine solde les frais d'habillement, à cette seule condition que les enfants en âge de travailler fabriquent leurs vêtements elles-mêmes.

Le lieu habituel des promenades pour les Sœurs et pour leurs élèves n'est autre que le vaste parc royal, dont on jouit déjà des fenêtres de l'école qui s'ouvrent sur un superbe horizon fermé par les cimes austères du Guadaramma.

Un autre ordre, français d'origine, qui envoie bon nombre de nos compatriotes féminins au delà des Pyrénées, est l'Institut des Petites-Sœurs. Beaucoup de ses maisons d'Espagne sont dirigées par des Françaises, et dans toutes règne le respect scrupuleux des règles et des usages établis au début de la fondation.

J'ai vu ici l'Asile de San José. La « Bonne Mère » est Espagnole mais s'exprime dans notre langue avec une grande pureté.

De beaux bâtiments à galeries superposées

entourent une vaste cour ornée de parterres et d'arbustes et abritent quatre cents vieillards. Dans chaque pièce, on peut admirer cette propreté légendaire qui a fait partout le renom des Petites-Sœurs. La lingerie est une merveille d'ordre méticuleux. Il y a même quelque luxe artistique, de vieux tableaux qui ne manquent pas de mérite, et des statuettes modernes bien supérieures certainement pour l'expression des têtes à toutes celles que l'on voit chez nous. Bien rarement, du reste, en Espagne, se rencontrent ces banales figures sculptées et coloriées qu'une industrie spéciale répand à profusion dans notre pays pour la décoration des églises, des chapelles, des parloirs de couvents. Ici, l'on sent que la tradition artistique prévaut encore sur la spéculation commerciale.

Au surplus, pas mal de ces objets de piété ont été donnés. Tel le superbe christ qui, chez les Petites-Sœurs de San José, se détache en vif relief sur le mur crépi à la chaux d'un dortoir de vieux, et aussi, dans la même pièce, une petite *Mater dolorosa*, souvenir touchant d'une pauvre mère qui demanda, en échange, des prières pour son enfant envoyé à Cuba.

Il y a parfois, dans ces établissements hos-

pitaliers d'Espagne, des pensionnaires bien intéressants, épaves des guerres civiles qui, au cours du siècle, ont déchiré ce malheureux pays.

Dans cette même maison de San José, j'ai longtemps causé avec D. Balthasar de Castillo, un ancien colonel, s'il vous plait, et encore très vert, très martial, malgré ses quatre-vingt-douze ans. Avec un entrain, un orgueil des plus drôles, il m'a narré ses prouesses. Il avait commencé par guerroyer aux Antilles, lors de la révolte des noirs en 1820. Plus tard, il avait pris une part active à tous les soulèvements carlistes depuis celui de 1833, à la mort de Ferdinand VII, jusqu'à l'insurrection de 1870 dont il avait donné, disait-il, le signal, en sortant de Madrid à la tête de cinq cents cavaliers. Enfin tout un récit palpitant dont la conclusion fut qu'il était tout prêt à remonter à cheval pour venger sa femme et ses enfants massacrés à Bilbao.

Ce disant, D. Balthasar, l'œil en feu, la calotte de velours rouge crânement posée sur l'oreille et semblant défier des ennemis invisibles, avait vraiment belle attitude. La scène se complétait de ses vieux camarades qui s'arrêtaient pour l'entendre, redressant, eux aussi, leur tête bran-

lante, tout prêts à s'élaner à sa suite. Et c'était comique ou... grandiose comme le Réveil posthume de la Vieille Garde dans le *Rêve nocturne* de Raffet....

Et me voilà entraîné, du fait de ce brave D. Balthasar, à vous parler politique. C'est, du reste, le sujet le plus fréquent de mes causeries avec mes amis madrilènes, membres du clergé ou hommes d'œuvres. D'après eux, les Carlistes auraient une forte organisation dans tout le nord de l'Espagne, et — bien que n'étant représentés à la Chambre que par sept ou huit mandataires sur cent quatre-vingt députés — leurs chances seraient infiniment supérieures à celles des républicains, très divisés, et surtout à celles des socialistes, encore réduits à l'état de faction infime.

Mes amis en veulent surtout au *Libéralisme*, qui, disent-ils, gangrène l'Espagne. Et par Libéralisme ils entendent la politique plus ou moins maçonnisante qui ne se traduit pas encore, comme en France, par une persécution ouverte, mais tend, de plus en plus, à corrompre l'esprit public en peuplant les Universités officielles de professeurs animés du plus détestable esprit. Ce régime, sournoisement anticatholique, se maintient, grâce à une pression éhontée sur les masses

populaires. Celles-ci sont dotées du suffrage universel depuis une dizaine d'années, mais le vote est falsifié avec un cynisme incroyable. On me cite des collèges électoraux où la moitié des bulletins attribués aux candidats gouvernementaux avaient été déposés d'avance dans l'urne.

Quant à la guerre cubaine et aux diverses tactiques à suivre à l'égard des insurgés, les uns veulent la répression brutale et regrettent Weyler, les autres préconisent les concessions larges pour ôter tout prétexte aux États-Unis et, par conséquent, préfèrent le général Blanco.

Mais on en arrive toujours aux conclusions les plus pessimistes sur l'issue finale de la lutte.

En attendant, c'est un triste spectacle, je vous assure, que tous ces pauvres diables rapatriés de Cuba ou des Philippines, tremblant la fièvre sous leur pauvre uniforme colonial en toile bleue. J'ai surtout le poignant souvenir d'un petit soldat d'infanterie de marine épuisé de dysenterie, et étendu à demi mort sur la banquette d'un wagon. Un double oreiller, formé de sa « musette » d'ordonnance et d'un petit coussin de soie prêté par une dame compatissante, soutenait sa tête couleur de cire.

— Il vient de la Corogne, me dit la dame, qui

connaissait déjà son histoire, et il va à Taberna, province d'Almeria, au fond de l'Andalousie. C'est l'aîné de dix enfants.

Les trains espagnols marchent avec une désespérante lenteur, et nous étions à la station de l'Escorial. A-t-il seulement pu arriver, le pauvre petit soldat ?

Et combien de milliers comme lui, depuis trois ans que cela dure ?

Mais, en revanche, moi qui pensais ne trouver que des villes dépourvues de garnison, j'ai été tout surpris de rencontrer partout de belles et bonnes troupes, à Madrid surtout, ça va sans dire. Ayant assisté, en bonne place, au défilé de vingt mille hommes qui a eu lieu en l'honneur du roi de Siam devant le Palais-Royal, j'ai pu considérer à l'aise cet affreux petit prince qui avait l'air d'un magot de pagode à côté de la toute gracieuse reine régente ; mais surtout j'ai regardé l'armée : elle était vraiment belle, fantassins de ligne, *cazadores*, hussards bleus, hussards rouges, artilleurs, bien tenus, bien montés et défilant supérieurement....

Je vous laisse sur cette vision consolante et ne veux point évoquer davantage l'impression de toutes les choses démoralisantes qui frappent mes

yeux et mes oreilles. Vive l'Espagne quand même!

Et puisse ce cri du cœur que je vous envoie par delà les Pyrénées trouver un écho chez tous mes amis de France!...

Salamanque, 25 octobre.

Je voudrais, mon cher ami, vous faire un volume épistolaire rien que sur Tolède. La cathédrale seule mériterait une description longue de huit pages. Et je commencerais par rendre tout d'abord hommage à MM. les chanoines qui, grâce aux bonnes recommandations emportées de Madrid, m'ont fait un accueil charmant. Et certes, ce n'est pas chose indifférente de s'assurer les bonnes grâces de ces hauts personnages ecclésiastiques. Il faut que sept d'entre eux se mettent d'accord pour vous faire franchir les deux portes de fer de l'*Ochavo*, — chambre du Trésor.

L'accord n'a pas souffert de difficultés pour votre correspondant. Deux fois les sept clefs ont grincé pour lui faire admirer la fameuse *Custodia* — un édicule gothique en or, argent et pierreries, auquel trois générations de la même famille ont tra-

vallé, et qui mesure plus de trois mètres de haut et pèse deux cents kilos.

Et après avoir admiré à son aise, dans les sacristies, une foule d'ornemens anciens d'une richesse et d'une perfection artistique extraordinaires, l'heureux privilégié a pu encore passer en revue, dans une bibliothèque non accessible au touriste, des manuscrits enluminés pouvant rivaliser avec les meilleurs spécimens des collections de Paris et d'Oxford.

Mais comment mettre de l'ordre dans ce flot de souvenirs qui touchent à tout : à la politique, à la religion, à l'agriculture, aux arts ? comment élaborer tout cela avant d'être rendu au calme du *home* ?

Seul, le côté épisodique, intime, peut être traité, dès maintenant, dans l'abandon d'une causerie familière. C'est à ce titre que j'ai voulu vous livrer certaines de mes impressions de Salamanque, ou plutôt du pays de Salamanque, où s'achève ma petite odyssée de touriste.

Après quoi, je pourrai repasser les Pyrénées la conscience nette : je n'aurai pas tout à fait failli à ma promesse.

Salamanque ! autrement dit la petite Rome !
— une petite Rome qui a cet avantage sur l'autre,

de n'avoir pas été abîmée, « décaractérisée » comme elle.

Quand plus tard, dans les soirées d'hiver, revissant mes notes à tête reposée, je voudrai établir un parallèle entre ces vieilles cités d'Espagne, Grenade, Séville, Tolède et bien d'autres, petites ou grandes, d'un charme et d'un intérêt à rendre fous archéologues et artistes, je crois bien que je donnerai une bonne place à Salamanque.

Après la célèbre Université qui abrita au Moyen Age quatre mille étudiants et n'en compte plus que quatre cents, après les deux cathédrales et tous les autres monuments mentionnés par les guides et qui exigeraient des volumes de descriptions, on est loin d'en avoir fini avec cette ville qui, comme Tolède, était faite de palais et d'églises.

Les moindres ruelles méritent d'être étudiées pas à pas; ce ne sont partout que vestiges de la splendeur d'autrefois, motifs savoureux, perspectives ravissantes, le tout dans une tonalité chaude, harmonieuse, tant et si bien que l'on ne peut s'arracher à cette cité merveilleuse et que l'on y voudrait passer sa vie à peindre. On y erre tout le jour, ne sachant par où commencer le travail, et, la nuit, on s'y promène encore, dans

un décor incessant dont la lumière électrique fait étonnamment valoir les moindres détails, chapeaux ou corniches rongés par le temps, écussons en haut relief, balcons en fer forgé....

Mais n'allez-vous pas m'accuser de mentir comme un Andalou si j'ajoute que, dans ce décor, j'ai retrouvé en foule des types et des costumes que je pensais ne plus revoir que sur les tréteaux de nos cafés-concerts en temps d'exposition universelle.

Et ce n'étaient point les seigneurs de jadis, ce n'étaient point les quatre mille camarades du « pauvre bachelier, » mais simplement de braves campagnards accourus de dix ou quinze lieues à la ronde, dans toute la riche tenue traditionnelle de la province : *charros*, beaux et fiers, faisant résonner sous leurs bottes éperonnées les dalles de la *plaza Mayor* — romantique comme la place Saint-Marc, — *charras* délicieuses sous leurs dentelles de Manille pailletées d'or et d'argent.

J'étais tombé d'aventure sur la grande *feria* annuelle qui dure six jours et six nuits, comprenant courses de taureaux, chaque jour, spectacles gratuits, *bailes* populaires en plein air, où j'ai vu exécuter tous les pas nationaux, *sevillana*, *magalèna*, *jota*, au son des castagnettes et des *penderetas*.

Mais qu'étaient devenues, dans tout ce vertige de fête espagnole, les préoccupations du moment : Cuba, les contributions triplées, le fléau de la sécheresse, chaque famille atteinte, etc....

— Il me semble que l'on ne se ressent pas beaucoup de la guerre de Cuba, disais-je, un soir, à un *charro* arrêté devant un de ces *bailes* qui se menaient bien avant dans la nuit.

— *No la sentimos hoy, pero la sentiremos mañana*, répondit l'homme. — Nous ne la sentons pas aujourd'hui, mais nous la sentirons demain.

C'était un philosophe, ce *charro*, et il me regarda d'un air singulier qui voulait sûrement dire : N'êtes-vous pas, Monsieur, un peu Espagnol sous ce rapport-là ?

Et voilà les contrastes de ce pays.

Est-ce légèreté ? Non ; et plus j'étudie ce peuple, plus j'acquies la conviction qu'il possède une vitalité puissante, un ressort moral qui le feront finalement triompher de toutes les crises.

Mais voici que j'aiguille dans je ne sais quelle direction, emporté par mes souvenirs. Revenons bien vite sur les rives du Tormès, non plus, cette fois, en plein Salamanque, mais au delà du pont de Trajan, au milieu d'immenses troupeaux de bœufs noirs, au milieu de mes chers *charros*.

Nous sommes au déclin du jour, et c'est la fin de la grande foire qui coïncide chaque année avec la fête dont j'ai parlé et dure autant qu'elle.

Les bœufs ont été vendus de mille cinq cents à deux mille réaux par tête. Déjà, sur le sol durci et au milieu d'aveuglants nuages de poussière, les troupeaux sont en marche, les uns vers Valladolid, les autres vers Madrid, pendant que l'on achève de démonter les baraques, et que les pauvres petits ânes castillans ploient sous leur double bât où s'établira par surcroît quelque matrone en jupe rouge ou vert-pomme. Mais presque tous les hommes sont à cheval, superbes tout à fait, le long aiguillon au poing, comme une lance, le corps sanglé dans une ceinture de cuir, large de soixante centimètres et rigide comme une pièce d'armure. Sur l'horizon empourpré, ces caravanes se silhouettent comme une armée de tribus émigrantes repoussée de Salamanque la Rose et battant en retraite vers la *sierra* sauvage.

De grâce, beaux cavaliers, ne partez pas si vite, laissez-moi vous admirer encore ! J'aime tant votre feutre pointu aux glands de soie, votre jolie veste de velours bordée d'astrakan, votre gilet aux larges boutons de métal semblables à des monnaies antiques, s'ouvrant en carré sur la

chemise finement brodée; j'aime tant vos culottes courtes et vos bottes à l'écuyère ouvertes sur le côté, et vos grands étriers arabes, et votre air fier et votre aristocratique prestance!

Vivement je braquai mon objectif sur un groupe plus particulièrement élégant, non point de simples *vaqueros*, ceux-là, mais des fermiers millionnaires, comme il s'en rencontre plus d'un, m'a-t-on affirmé, dans les *pueblos* de Castille et du Léon.

Les *charros* se laissèrent faire. Puis l'un d'eux, poussant son cheval vers l'opérateur et fouillant dans sa vaste ceinture, m'offrit de m'acheter son image.

— Vous êtes bien pressé, mon brave, cela ne se conclut pas à la façon d'un marché de bœufs; mais n'ayez crainte, vous la recevrez de France, votre image, et sans bourse délier. Comment vous nommez-vous?

— Carlos Martin.

— De quel pueblo?

— De Tamamès de la Sierra.

— Eh bien, *senor Carlos Martin*, comptez sur ma parole de Français.

— Mais, fit mon homme avec une expression fort amusante d'incrédulité naïve, comment m'arri-

vera-t-elle? est-ce que le *correo* (la poste) se charge de cela?

Et moi, avec un grand sérieux :

— Ce n'est pas le *correo* qui vous la transmettra. Vous n'avez qu'à placer, la veille de Noël, vos plus belles bottes sous le manteau de votre cheminée, et, le lendemain, à la première heure, vous y trouverez votre portrait.

Tout le groupe éclata de rire. Puis, me souhaitant un bon retour à mon pays et me saluant de ce geste gracieux qui, en Espagne, tient lieu du coup de chapeau, dans les rayons du soleil couchant, dans le poudrolement lumineux qui les enveloppait comme d'une gloire, les *charros* partirent au galop.

Comme je redescendais vers la ville, je fus témoin d'un spectacle qui m'arracha un cri d'admiration. D'autres voyageurs ont déjà dépeint avec enthousiasme les effets de soleil sur la pierre rose de Salamanque. Je puis dire *de visu* qu'ils n'ont pas forcé la note.

Au milieu de l'immense campagne nue, déserte, brûlée par une sécheresse de six mois, j'eus tout à coup l'impression d'une montagne d'or que l'on aurait sculptée à jour, découpée en clochers, flèches et pinacles. C'était la cité tout entière, avec



ses antiques pans de muraille, ses vieilles maisons en cascade, ses monuments splendides, s'embrasant aux derniers feux du jour.

La vision fut courte, mais j'emporterai pour toujours, gravé dans mon souvenir, avec un invincible désir de retour, ce mirage féerique du Sahara salamanquinois.

Je vais bientôt m'y enfoncer, dans ce désert, pour aller chercher vers la frontière du Portugal une villégiature dont la seule pensée m'enthousiasme. Il s'agit d'un petit séjour auquel je suis fort aimablement convié dans l'une des plus importantes *ganaderias* de la province, une *ganaderia* de taureaux.

L'Élève des taureaux de combat.

Muchachos, 27 octobre.

Je vous ai conté naguère mes impressions d'Écosse. Celles-ci n'auront pas été moins douces. B... House et Muchachos, autrement dit l'hospitalité écossaise et l'hospitalité castillane, je ne pourrai plus séparer ces deux souvenirs. Ne vous étonnez donc pas, mon ami, si je vous arrange aujourd'hui, à la Walter Scott, mon dernier morceau espagnol. Par exemple, je m'engage à la plus rigoureuse exactitude historique; je m'y engage sur la tête des trois cents vaches et des soixante taureaux de mon hôte.

Ce n'est point qu'il ressemble à une villa d'Outre-Manche, ce tranquille manoir de Don Éloy de Cl., que domine au centre une petite tour carrée, ornée d'un *mirador*, et peinte, sur ses quatre faces, dans un double ton rose et azur.

Et quand je pénétrai dans le vestibule, précédé d'un portique aux colonnes de granit, pavé d'énormes dalles plus ou moins frustes, meublé

d'un coffre immense et n'offrant d'autre décoration, sur ses murs blanchis à la chaux, que des panoplies, des *landerillas* enrubannées, des trophées de chasse, et, à la place d'honneur, la tête rousse et frisée d'un taureau tué par ses frères dans quelque rixe de la Prairie, je me crus vraiment transporté dans la demeure d'un héros d'Homère.

C'était celle d'un brave gentilhomme fidèle aux mœurs simples des aïeux et qui a élevé là douze enfants dans le culte de toutes ces bonnes traditions de foi et d'honneur encore vivaces, Dieu merci ! sur le sol d'Espagne.

Mais, avec une maîtresse de maison comme l'aimable châtelaine qui gouverne Muchachos, la simplicité n'exclut pas le confortable. J'en eus tout de suite la preuve dans l'excellent déjeuner qui me fut offert. J'y fis largement honneur et achevai ainsi de me consoler d'un trajet de plusieurs heures en voiture, dans le plus affreux des paysages et sous le feu d'un soleil qui, pour être automnal, n'en avait pas été moins cuisant.

A l'issue du repas, on me proposa d'aller voir... celui des taureaux, — un régal tout à fait exceptionnel, la *comida* du sel, qui leur serait donné en mon honneur.

Déjà on avait amené nos chevaux. Et quand don Éloy, élégamment botté de cuir jaune et coiffé d'un vaste feutre d'*aficionado*, me demanda si j'étais prêt :

— *All right!* répondis-je, évoquant soudain mes souvenirs d'Écosse et le jour où M. St., vêtu en *highlander* aux couleurs de son clan, m'invita à le suivre.

Seulement une chasse aux *grouses* sur le *moor* et une visite aux taureaux espagnols en liberté dans leurs herbages sont deux sports bien différents. Est-ce la perspective du second? est-ce plutôt effet d'un de ces brusques changements de température si fréquents, ici, en ce moment? toujours est-il que je fus saisi de plus d'un frisson quand nous prîmes la direction de la Prairie, suivis du *mayoral* et de deux *vaqueros*, porteurs des sacs de sel.

Mais bientôt je ne songeai plus qu'au paysage, infiniment préférable à celui que j'avais si cordialement maudit, le matin, de Salamanque à Villamayor. Site austère sans doute, mais d'une austérité qui eût ravi Salvator Rosa, avec ses vieux chênes verts qui se multipliaient à chaque pas, ses gorges rocheuses, ses chèvres et ses chevriers si pittoresquement drapés dans leur manteau

couleur d'amadou ! Et je n'avais plus d'autre souci que de ne pas chuter avec ma monture sur ce sol terriblement inégal, ou de ne pas rester accroché, comme Absalon, aux branches basses des chênes, quand, arrivée dans une vaste clairière, la petite troupe fit halte. C'était le lieu désigné pour le festin.

Mettant aussitôt pied à terre, les vaqueros disposèrent le sel par petits tas régulièrement espacés sur une seule ligne, en deçà de laquelle nous reculâmes d'environ vingt mètres, jusqu'à un petit tertre hérissé de quelques roches qui nous masquèrent.

Puis, dans le grand silence de ce site étonnamment sauvage, où il semblait que, jusqu'aux montagnes de l'horizon, nous fussions les seuls êtres animés, un cri retentit, cri étrange, modulé comme un appel d'Indien sur les rives de l'Ontario. C'était don Éloy qui appelait ses taureaux.

Après quelques instants, on entendit un bruit de clochettes ; puis, des bois qui nous faisaient face, sortirent, au petit trot, deux énormes bœufs. C'est alors que je pus observer le rôle curieux de ces dernières bêtes, qui, dans les ganaderias, font l'office de chiens de berger.

Après quelques pas dans notre direction, les

bœufs revinrent sous les chênes, puis sortirent, puis rentrèrent de nouveau, échangeant leurs mugissements avec ceux d'autres animaux que l'on n'apercevait pas. Manœuvre et colloque qui durèrent une dizaine de minutes. Tout à coup le bois de chênes verts parut s'animer, et un véritable ouragan de taureaux de combat se précipita droit sur nous, à la suite des bœufs qui semblaient conduire l'effroyable charge.

Je vous laisse à penser avec quel entrain j'aurais détalé à n'importe quelle allure, si mon hôte ne m'avait retenu d'un mot :

— N'ayez crainte, me dit-il, ils ne dépasseront pas la ligne de sel.

De fait, l'escadron s'arrêta net sur cette provende, qu'il se mit à savourer voluptueusement, et rien ne troubla ce repas de famille que quelques bons coups de corne administrés aux convives trop pressés.

J'eus tout le loisir de contempler ces superbes animaux, dont on n'a pas idée chez nous, à la fois souples et forts, et modelés comme des bronzes antiques.

Tous avaient au flanc, marqués au fer rouge, l'initiale C — celle de mon hôte, — et un numéro d'ordre qui, reporté avec le nom du taureau, sur

le carnet de Don Eloy, y est suivi des lettres B ou M suivant que l'animal s'est bien ou mal comporté dans l'épreuve de courage qu'il subit à l'âge de deux ans dans l'*hacienda* de son propriétaire.

Un autre signe distinctif de la ganaderia de M. de Cl., c'est l'échancrure pratiquée aux oreilles de chaque bête, dans le sens de la longueur; on eût dit d'énormes accroche-cœurs, et c'était une note presque comique de ces belles têtes sauvages et fières qui se dressaient de temps en temps vers nous.

Pauvres taureaux, tout de même, qui, nés dans la prairie solitaire, y coulent jour et nuit, en toutes saisons, leur existence éphémère, dans une illusion d'indépendance, et n'en sortent que pour aller combattre et mourir sous les yeux des belles Espagnoles en mantille blanche!

Enfin j'avais fait connaissance avec ces terribles bêtes et d'assez près, ce me semblait, pour mon honneur. Mais on attendait davantage.

— Il faut les voir de plus près encore, me dit, le soir, mon hôte. Demain, aura lieu une petite *corrida* dans ma *plaza*. Je vous y convie, mais non à titre de simple spectateur. Vous descendrez dans l'arène, vous présenterez la *capa* à l'animal, et alors seulement vous serez vraiment un brave.

— Non, non, ajouta vivement M^{me} de Cl..., ce n'est pas assez. C'est vous qui tiendrez l'*espada*, et ce sera bien plus glorieux!

Et tous les enfants d'applaudir et de clamer en chœur, escomptant mon triomphe : Viva Bombita! Viva Guerrita! (1)

Je crus à une plaisanterie, et jurai tout ce qu'on voulut, même d'apporter à la *senora* la tête du taureau sur un plateau d'argent.

Muchachos, 29 octobre.

La petite fête fut précédée d'une *funcion* spéciale : le « marquage » d'une dizaine de jeunes taureaux. Un programme complet, comme vous voyez, mais que mon hôte s'était bien gardé d'annoncer à l'avance, car on serait accouru en masse de Ledesma, de Villamayor et de tous les pueblos à dix lieues à la ronde.

La plaza de Muchachos est à peu de distance de l'habitation. Toute simple et rudimentaire, cette petite plaza de vingt-deux mètres de diamètre! Point de gradins, bien entendu. De larges pierres plates sur la crête du mur circulaire, voilà le siège

(1) Noms de *toreros* fameux.

des spectateurs. D'autres compartiments plus petits et de forme carrée, communiquant entre eux et avec l'arène, servent aux opérations préparatoires. De loin, dans leur cadre agreste, ces constructions à ciel ouvert, excédant à peine le sol, me rappelèrent les débris romains, théâtre, amphithéâtre, hypocauste, exhumés à Sauxay par le Père de la Croix.

D'abord seul, sur les lieux, avec Don Éloy, je ne voyais rien poindre à l'horizon. Mais les ordres étaient précis. A l'heure fixée, un carillon de clochettes et un nuage de poussière dans l'avenue de la plaza, bordée de murets en pierre sèche, m'annonça l'arrivée des *novillos*.

Toujours précédés de leurs lourds conducteurs encornés, ils se précipitèrent en tempête, se bousculant et s'efforçant de fuir par chaque ouverture des murets. Mais portes et barrières étaient soigneusement fermées et gardées. Bon gré, mal gré, toute la troupe se trouva prisonnière dans le compartiment où on la voulait amener. Aussi bien, les bœufs aidaient-ils singulièrement à la besogne. Après avoir, sans faire mine d'y toucher, — c'est le cas de le dire, — acculé leurs terribles pupilles dans un angle de la petite enceinte, l'un après l'autre ils se retirèrent sournoisement, et la porte,

laissée à demi ouverte pour leur livrer passage, fut aussitôt refermée.

Alors, un certain calme s'étant établi parmi les captifs, sept ou huit hommes, robustes et rompus à ce genre d'exercice, pénétrèrent dans la place.

Empoignant un premier novillo par les cornes, par les pattes, par la queue, ils l'entraînèrent, avec des efforts surhumains, jusqu'au compartiment voisin où chauffaient les fers, mais non sans rouler plusieurs fois dans la poussière avec la bête qui poussait des hurlements épouvantables et qu'ils finirent par maintenir sur le sol, terrassée et râlant, la tête comprimée contre leur ceinture de cuir.

Alors, un pied posé sur le flanc palpitant du pauvre petit taureau, définitivement voué, de ce chef, à son destin fatal, Don Éloy, impassible et ferme comme le sacrificateur antique, appliqua les lettres de fer fumantes.

Dix novillos furent ainsi successivement marqués, et une atroce odeur de poils et de chair grillés empoisonna l'atmosphère. Puis, toujours sous l'escorte de leurs graves gardiens à clochettes galopant devant eux, on les renvoya tous à leurs pâturages, sauf un seul, le plus beau et le plus

fort, réservé par mon hôte pour la corrida qui m'était offerte.

Le moment critique approchait. Déjà tout le pourtour supérieur de la plaza était garni de monde. C'étaient la châtelaine de Muchachos et toute sa tribu, et tous les gens de l'hacienda : mantilles noires, robes vertes, châles jaunes, capulets écarlates, s'enlevant, en notes vives, sur l'éternelle verdure des chênes qui ombragent la plaza. Au loin, dans le fin azur de ce ciel d'automne, se profilait, élégant et gracieux, le petit donjon rose. Enfin une aquarelle comme je n'en verrai plus....

Dans l'arène, non point les toreros classiques, tout simplement les vaqueros de mon hôte, n'ayant en fait de *capa* que leur mante rayée, mais si pittoresques, ces braves gens, dans ce même costume que j'avais tant admiré à Salamanque !

Dans cette corrida en miniature, elle ne manqua pas de solennité, l'entrée de la bête, toute furieuse de l'insulte subie et cherchant avec rage l'ennemi dissimulé derrière les petites barrières de l'enceinte.

Mais bientôt les vaqueros s'en amusèrent comme d'un enfant, et le pauvre taureau ne savait sur quelle mante se jeter. Pour comble d'avanie,

on lui présenta des *sombreros*. Don Éloy lui-même, se mettant de la partie, lui offrit à plusieurs reprises le sien, se déroband, devant toutes les charges, avec l'agilité d'un « artiste » consommé. Et ce jeu dura longtemps jusqu'à ce qu'enfin la malheureuse bête, affolée de fatigue et de honte, vint s'adosser au mur d'enceinte, la tête basse et grattant désespérément l'arène.

A cet instant, du milieu de la plaza, mon hôte se tourna vers moi, et, me tendant, en guise d'épée et de *muleta*, un bâton enveloppé d'une étoffe quelconque :

— C'est votre tour, *senor francese*, à vous l'honneur....

Il y eut quelques minutes d'un silence écrasant. Je sentais que tous les yeux étaient fixés sur l'étranger. Faut-il vous le dire, mon ami ? ma première inspiration fut belle, une ivresse de gloire me monta au cerveau. Je pensais à vous tous, je me voyais déjà au *Café de Fleurus*, vous contant mes prouesses. Mais ce ne fut qu'un éclair, et, la raison reprenant presque aussitôt le dessus :

— Il est trop tard, répondis-je, vous voyez bien que le taureau n'en peut plus. Quel honneur serait-ce pour moi d'attaquer un ennemi épuisé et mourant ?

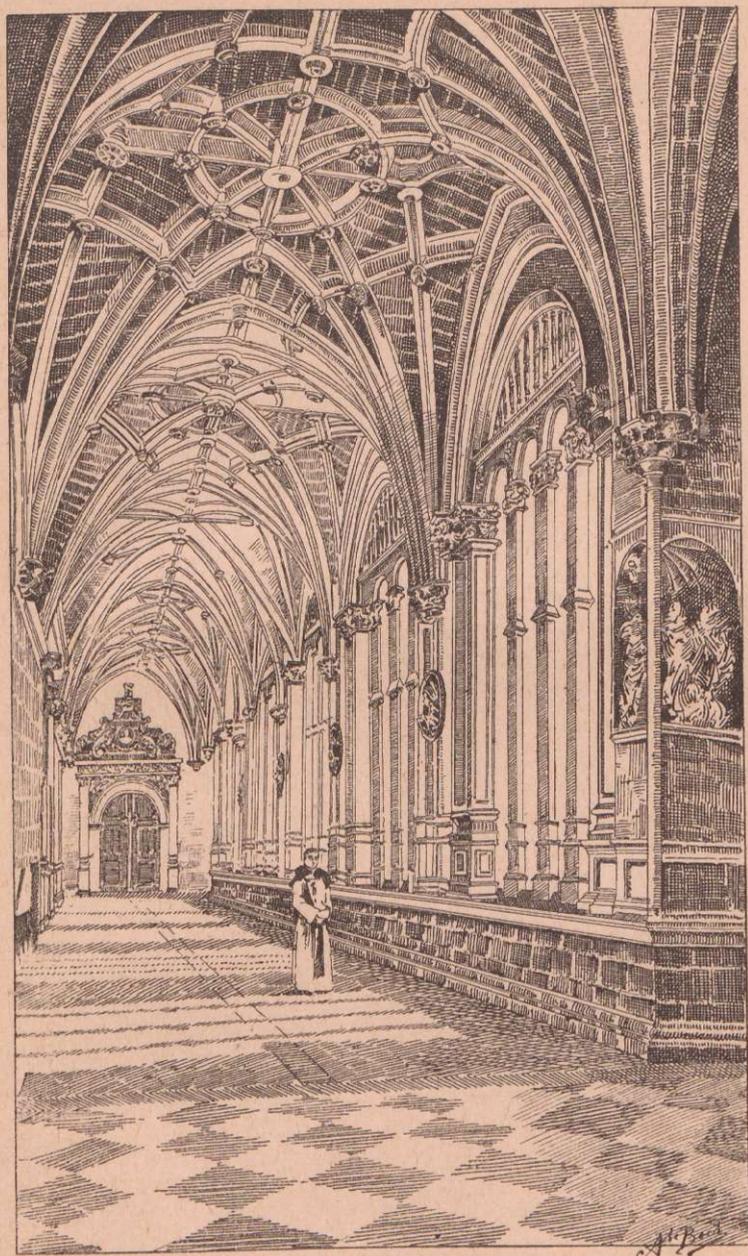
L'assistance a-t-elle goûté mon raisonnement?

No lo sé.

Quant au taureau, il montra tout de suite qu'il n'était pas de mon avis en menant bon train un des vaqueros qui n'avait pas hésité, lui, à s'approcher de l'animal pour faire le simulacre de lui donner, à l'endroit classique, le coup suprême. L'imprudent y laissa un large morceau de culotte. Je vous laisse à penser l'explosion de bravos qui salua le pauvre diable. M^{me} de Cl... se cacha le visage sous sa mantille et les tout petits enfants faillirent tomber dans l'arène à force de rire.

Les spectacles de la plaza de Muchachos ne sont pas toujours aussi inoffensifs. Dans quelques jours, aura lieu la *prueba de las vacas*.

Les vaches d'une ganaderia, mon ami, n'ont rien de commun avec les pacifiques ruminants de nos pâturages artésiens. Elles doivent faire preuve de férocité, — de noblesse, dirai-je en style espagnol. — A une époque fixée, on les amène à la plaza où sont postés les vaqueros à cheval, armés de longues lances tout comme les *picadores*, et celles-là seulement, qui, en dépit des coups de pique, auront plusieurs fois foncé sur les chevaux, seront jugées dignes d'enfanter des taureaux de combat.



Cloître du Couvent de Santo Domingo, à Salamanque.

Telle est la représentation que mon hôte veut absolument me faire savourer avant mon départ, — sans compter qu'il me convie, pour le printemps prochain, à la *prueba de los toros*.

En attendant, les journées se passent délicieusement. Après la messe, célébrée à l'antique chapelle romane de l'hacienda par Don José — ancien condisciple de mon hôte à l'Université de Salamanque — et servie par Don Éloy, on prend le chocolat, un chocolat crémeux, exquis, suivi d'un bol de lait de chèvre. Puis l'on monte à cheval et l'on gagne aussitôt la prairie dans l'ordre suivant : en tête, le châtelain, élégant comme un gentilhomme de la cour d'Henri II, sur son joli cheval bai clair, et Don José, solennel et majestueux dans la longue lévite noire qui couvre la croupe de sa monture ; au second rang, votre serviteur et le petit Antonio, un nino de huit ans, déjà cavalier hors ligne, à la garde duquel j'ai été spécialement confié ; enfin, fermant la marche, le mayoral Manuel.

Et elles n'ont rien de banal, ces promenades, vrais voyages à travers landes et roches, témoin la journée de dimanche dernier que je tiens à vous narrer tout entière.

Muchachos, 30 octobre.

Cette fois, la caravane s'était dirigée vers la région où paissaient en ce moment les vaches. Il s'agissait de procéder à une opération peu commode consistant à séparer du reste du troupeau une trentaine de ces animaux, récemment vendus à un commerçant de Madrid huit cents reales par tête (deux cents francs).

Arrivés sur le terrain, où nous attendaient les vaqueros, la manœuvre commença, manœuvre en deux actes, sous la direction de Don Éloy, secondé par son lieutenant Manuel.

D'abord, rassemblement de ces centaines de vaches et de leurs petits taureaux en une seule masse, à quoi s'employèrent activement, de concert avec les vaqueros, les fameux bœufs dont je ne puis me lasser d'admirer l'incroyable intelligence. Pas toujours plaisant, le métier de ces rabatteurs encornés. Je vis l'un d'eux obligé un instant de fuir devant la brusque attaque de cinq ou six novillos révoltés qui, comme de petits lâches, s'acharnaient sur leur gardien.

Seconde phase : élimination des trente bêtes susdites que l'on eut bien vite reconnues à je ne sais quelles marques distinctives.

Mais quelles difficultés pour maintenir chacune d'elles hors du gros de l'armée où elles voulaient toujours rentrer ! Et quel curieux spectacle du haut de l'éminence où, par mesure de prudence, Don Éloy m'avait relégué avec son fils !

A voir tous ces cavaliers au feutre pointu, lancés à plein galop autour de l'immense troupeau, poussant de grands cris et faisant tournoyer leurs longs bâtons, on eût dit d'une chasse au lasso dans les pampas du Brésil.

Jusque-là, nul péril pour l'amateur. Même il put se croire tout à fait sauvé quand, au retour, au-dessus des chênes verts, il aperçut la petite tour rose de la gentilhommière et son mirador ensoleillé. Mais il ne faut jurer de rien tant que l'on n'est pas ancré au port.

Au dernier détour d'un sentier, tout juste assez large pour notre formation de marche, la tête de la caravane s'arrêta net. A trente mètres en avant et nous fermant la voie, un beau taureau noir nous faisait face, immobile et menaçant.

Don Éloy parla doucement à l'animal de la voix et du geste :

— Allons ! *Monaquillo*, laisse-nous donc passer, je te prie.

Le taureau parut d'abord se laisser dire. Il s'en

alla, mais sans quitter le sentier, et bientôt il se retournait vers nous et s'arrêtait dans la même attitude expectante. Petit manège énervant qui se répéta plusieurs fois, sans que mes compagnons parussent aucunement émus. Derrière moi, le mayoral Manuel, beau comme un saint Georges dans son costume de charro endimanché, fumait tranquillement sa cigarette.

Mais, je sentais que tous étaient prêts, même mon petit guide, qui, le plus froidement du monde, me fit observer que j'engageais les pieds trop avant dans mes grands étriers fermés.

— Pourquoi me dis-tu cela, Antonio ?

— Parce que si vous tombez dans la course, vous serez pris dans vos étriers et vous vous ferez beaucoup de mal.

— Comment, Antonio, tu crois donc que le taureau va charger ?

L'enfant, pour toute réponse, eut un léger mouvement d'épaules qui semblait dire : Ma foi ! je n'en sais rien ; demandez-le-lui.

Grâce à Dieu et à tous les saints d'Espagne, que j'invoquais fiévreusement, je n'eus pas à subir cette autre *prueba* de ma valeur. *Monaquillo* s'éloigna définitivement, mais au très petit trot, avec une dignité toute castillane.

C'était le taureau le plus fort de la ganaderia, une bête âgée de quatre ans, c'est-à-dire mûre pour le combat.

Va combattre ailleurs, *Monaquillo* !

Le soir, dans le cercle de famille, les pieds tournés vers un bon *brasero*, je devisais avec le maître de maison des incidents de la journée. Assis à côté de son père, Antonio était plongé dans quelque revue de tauromachie illustrée.

— Vous ne pouvez vous figurer, fit Dom Éloy en désignant l'enfant, combien ce garçon-là est attaché au foyer natal. Je crois que l'on ne pourra jamais l'en arracher. Le mois dernier, je l'ai conduit à la feria de Salamanque, mais à peine avions-nous fait quelques pas sur la plaza Mayor qu'il me saisissait le bras en me disant : Père, allons-nous-en ; tout ce monde m'ennuie, me gêne (*me molesta*).

» Voyez-vous, ajouta mon interlocuteur en s'animant davantage, mon Antonio est un peu comme nos jeunes taureaux. Né dans mon hacienda, il n'a jamais vu que nos horizons et ne souhaite pas en voir d'autres.... N'est-ce pas que j'ai raison, Antonio ?

Et Dom Éloy attira à lui le petit homme, qui

baisa la main de son père et le regarda sans rien dire, mais avec un petit air si naïf et si doux, que je ne reconnaissais plus l'intrépide *cowboy* que j'avais vu galoper tous les jours, avec ou sans étriers, à travers tous les obstacles, sur son poney blanc à l'œil de feu.

Inutile de vous dire que l'on ne marchande pas au bon Dieu sa part dans cette famille si foncièrement chrétienne.

Je vous ai déjà mentionné la messe quotidienne dans la vieille chapelle extérieure, dont j'aperçois le campanile de la table où je vous écris. La journée ne s'achève pas sans que tous, parents, enfants, serviteurs, n'aient récité, en commun, la prière, dans un petit oratoire dédié à Notre-Dame de Lourdes, et que M^{me} de Cl., très dévote à la Vierge de Massabielle, dont elle a visité deux fois le sanctuaire, a fort joliment arrangé et décoré dans le meilleur goût espagnol. A la prière s'ajoute le *rosario*, dont les premières dizaines sont égrenées pour la patrie si cruellement frappée, pour les pauvres soldats de Cuba, pour les pauvres paysans de Castille éprouvés par une interminable sécheresse....

Et voilà mon existence, mon cher ami, dans cet intérieur patriarcal où il me semble que j'ai

toujours vécu. Et mes hôtes qui *se alegran* eux-mêmes de me voir si heureux, imaginent, chaque soir, quelque nouveau stratagème pour me retenir.

Tantôt c'est une noce de village avec danse de la *rosca*, qu'il faut absolument aller voir à Villamayor, sans quoi tout est manqué et le séjour perdu; tantôt c'est une visite indispensable à un ami dont l'hacienda se signale, à cinq kilomètres, par une bizarre éminence faite de roches superposées comme un petit Montserrat.

Chaque matin, je me réveille plus prisonnier que jamais dans ma délicieuse retraite, dans ma grande chambre qui prend jour sur le mirador fleuri.

Ah! si vous saviez quel joli rayon matinal me vient de là entre les lourds volets à caissons dont sont munies, à l'intérieur, toutes les fenêtres des maisons espagnoles, à l'adresse sans doute du soleil et des voleurs, et que j'ai bien soin de laisser grands ouverts, ne craignant ni l'un ni les autres.

Il passe librement, le rayon; il caresse, tour à tour, les vieux meubles incrustés d'ivoire, les vieux tableaux de l'école espagnole, et, sur cette gerbe d'or qui me fait évoquer le fameux *saint Antoine* de Murillo, que j'ai tant admiré à Séville, il me semble que le petit Jésus va descendre pour

m'apporter des nouvelles du pays de France et des fidèles amis parisiens.

Par quelle voie mystérieuse vous viendront les miennes, de ce coin tout à fait perdu de Castille?

Peut-être ne vous arriveront-elles pas, peut-être les trouverez-vous, sous votre cheminée, le jour de la Saint-Nicolas, comme l'illustre Carlos Martin de Tamamès de la *Sierra*, si peu confiant dans la poste espagnole, trouvera son portrait promis, dans une de ses bottes, à côté de sa bûche de Noël.

A Dios! mon ami.

Pour les Petites-Sœurs de Salamanque.

Une simple note de voyage, un souvenir pittoresque que je jette au vent de la publicité sans autre but que de combler une grave lacune du guide Bedecker.

A Salamanque, sur la place Santa-Eulalia — autre joli morceau d'aquarelle dans cette ville où il y en a tant, — s'élève un vieux palais fort délabré que l'on dénomme : *El palacio de las cuatro Torres*. Appellation surannée, car, des quatre tours carrées et très élevées qui flanquèrent jadis le noble édifice, il n'en subsiste qu'une, si bien que l'on dirait d'une table renversée à laquelle il manquerait trois pieds.

De là ne sortent plus, comme au temps des seigneurs d'autrefois, de fringants coursiers au harnachement armorié, mais seulement une pauvre haridelle traînant une carriole lamentable.

Pour comble de misère, si la maison est boiteuse, le cheval est borgne, borgne de l'œil droit, tandis que le cocher est borgne de l'œil gauche,

de sorte que, dans les ruelles enchevêtrées de la ville, ils ne peuvent jamais se mettre d'accord.

Quelles vicissitudes a donc subies cette belle demeure, dont les intéressants vestiges attirent du dehors le regard? L'histoire en serait longue. Parlons de ses destinées présentes.

Sur la porte très lourde, très massive, mais d'une instabilité à faire frémir, on lit au-dessus d'un tronc : *Bendita la mano que deja aqui una limosna!* Bénie soit la main qui laisse tomber ici une aumône!

C'est la *casa de las hermanitas de los Pobres*, autrement dit la maison des Petites-Sœurs des Pauvres.

Le jour de la Toussaint, passant par là d'aventure, j'ai déposé mon obole, comme tout bon chrétien doit le faire; puis, comme tout honnête touriste en a le droit, j'ai pénétré dans cet intérieur où je devinais toutes sortes de vieilles choses curieuses.

— Bonne Mère! peut-on monter à votre tour?

— Eh! pourquoi monter à notre tour?

— Tout simplement, bonne Mère, pour voir de là-haut, dans toute sa splendeur, Salamanque la rose.

Et souriant, la bonne Mère m'a conduit.

A travers plusieurs étages bâtis comme ceux

d'un donjon de forteresse, munis d'immenses cheminées, éclairés d'ogives profondes, nous sommes montés si haut, si haut, que je pensais gravir les degrés de la Giralda de Séville, ou de la flèche d'Anvers, ou du campanile de Venise.

Mais dix fois plus beau a été le panorama de Salamanque la rose....

Puis on a visité la maison, quartier des Vieux et quartier des Vieilles.

Ordre méticuleux, propreté exquise, cette propreté qui est, en tous pays, le luxe des Petites-Sœurs, mais qui, dans leurs maisons d'Espagne, se remarque plus que nulle part ailleurs.

En toilette très voyante de grande fête, elles étaient, ma foi, séduisantes, leurs « vieilles. » D'ailleurs, le soleil mettait de la féerie partout.

De ces vénérables *ancianas*, caquetant sur leur galerie quasi-moresque, il m'a fait autant de sultanes vêtues de pourpre et d'or.

Et les vieux donc ! une vraie réunion de mylords.

— M'est avis, bonne Mère, qu'ils ont une existence bien douce, vos pensionnaires ?

— Oui, Monsieur, mais à quel prix ! C'est le problème de chaque jour, cette existence. Vous n' imaginez pas ce qu'il nous faut faire de voyages à travers ces plaines désertées de Castille et, tout

là-bas, dans la montagne, pour trouver la provende indispensable de pommes de terre et de *garbanzos*.... Ah! les temps sont bien durs pour la malheureuse Espagne, et nos dettes sont bien lourdes, et le touriste est rare chez nous. Et puis... et puis... faut-il tout vous dire? Notre pauvre petit cheval borgne sera bientôt un cheval mort. Il va falloir l'abattre pour je ne sais quel mal contagieux. Et comment le remplacer, ce bon et utile serviteur? Non, non, tout n'est pas rose, voyez-vous, dans Salamanque la rose.

Le lendemain, jour des Morts, j'étais à Santo-Domingo, à l'heure des vêpres. La cérémonie avait été suspendue et toute une procession de pénitents restait en panne, pour permettre à de beaux messieurs étrangers, guidés par l'Évêque lui-même, de visiter l'église. Je m'enquis. C'étaient M. l'ambassadeur de France, M. l'ambassadeur de Russie, et tous les gros bonnets de la ligue du Nord.

Ces touristes de haute volée avaient débuté par Santo-Domingo. Ils sillonnèrent toute la ville, de monument en monument, mais ils ne passèrent pas par la place Santa-Eulalia. Aucune aumône ne tomba, ce jour-là, dans le tronc des Petites-Sœurs.

Et l'avenir demeure bien triste pour la vaillante communauté où plusieurs nations sont représentées, mais surtout la nôtre, et qui se prive héroïquement, chaque jour, pour que quatre-vingts vieillards ne manquent de rien.

Mon Dieu ! je ne me fais pas le quêteur de ces intéressantes compatriotes. Aussi bien jugerait-on, sans doute, que nous avons trop de charges chez nous pour leur tendre une *mano* secourable par-dessus les Pyrénées.

J'adjure seulement ceux de mes frères touristes, ambassadeurs ou non, auxquels prendrait fantaisie de pousser une pointe vers cette Salamanque trop ignorée, de ne pas quitter la cité avant de l'avoir contemplée, au soleil couchant, du haut de la tour susdite. C'est un bon conseil, rien de plus.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

v

PREMIÈRE PARTIE (1889)

CHAPITRE I. — De Boulogne à Barcelone.	7
L'Exposition. — Entre Paris et Lyon. — Avignon, Arles, Nîmes et Carcassonne. — La première leçon d'espagnol. — Arrivée à Barcelone.	
CHAPITRE II. — Barcelone.	22
Coup d'œil d'ensemble. — La cathédrale. — La vieille cité, la ville moderne et la nécropole de marbre. — La Rambla. — Le café Colon.	
CHAPITRE III. — A propos d'une dispense de jeûne.	32
L'indult à Léon XIII. — Nourriture espagnole. — Les flacons tentateurs. — La cornemuse aragonaise.	
CHAPITRE IV. — La Semaine sainte en Espagne.	38
Le Dimanche des Rameaux à Walls. — La procession du Vendredi saint à Tarragone.	
CHAPITRE V. — Valence.	45
La dévotion espagnole. — La messe des artilleurs. — Mœurs populaires. — Les serenades.	
CHAPITRE VI. — Madrid.	53
Aspect général. — Les musées. — Un combat de lauriers.	
CHAPITRE VII. — A travers la Sierra Morena.	58
CHAPITRE VIII. — Cordoue.	65
Les <i>patios</i> ou cours mauresques. — La mosquée. — Souvenirs historiques.	
CHAPITRE IX. — De Cordoue à Grenade.	76
Un avant-goût de l'Afrique. — La Vega. — L'hôtel de <i>Las siete Suelos</i> .	
CHAPITRE X. — Grenade.	88
Une conversion dans l'Alhambra. — La grande fête chrétienne. — Le commis-voyageur de Saint-Valery-en-Caux.	
CHAPITRE XI. — Malaga.	106
Le tremblement de terre. — Promenade en ville et aux environs. — Mœurs et industries du pays.	
CHAPITRE XII. — Retour d'Andalousie.	139
Séville au vol. — Mon hôte de Madrid. — Deux cérémonies de Première Communion.	
CHAPITRE XIII. — Le legs du More.	148

DEUXIÈME PARTIE (1897)

Lettres à un ami.	185
L'Élève de lauriers de combat. — Pour les Petites-Sœurs de Salamanque.	

